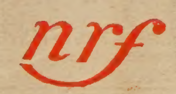
ANNÉE N° 231 1er DÉCEMBRE 1932

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Cahier de Revendications

Onze témoignages

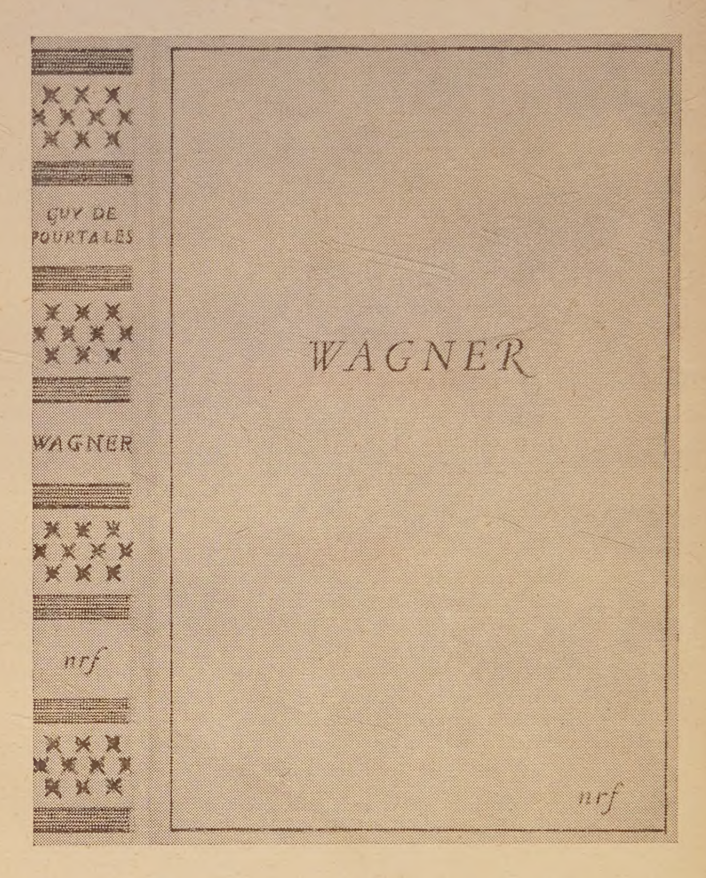


FRANCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50

nrf POUR LES ÉTRENNES

Présentation reliée

de



Un fort volume au format in-8° soleil (14×20,5), de 450 pages, su papier de châtaignier, sous reliure toile ballon crème, cadre filet rouge, titre imprimé en bleu, le dos orné de fers imprimés en rouge, présenté sous jaquette illustrée en deux couleurs, avec un portrait de Wagner sur fond de partition tiré en héliogravure. Prix. .. .. **30 fr**

Le même volume broché, sous couverture illustrée tirée en héliogravure 18

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

CAHIER DE REVENDICATIONS

Est-il possible de définir une *cause commune* de la jeunesse française, une communauté d'attitude essentielle ? Il semble que la solidarité du péril crée en nous une unité que n'ont su faire ni maîtres ni doctrines, unité de refus devant la consternante misère d'une époque où tout ce qu'un homme peut aimer et vouloir se trouve coupé de son origine vivante, flétri, dénaturé, inverti, saboté. Des groupes tels que l'*Ordre Nouveau, Combat, Esprit, Plans, Réaction,* par leur volonté proclamée de rupture, et plus encore par leurs revendications constructives, révèlent peut-être, dans leur diversité, les premières lignes de force d'une nouvelle révolution française. Leur anti-capitalisme n'est pas celui de la Troisième Internationale. Toutefois, la doctrino marxiste, en dehors de laquelle il s'est constitué forme l'un de ses points de repère principaux. Il se peut qu'il y trouve quelques appuis occasionnels ; et certains de leurs objectifs respectifs sont communs... Déjà s'affirme dans l'attitude de tous ces groupes un véritable *acte de présence à la misère du siècle,* assez nouveau parmi les intellectuels, et si violemment accentué qu'il peut paraître suffisant pour définir un front unique, fût-il provisoire.

C'est dans cette vue qu'ont été réunies, — rapidement car tout nous presse — les déclarations que l'on va lire.

D. R.

Henri Lefebvre nous donne une position générale de la question, du point de vue d'un marxiste doctrinaire et militant, qui fut, en 1926, l'un des principaux promoteurs de la revue Philosophies, *puis des cahiers de* l'Esprit.

DU CULTE DE « L'ESPRIT » AU MATÉRIALISME DIALECTIQUE

Depuis longtemps des jeunes hommes « tressaillent dans leur cœur, largement irrité » devant une vie dont l'acte unique est : acheter et vendre, — se vendre soi-même, toute sa vie et tout son temps de vivre et ses minutes une à une, pour pouvoir « posséder » des objets, des idées ou des femmes.

Quelques-uns donc ont depuis longtemps considéré que la seule attitude possible pour eux envers ce monde était le *refus*. Nous avons refusé cet univers ! Mais nous nous expliquions mal notre négation. Il nous semblait, il y a peu d'années encore, suivre un appel de la vie de l'esprit, de la poésie, de l'éternité. Le refus, mené parfois jusqu'au retrait absolu et jusqu'au silence, nous paraissait une attitude belle.

Les vrais révolutionnaires ont été rares parmi nous, parmi ces équipes révoltées des années d'avant-crise. Beaucoup ont trahi, cyniquement ou bien en trouvant un compromis, habiles avec eux-mêmes. Ils ont accepté *ce* monde, ils ont déjà gagné de l'argent ou des honneurs ; ils sont finis. Quelques-uns étaient des aventuriers manqués, qui se plaignaient de l'époque bourgeoise et de son absence d'imprévu ; ils n'avaient pas compris que l'époque bourgeoise est plus ouverte qu'aucune autre à l'individu aventurier, mais d'une certaine espèce : puritain et algébriste, triste déclamateur cynique et manieur d'abstractions, Ford ou Kreuger. Les révoltés romantiques, les condottières en retard se sont effacés eux-mêmes. Peut-être forment-ils encore quelque part quelque groupuscule « révolutionnaire »... D'autres encore parmi nous se sont composé un masque de tragédie ; ils ont fait de la pureté vis-à-vis du monde bourgeois une attitude forcenée, de la poésie un refuge assez confortable, et du désespoir une beauté et un plaisir professionnels. Je ne les nomme pas. On les reconnaîtra !

Combien sont devenus révolutionnaires, en comprenant les causes simples de leur désespoir ou de leur refus, les causes qui réduisent à l'argent et à la marchandise les rapports humains ? — Très peu.

Mais depuis trois ans il y a du nouveau. S'agit-il encore de vivre puissamment, d'affirmer la vie lyrique et de sauver la poésie ? Non ! Y a-t-il encore d'un côté les revendications de la foule et de l'autre les soucis spirituels et les pures attitudes ? Non. Les préoccupations se sont rejointes par la force des choses. Il s'agit pour beaucoup de vivre, tout simplement de vivre. Il s'agit de ne pas traîner la faim ou de ne pas mourir à la guerre. Beaucoup de jeunes sont menacés et le savent. Il ne s'agit plus d'un monde plein d'ennui, comme c'était vrai pour Baudelaire ou Rimbaud, mais d'une société pleine de douleur et de mort. La guerre n'apparaît plus comme un intermède tragique, mais comme un fait périodique et cyclique et naturel dans le monde tel qu'il est. En attendant cette mort, on a peine à se nourrir. Non seulement il faut se vendre, mais on ne trouve plus à se vendre. C'est ainsi que l'histoire nous oblige à en finir avec le commerce universalisé. La mort gronde. La vie n'est plus vivre. Il nous faut comprendre, malgré tous nos réflexes d'évasion et nos complexes de fuite et toutes nos petites histoires intérieures ! — Vivre. Le problème a été ramené à ses données élémentaires, à son véritable départ pour la solution. Dépouillé de ses enveloppes nébuleuses, ce problème ne se pose plus seulement, depuis la période de décomposition du capitalisme, à quelques méditatifs. La base économique de la question apparaît sous les superstructures lyriques et les rêveries. Le problème matériel ne se pose même plus seulement aux parties les plus malheureuses du prolétariat — textiles, ouvriers des produits chimiques — mais à toutes les masses. Vivre. Mettons à part les embourgeoisés et candidats à l'embourgeoisement, ceux qui comptent se débrouiller, et aussi les flics actuels ou virtuels. Tous les autres jeunes hommes doivent devenir révolutionnaires, s'attaquer à la base, s'en prendre aux conditions de l'univers infernal, au *capitalisme !*

Mais cette vue change tout. Si on a vu, plus de départ, plus d'évasion, pas de fuite, pas d'éternité et de spéculations, pas d'orgueil — et pas de silence. Il faut travailler à extirper la racine du malheur.

Et quelque chose devient clair : nous sommes dans une

époque de transition, de destruction et de création, qui durera des années. Pendant ce temps préalable, les problèmes individuels et personnels, les problèmes du bonheur et de la joie ne se posent pas ou bien ne sont pas solubles. La vie ne sera pas délivrée avant la fin de ces années. On est quelquefois parti du puissant, du tragique désir d'épuiser les significations du mot « vivre » et du mot « être ». Et l'on arrive à cette conclusion que chaque chose vient en son temps, chaque problème à son heure de l'histoire, et qu'il faut régler peu à peu les questions et commencer par changer les choses. C'est alors qu'on travaille à la Révolution, dans les organisations révolutionnaires, en matérialiste et en dialecticien qui discrimine les tâches et les moments.

La jeunesse intellectuelle véritablement révolutionnaire n'a donc pas de revendications essentielles autres que celles du prolétariat. La jeunesse ajoute seulement la plus grande force dans son cri : vivre. De quoi manger. Pas de guerre. La liberté, c'est-à-dire travailler *pour nous* et non pas pour « eux ». — Pour nous. Nous ne haïssons pas le travail social, mais il faut qu'il soit pour *nous*, les travailleurs ! Nous voulons refaire le monde matériel sur un plan appuyé par la force du prolétariat mondial. Nous voulons refondre la vie et la pensée, mais commencer par la base économique.

Sans revendications extérieures au prolétariat et à ses organisations révolutionnaires (syndicats, parti politique), nous avons cependant un programme et des fonctions propres dans la révolution.

Fonctions de critique révolutionnaire : nous sentons plus que d'autres la perfide oppression de cette « culture » qu'on nous a enseignée. Nous travaillons à détruire tous les mécanismes de mystification, de transposition et d'échappement qu'on fait entrer dans les têtes. Nous avons à fonder la « vie spirituelle » des matérialistes révolutionnaires : l'humilité sans revanche intérieure et sans la vanité « morale », l'humilité humaine sans recours à l'éternel, le sentiment des tâches dans le temps.

Nous avons une éthique à établir, provisoire mais complètement valable pour nous. La terre, notre planète, a dans l'ensemble « réussi » jusqu'ici. L'histoire de la vie terrestre va-t-elle s'arrêter et régresser ? La Révolution prolétarienne et le communisme sont une solution totale,

mais point fatale. La Révolution ne se fait pas seule. Il faut l'organiser. Elle peut avorter. Nous pouvons être écrasés et la terre couverte par le sang des guerres et des révolutions avortées. C'est même — cette barbarie — la seule « chance » pour nos adversaires! La jeunesse véritablement révolutionnaire appelle, prépare et organise, avec le sentiment de sa responsabilité humaine et cosmique en quelque sorte, la Révolution. Nous appelons et préparons les bouleversements rénovateurs, la voie ouverte, l'histoire et la vie continuées!

Nous avons aussi un travail immédiat d'organisation et d'action. — Des jeunes gens, intellectuels spécialisés, vivent difficilement, que vont-ils devenir ? Un « Lumpenproletariat » de la pensée ? une « intelligentsia » en haillons ? Repoussés par la bourgeoisie, vont-ils être des déclassés ? seront-ils disponibles pour les aventures fascistes ? Il ne faut pas. Nous leur montrons le prolétariat, seule force révolutionnaire, et sa voie, son avenir illimité, sa puissance mondiale. Nous leur expliquons la possibilité d'un monde humain où les techniciens de la pensée ne seront pas en surnombre.

L'A. E. A. R. (association des écrivains et artistes révolutionnaires) et les cercles marxistes, accomplissent ce travail corporatif et théorique. Ils réunissent ceux qui souffrent et veulent agir, et ceux qui sans souffrir encore comprennent déjà. Ils les appellent tous à exprimer et à propager l'*action révolutionnaire de classe.*

H. LEFEBVRE

*L'auteur d'*Aden, Arabie *et des* Chiens de Garde *précise le réquisitoire, et marque les conséquences politiques et tactiques du marxisme. Il attaque notamment les révolutionnaires non-marxistes dont on trouvera plus loin les témoignages.*

LES CONSÉQUENCES DU REFUS

Il y a désormais un certain nombre d'événements, de personnages, de valeurs qu'il est impossible d'accepter. Un vaste refus qui comporte le mépris et la haine ne laisse plus passer les Puissances et les justifications qui les défendent encore : ni le Comité des Forges, ni la Banque de Paris et des Pays-Bas, ni la Société des Agriculteurs de France, ni les partis de droite, ni les partis de gauche, ni la diplomatie secrète ni la Société des Nations, ni le gros rhéteur hypocrite de la présidence du Conseil, ni le petit socialiste vaniteux du ministère de la Guerre, ni les budgets de guerre ni les Gardes mobiles, ni les provocateurs de Chiappe et de Chautemps, ni la Maison de Santé des Gardiens de la Paix, ni l'École Laïque, ni la Presse, ni les émissions de Radio, ni la Chambre syndicale de la Cinématographie française, ni les Académies, ni la philosophie de l'Université, ni la Littérature. Ni rien. La plaisanterie a assez duré, la confiance a assez duré, et la patience et le respect. Tout est balayé dans le scandale permanent de la civilisation où nous sommes, dans la ruine générale où les hommes sont en train de s'abîmer. Un refus, une dénonciation seront publiés partout, malgré toutes les polices et toutes les conspirations — tellement complets, tellement radicaux qu'ils seront à la fin entendus des plus sourds.

La vie humaine est l'enjeu de la partie qui s'engage. Parce qu'une poignée de propriétaires, d'actionnaires, avec leurs suites de propagandistes, de magistrats, de soldats, de pensionnés et de fidèles dupes, se cramponne à une domination condamnée par l'histoire, la plus grande masse des hommes est menacée. Cette menace n'est pas spirituelle, elle ne concerne pas les idées ou du moins elle ne concerne pas premièrement les idées : le chômage, les famines, la répression, les préparatifs de la guerre sont les dernières

réalités d'un monde qui s'évapore. Ces réalités travaillent dans le sens de la mort : le temps où nous vivons ne laisse plus de place qu'à une dégradation, à une restriction progressives de l'humanité, après lesquelles il ne lui resterait plus qu'à mourir. Les années de misère, de catastrophes et de déclin commencent et les sages de la Bourgeoisie annoncent eux-mêmes le désétablissement de leur classe : Caillaux lance sa quatrième et dernière prophétie, son quatrième et dernier avertissement : voici l'an Mille. Bientôt les abonnés du *Temps* découvriront dans le ciel les comètes fatales.

Nulle institution, nulle production, nul malheur, nul événement ne peuvent présenter des justifications persuasives et valides : les domestiques de la bourgeoisie prodigueront en vain des prétextes élimés, des raisons suffisantes rongées par les siècles. Rien ne justifiera la guerre que l'impérialisme prépare, rien ne justifiera la misère et la mort que le capitalisme engendre : il ne peut plus enfanter désormais que des monstres. Toutes ses preuves lui échappent des mains. La promesse des biens matériels et de la sécurité qu'il s'était engagé à garantir s'évanouit : ainsi est aboli son titre apparemment le plus solide. Ses Beaux-Arts, sa culture ne justifieront pas les ruines qu'il amasse, les sacrifices qu'il exige : la faillite de sa culture accompagne l'écroulement de son économie. Les bourgeois briseront demain les machines qu'ils montèrent, ils briseront l'élan de la science à laquelle ils donnèrent l'impulsion. Le Capitalisme laissera à la fin tomber les derniers prétextes, il sera manifesté dans sa nudité : l'idéalisme cédera le pas à la violence. Les polices de guerre civile, les armes, la suspension des antiques libertés, le fascisme enfin sont prêts à remplacer les justifications mortes. La France en fournit déjà plus d'un signe. Les chefs socialistes qui ont pris, depuis le temps qu'ils s'y exercent, l'habitude des besognes domestiques, maintiendront jusque-là les illusions derrière lesquelles le fascisme prend les armes.

Rien ne reste debout : pas une action qui se puisse prouver, qui se puisse lier aux nécessités les plus profondes, pas une entreprise qui ait un sens. Le monde a perdu toute signification : c'est un tas de décombres où marchent avec leur ancienne vanité les actionnaires, les généraux, les prêtres, les politiques, leurs femmes et leurs fabricants de plaisirs :

dans tous les coins tombent les victimes de leur pouvoir. L'intelligence tourne à vide dans ce mystère abstrait : la pensée ne peut pas plus atteindre son but, accomplir sa fonction, que le corps ne peut jouir des biens qu'il exige : elle ne peut désormais que comprendre. Je ne vois pas que ce monde soit impensable, il est parfaitement intelligible, il a la simplicité brutale d'un crime : ce n'est pas la pensée pure qu'il scandalise... Mais la pensée ne peut plus, comme il se doit, être mise au service d'une action : tous leurs liens sont brisés si nul objet n'est digne de tenter les volontés humaines. Les actions communes de l'époque, quel homme pourra les vouloir ? Comment vouloir la guerre, quand on n'est pas Weygand, Schneider ? La volonté reste oisive, sans occasions de lancer l'intelligence dans des poursuites réelles. Toutes les parties qui composent l'homme connaissent la faim qui leur est propre : elles s'épuisent à force de dénuement, d'abaissement. Les mensonges et le vide triompheront-ils toujours ?

***

Bien des voix formulent aujourd'hui ces refus et ces dénonciations. Il y a un certain mouvement de dégoût et de colère qui commence. Écrasés, indignés par le capitalisme en ruines, des hommes cherchent des remèdes solitaires contre lui. Des remèdes à contre-courant de l'histoire. Leur anti-capitalisme se satisfait de projets isolés et de croyances antérieures au capitalisme même : une religion lavée des souillures que lui infligea une longue complicité avec les exploiteurs de l'homme retrouvera bien des attraits. Qui donc enfin n'est pas révolutionnaire aujourd'hui devant l'écroulement général des valeurs temporelles et des inventions spirituelles ? Révolte, révolution, ces mots magiques relèvent les courages.

Mais il y a toutes ces révolutions que les intellectuels fabriquent — et la Révolution. Ils cherchent tous les puissances de renouvellement mais ils ne les trouveront pas là où elles ne sont pas. Le Capitalisme a lui-même engendré la puissance qui l'achèvera : le débat, le combat révolutionnaires ne sont pas situés entre le Capitalisme et l'Esprit — mais entre le Capitalisme et le Prolétariat. Toutes les tentatives qui ne se fondent pas sur la classe révolutionnaire ne comportent pas de points d'application :

éloignées des véritables forces motrices de la Révolution, elles ne franchiront pas l'abîme qui sépare la volonté de la pratique, la rêverie de l'action. Ce qui fait l'acte, c'est l'union de l'intention et de la main. Ces exigences auxquelles le Capitalisme ne fournit aucun aliment, ces mouvements du sentiment et de la culture qu'il écrase ou détourne vers des satisfactions imaginaires, ce n'est point une issue spirituelle qu'ils suggèrent, mais des achèvements réels. Un esprit révolté par les conditions où son activité s'exerce aujourd'hui, peut bien imaginer des contre-parties, des solutions et des métamorphoses : il n'y aura jamais là que la construction d'une figure vraisemblable du monde et de la société humaine, la description d'un monde possible parmi tous les autres. Mais le temps de Morus et de Campanella est passé; l'Utopie fait le jeu du Capitalisme, l'Utopie ne menace rien. Ces révolutionnaires de l'Esprit, fidèles à une révolution inconnue, sont inoffensifs pour les forces qu'ils feignent de vouloir détruire. Les Garde Mobiles ne les matraqueront point, ils condamneront l'Idée de la Police sans connaître les coups des policiers. Ils ne sortent pas du plan même de la Bourgeoisie, ils participent au dialogue inquiet des bourgeois, les revues parlent avec éloge de ces bouleversements sans larmes, de ces destructions spirituelles qui laissent debout toutes les casernes, toutes les usines de guerre, tous les syndicats patronaux, toutes les églises.

***

Ces refus, les Communistes en acceptent seuls toutes les conséquences. Leur attaque seule est vraiment radicale et pratique, elle ne comporte pas de sournois regrets du monde qui s'achève. Ils ne construisent pas au hasard des caprices et des chances de l'esprit n'importe quel univers : ils travaillent au renversement matériel des conditions présentes et à l'établissement des conditions nouvelles que l'époque réclame et prépare. Leurs revendications ne sont pas des songes, mais le système des volontés prolétariennes. La révolution a pour eux des fondements massifs, seuls réels. A chaque moment les volontés qu'ils formulent s'introduisent dans l'action pour modifier matériellement le monde réel : le secret du marxisme et du léninisme est dans cette continuité. La théorie comporte des suites parce qu'elle est

réalisée par des masses et qu'elle traduit leurs besoins. Il n'y a point là-dessus de meilleures leçons que ce que dit Lénine de la forme politique nouvelle du Soviet, création des masses. Les faux révolutionnaires isolés du prolétariat n'ont aucun moyen de réalisation : ils ruminent en vain. Cette rumination ira se perdre demain dans un fascisme français. Tout ce qu'il faut ici affirmer est ceci :

... le prolétariat et la richesse sont antinomiques et constituent un tout. Comme tels... La propriété privée est forcée de se maintenir elle-même, et par suite, son contraire : le prolétariat. C'est le côté positif de l'antinomie, la propriété privée ayant trouvé sa propre satisfaction en elle-même. Inversement, le prolétariat... est forcé de travailler à la suppression de la propriété privée. C'est le côté négatif de l'antinomie, la propriété privée harcelée d'inquiétude, décomposée et se dissolvant... La classe prolétarienne se trouve, pour parler comme Hegel, dans l'abaissement, en révolte contre cet abaissement, révolte à laquelle elle est poussée nécessairement par la contradiction qui existe entre sa nature humaine et sa situation qui constitue la négation franche, nette et absolue de cette nature... Si le prolétariat remporte la victoire, cela ne signifie pas du tout qu'il soit devenu le type absolu de la société, car il n'est victorieux qu'en se supprimant avec son contraire. Et alors le prolétariat a disparu, aussi bien que le contraire qui le conditionne, la propriété privée... il ne peut s'affranchir sans supprimer ses propres conditions d'existence... [1]

Le principal est dit dans cette dialectique. Le refus du monde présent, le succès des revendications que le Capitalisme impose n'ont aucune chance d'aboutir en dehors du mouvement révolutionnaire réel qui est celui du prolétariat. La révolution des intellectuels n'aura d'autre contenu que les caprices du vide : les éléments du monde qui naîtra, contenu de cet unique monde possible, de cet unique avenir nécessaire, sont chaque jour assemblés par les travailleurs en lutte contre leur propre vie : le mouvement révolutionnaire actuel est déjà constructif.

Ce qui est en question, c'est une situation temporelle où soit possible le développement de l'homme, où il devienne

1. La Sainte Famille, I, 60.

« riche des riches besoins humains » où cessent sa division, sa mutilation, où il connaisse la satisfaction de tous les appétits de la nature humaine. Chaque pas en avant prépare ce nouvel état : la grève, le travail syndical, le travail antimilitariste, le recrutement, l'agitation, la moindre victoire ouvrière hâtent la fin du monde dénoncé. Toute affirmation de bonne volonté révolutionnaire doit se perdre dans ce mouvement dont les communistes sont l'avant-garde, déjà victorieuse sur un sixième de la terre. Les ennemis, les victimes du capitalisme trouveront dans le prolétariat seul la puissance capable de renverser la civilisation qu'ils attaquent ; le prolétariat seul possède assez de ressources pour établir au lendemain de sa victoire une nouvelle vie et une nouvelle culture. Les intellectuels solitaires renonceront à leurs méditations privées pour embrasser sa doctrine et ses plans, et le projet héroïque du monde que construit déjà l'U. R. S. S. Une nouvelle Grèce où les brigadiers de choc remplacent les héros pythiques naît de la révolution prolétarienne : quiconque veut lutter aujourd'hui ne peut lutter que dans ses rangs.

PAUL NIZAN

Parlant au nom des groupes Plans, *Philippe Lamour, résume le programme qui fut maintes fois exposé et commenté dans sa revue. Assez semblable par plusieurs de ses revendications aux programmes de l'*Ordre Nouveau *ou d'*Esprit, *il en diffère radicalement par les postulats déterministes, marxistes, qu'il adopte au départ.*

LA RÉVOLUTION ET LA JEUNESSE.

1. La tyrannie, l'injustice et la misère ont de tous temps provoqué des révoltes. Simples épisodes lorsqu'il ne s'agit que de réflexes d'individus contre les fautes et les abus d'autres individus.

La Révolution est autre chose. la tendance permanente à réadapter les institutions aux nécessités par la création d'un ordre nouveau qui est l'ordre permanent sous ses formes obligatoirement successives. *La Révolution est une tendance périodique vers l'Ordre nécessaire.*

2. On peut contrarier et retarder l'épanouissement d'une révolution. On ne peut pas l'empêcher.

En la contrariant, on peut néanmoins atteindre son efficacité humaine. L'ordre matériel comporte en effet une harmonie et crée un climat favorable à l'expansion des valeurs morales et spirituelles qui permettent la plénitude de la personnalité. L'ordre économique et politique détermine une éthique et une esthétique à sa mesure.

C'est pourquoi il ne suffit pas de *subir* le fait révolutionnaire, mais il faut *faire* la révolution.

Là est le domaine de l'intervention de la volonté. Elle n'a sa valeur que si elle s'applique à épouser la nécessité pour lui donner son maximum d'efficience. Dès lors, d'une révolution née du désordre matériel, elle fera une manifestation humaine totale où l'ordre matériel se complètera d'une nouvelle illustration des valeurs de la personnalité. C'est-à-dire une civilisation. *La Révolution est un humanisme.*

3. La nécessité actuelle d'un nouvel ordre a son origine dans la machine et ses conséquences, c'est-à-dire : la vitesse, l'interdépendance économique, le prolétariat, le rationalisme, les crises économiques chroniques et les guerres collectives.

Et le divorce apparaît entre les mœurs et les institutions

qui ne les encadrent plus. Il y a divorce évident entre l'interdépendance universelle et le nationalisme ; entre l'économie libérale et la production rationnelle, l'individualisme juridique et la vie collective.

Les retours, avec une augmentation de fréquence dans la périodicité, du chômage et de la guerre sont les soupapes automatiques d'un monde désordonné où l'excès des produits ne se trouve pas compensé par la faculté d'achat des individus. De sorte qu'il y a, à la fois, des hommes et des marchandises en trop qu'il faut détruire de temps à autre. *Le monde est actuellement en état de révolution contrariée.*

4. La Révolution en cours est une des plus importantes de l'histoire. Il s'agit de vingt siècles de civilisation et de la culture correspondante : l'individualisme, et l'économie libérale qui en dérive, datent du droit romain, et la culture est gréco-latine.

Il n'est personne qui ne se rende compte que ces valeurs ne sont plus des instruments utiles pour l'ère machiniste. Mais les uns hésitent paresseusement devant l'énormité de la tâche et son incertitude. Les autres tendent à prolonger jusqu'à leur propre agonie, celle d'une civilisation qui reste commode à leurs privilèges, ce qui fait beaucoup de mensonges et de mauvaises raisons. D'où la nécessité d'une rupture brutale.

L'acte violent, outre cette nécessité, a une valeur éthique et esthétique indispensable à l'épanouissement parfait du bienfait révolutionnaire. Il constitue *une prise de conscience générale et simultanée* de l'existence d'un nouvel état et de tout ce qu'il comporte pour chacun d'espérances et de devoirs. En mettant d'un seul coup, et par des signes visibles, tous les citoyens devant un nouveau destin, il procède à un vigoureux rajeunissement du monde.

La violence est stérile quand elle n'est qu'un acte de haine, de désespoir ou de vengeance. Elle est fertile si elle est un acte réfléchi, accompli au moment opportun, détecteur d'un mouvement constructif. *La Révolution doit aller jusqu'au bout de ses conséquences logiques.*

5. Au bout de ses conséquences logiques se trouve l'organisation collective du monde et la substitution aux classes d'une seule classe de producteurs.

Au régime du libéralisme et de la concurrence, la Révolution substituera le régime de la production strictement limitée aux besoins. Elle ira jusqu'au travail obligatoire,

mais aussi jusqu'à la stricte limitation de ce travail. Un temps viendra où le travail et la production inutiles seront considérés comme une immoralité sévèrement réprimée, ce qui est, dès maintenant, d'une évidente logique.

Au régime des exaltations verbales appliquées aux concepts artificiels que sont les États, elle substituera le sens des identités d'intérêts des formations naturelles restreintes. Le sentiment réel de la patrie régionale éliminera le sentiment artificiel de la nation, c'est-à-dire non seulement les guerres nationales mais encore la possibilité même des guerres.

Il ne s'agit pas de vagues espérances mais de réalités précises, qui se peuvent traduire en institutions. Il est bon néanmoins que ces évidences fassent à présent rire les imbéciles. Il est bon que ceux qui ont inventé la caserne et l'usine s'élèvent contre la discipline nécessaire de la vie collective. Il est bon que nous soyons traités de naïfs et de primaires. Ne serait-ce que pour nous aider à distinguer, au delà des dates de naissance, les vieillards de la jeunesse. *Car la Révolution est une manifestation de jeunesse.*

6. Elle n'est pas un choix. Elle n'est pas plus un choix que le printemps n'est un choix après l'hiver. Elle est une nécessité rigoureuse dont on peut bien se détourner, mais dont on ne peut empêcher l'existence.

Les périodes de transition développent un climat décevant. La vie physique est incommode les villes sont étriquées, les logis insuffisants, les machines bruyantes, l'argent nécessaire et rare et le travail inhumain. L'esprit est incertain entre une culture devenue stérile et une somme de connaissances éparses qui ne présentent pas les sécurités et la plénitude d'une culture éprouvée. La vie est médiocre, dans le tourment spirituel d'une atmosphère sans grandeur où la personnalité ne trouve pas à s'épanouir.

Il n'y a qu'une ressource : en sortir, aller en avant, conquérir un ordre, une civilisation, une culture. Ne serait-ce que par impossibilité de faire autrement. Et pour tant que d'y être contraint, autant y aller de bon cœur.

PHILIPPE LAMOUR

*D'un récent voyage en U. R. S. S. Jean Sylveire rapporte la conviction que « plus on demande aux hommes, plus ils vous donnent ». Entre les exigences, souvent contradictoires, des marxistes et des révolutionnaires d'autres groupes, il n'est pas mauvais qu'une voix rappelle la primauté de l'*être *sur le* faire.

UN

Qui n'est frappé d'admiration par l'harmonieux ensemble avec lequel les hommes, en cette fin de cycle, tout à la fois battent leur coulpe les uns devant les autres en s'accusant des péchés les plus noirs, et donnent leur adhésion à des doctrines et à des étiquettes dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles n'ont plus aucun rapport avec eux.

N'est-il pas question, de tous côtés, d' « améliorer » ou de « sauver » le monde ? Je mets au défi le plus menteur parmi les multiples adeptes de tous les partis de me donner, sans rire, la signification de ces termes.

Il y a la foule de ceux qui refusent systématiquement de voir ce qui est en eux et autour d'eux, et se réfugient à l'abri de mots désignant une réalité morte depuis des lustres, sinon des siècles : ceux-là sacrifient au dieu de la vitesse et, que cette dernière s'arrête, ils n'existent plus.

Il en est d'autres qui se prennent la tête dans leurs mains entre les quatre murs de leur chambre, pendant les rares moments que leur laisse la vie moderne, et qui s'écrient : Que faire ?

Le plus émouvant est que les premiers ne croient pas plus à leurs « mots », que les seconds à la question que pose leur incertitude sentimentale :

Que faire ?

Ne savent-ils pas, au fond d'eux-mêmes, que pour « faire » quelque chose, les seuls matériaux à leur disposition sont ceux de la civilisation actuelle ? que leur œuvre — réforme, amélioration ou révolution — ne peut donc que renforcer l'apparence de cet univers mental où l'humanité se débat chaque jour avec plus d'angoisse et plus de vitesse, plus de science et plus de cynisme, chaque jour plus « séparée ».

Que faire ?

Il ne s'agit pas de faire mais d' « *être* ».

D'abord abandonner tout ce qui n'est pas nous, — dépouil-

lement si absolu que notre intelligence se réveille toujours à temps pour ramener sur notre insuffisance un coin de son manteau, et que la vue de cette pauvre chose à peine visible, à peine consistante qu'est un Occidental de notre époque (au point que la machine qui est son œuvre est plus réelle que lui) dépasse nos forces usées et dispersées à l'infini.

Ensuite — ce dépouillement et cette affirmation consommés — « être » si totalement dans l'œuvre à accomplir que tombent nos propres limites et que nous soyons instruments parfaits.

Qu'il me soit pardonné de faire allusion à cette voie, prématurée dans l'état de dédoublement et d'abstraction dont nous souffrons.

Mais la comédie que se jouent la plupart d'entre nous est-elle plus recommandable ? L'action leur offre-t-elle autre chose qu'un choix de dérivatifs appropriés et la fausse assurance de ne plus se retrouver soi-même avec cette angoisse sur son propre chemin, mais protégé par une attitude, un système, une doctrine ? Tactique, politique, vérités « objectives », organisation rationnelle, doctrines et métaphysiques au pluriel, au moins, pendant ce temps-là, il n'est plus question de *nous !*

Plus question de nous ?

Attendons seulement le pain à 7 francs la livre...

D'ici là cette « action » en dehors de l'« être » ne me dit rien qui vaille, en tant que préparation au bel accomplissement de la Nécessité.

. . . .

Il n'existe d'autre force révolutionnaire que celle de la vérité.

SYLVEIRE

*Il est curieux de noter la rencontre, dans leur critique du désordre règnant, d'un écrivain communiste, Nizan, et d'un écrivain « d'extrême droite », Maulnier (collaborateur de l'*Action française *et de* Réaction). *Mais aussitôt paraît une violente divergence : « En face des exigences fondamentales de l'homme, écrit Th. Maulnier, collectivisme et capitalisme sont identiques ».*

RÉVOLUTION TOTALE.

Une révolution spirituelle, qui est un commencement nécessaire, est incapable de rien conquérir, de rien conclure. Ce n'est pas par sa propre force que l'esprit triomphe des institutions. Si les conditions actuelles du monde, les lois qui nous régissent et les intérêts qui les soutiennent, nous conduisent à l'asservissement, nous n'échapperons pas à notre destin par des jugements de valeur, par des indignations ou par des mépris. Le désintéressement équivaut ici à la déchéance. Pour sauver ce qui doit être sauvé, il est évident qu'il ne faut hésiter ni devant l'action, ni devant la lutte, ni devant le sang versé peut-être. A tous ceux qui observent froidement le monde moderne, il apparaît de façon évidente que nous sommes menacés dans le plus précieux de nous-mêmes, que cette menace est urgente, active, physique, appuyée sur les intérêts et les codes, sur les mystiques et sur les armées, et que toute volonté d'un ordre véritable doit commencer par accepter et par réaliser les destructions qui s'imposent. La prévision et le calcul de la violence nécessaire résulte beaucoup plus des exigences de la méthode que de la vengeance ou de la colère. Il faut ce qu'il faut.

Ceux qui prétendent au monopole de la révolution ne peuvent donc pas de façon sérieuse fonder leurs arguments sur notre dédain de la matière. Ils tirent donc avantage de notre désaccord avec eux. La révolution, ils prétendent la voir et la toucher. Elle est, dans le monde, constituée et vivante : elle est dans un ensemble de tendances, d'espérances, de doctrines, dans un mouvement qui soulève les masses contre ceux qui les oppriment. Mieux encore, elle a sa patrie. En Russie soviétique, elle est réalisée, organisée, elle a porté ses fruits, défini ses conquêtes, créé ses institutions. La sincérité révolutionnaire se mesurerait donc, en

quelque sorte, à la sympathie agissante envers la Russie soviétique qui aurait, sinon tout à fait gagné la partie, du moins tenté l'effort et indiqué la voie. Il n'y aurait, en un mot, qu'une façon d'être révolutionnaire : être marxiste, en mêlant à son marxisme, le cas échéant, un peu du vieil idéalisme démocratique. La lutte met aux prises les exploiteurs et les exploités, le capitalisme et le travail : être contre les travailleurs et leurs conquêtes, c'est être avec leurs ennemis, et pour le régime actuel. Ces évaluations sont trop simples. La volonté révolutionnaire peut exister et agir sans ressentir le besoin de se fondre dans l'instinct révolutionnaire dominant. Accepter sans examen les idées reçues est encore un conformisme, même lorsque ces idées combattent les institutions. Si nous sommes révolutionnaires aussi contre la révolution établie, c'est que le marxisme nous paraît non pas une voie de salut mais une forme du péril. Si nous le combattons, ce n'est pas pour sauver le grand capitalisme, c'est que nous découvrons, dans le grand capitalisme et dans le collectivisme, deux formes de la même erreur.

Pour celui qui examine, sans aucun parti-pris, les conditions actuelles du monde, l'évolution qui nous entraîne peut se définir en termes très nets. Le grand capitalisme, devenu maître de la planète, a sacrifié toutes les valeurs à une seule, la valeur quantitative de la richesse, — devenue le grossier symbole de la force, qui, elle, est qualité. Les résultats ont été que l'individu humain, considéré comme un instrument à produire, puis, de plus en plus, comme un instrument à consommer, a vu ses nuits et ses jours, son corps et son âme utilisés pour assurer la vie d'organismes géants, qui demandent à consommer de façon ininterrompue leur ration humaine. L'homme a donc été dévoué à la vie collective ; pour lui faire accepter son sacrifice, on a pu lui promettre, comme compensation à sa déchéance, un bonheur matériel d'ailleurs illusoire, ou, plus volontiers encore, lui offrir des mystiques monstrueuses, la religion dégradante de la production ou du travail. Ces tristes diversions ne peuvent cacher le fait essentiel : dans les calculs des économistes et des politiques, l'homme n'est plus considéré comme existence concrète, comme valeur spirituelle irréductible, mais abstraitement, dans une seule de ses qualités erigée à l'absolu, comme agent de la vie collective, comme outil. Ainsi l'individu, méprisé et abaissé, s'est trouvé, par suite des nouvelles

conditions économiques, engagé dans une existence nouvelle, où les exigences continues de la vie collective, qui ne peuvent être dédaignées sans risque de catastrophe immédiate, réclament de lui une activité totale et continue, consomment l'intégrité de ses forces, ne lui laissent plus un instant pour le soin de son perfectionnement individuel, où tout humanisme est devenu impossible. Estimation abstraite, donc grossière, de l'individu humain, religion du collectif, nouvelle barbarie (j'entends par barbarie la servitude la plus subtile et la plus complète, l'asservissement de l'esprit aux nécessités vitales) tels sont les résultats du grand capitalisme. *Aucun de ces résultats n'a été critiqué par les théories révolutionnaires traditionnelles, et particulièrement par le marxisme.*

La raison en est simple. On peut examiner à nouveau chacun de ces périls terribles issus du capitalisme, et les confronter aux thèses révolutionnaires qui prétendent le renverser. Non seulement ils sont ignorés, passés sous silence. Mais ils sont implicitement admis, ils sont inclus, aussi évidents, peut-être plus redoutables, dans les nouveaux régimes qu'on nous propose. L'édification socialiste du plan quinquennal nous fait assister, très exactement, à ce qu'aurait pu être l'équipement capitaliste d'un grand pays colonisé. Rien ne diffère, sinon que, la classe laborieuse étant théoriquement au pouvoir, toute hypocrisie disparaît, et c'est ouvertement qu'on réclame le sacrifice de l'homme à la collectivité, de l'âme au rendement technique, de l'humanisme à la culture de masses. Le régime est le même, — l'individu-outil asservi au technicien-roi, — avec une religion matérialiste plus nettement avouée. Dans ces conditions, nous ne nous arrêtons pas aux conflits superficiels qui opposent le capitalisme et le collectivisme : c'est en réalité un conflit politique, un conflit de domination : à qui appartiendra le monde, du bailleur de fonds ou du directeur d'entreprise, du capitaliste ou de l'ingénieur. Les masses ouvrières jouent le rôle des pions sur l'échiquier. On ne leur promet ni bonheur, ni dignité nouvelles, mais seulement une liberté abstraite, le bulletin de vote économique, l'illusion du pouvoir donnée au travailleur comme elle fut donnée au citoyen par la démocratie. Ce sont là des problèmes d'importance dérisoire auprès de la question essentielle. En face des exigences fondamentales de l'homme, collectivisme et capitalisme sont identiques. Les thèses révolutionnaires courantes n'ont pas su trouver, en face du

capitalisme, la seule attitude critique possible. C'est ainsi que leur triomphe ne sauverait rien, ne réparerait rien, — sans parler de ce qu'il perdrait en surplus.

C'est pour la même raison qu'il faut accueillir avec la plus grande défiance les thèses révolutionnaires dites « de droite », telles que le fascisme italien et le national-socialisme allemand. Que ces doctrines soient précises, ou, au contraire, grossières et vagues, elles admettent aussi l'état de choses établi par la victoire du grand capitalisme international. Etatistes ou racistes, elles placent au premier plan des réalités collectives, sans doute précieuses, mais qui doivent cependant être maintenues à leur rang, subordonnées. Le fascisme et le national-socialisme allemand préservent peut-être telles valeurs respectables que le marxisme détruit. Il n'en reste pas moins que ces mouvements se sont fondés sur les valeurs communes mises au premier plan par les idéologies modernes. Or, ce sont ces valeurs qu'il faut réviser de fond en comble, c'est contre ces valeurs qu'il s'agit de faire la révolution nécessaire.

Celle-ci n'est donc pas seulement « spirituelle ». Mais elle est *aussi* spirituelle, en ce sens qu'elle suppose une destruction de valeurs. Mais elle n'en est que plus complète, puisqu'elle comporte la lutte aussi bien contre toute stabilisation conservatrice que contre les autres tendances révolutionnaires, — qui tendent, elles aussi, à conserver. D'être spirituelle, cette révolution n'est donc pas verbale, mais au contraire plus *totale*, plus dure, peut-être plus sanglante. Quand on évalue ce qu'elle doit nous conserver ou nous rendre, *nous-mêmes*, on se résout sans peine au prix qu'il faudra la payer.

THIERRY MAULNIER

Voici donc exprimée la revendication du spirituel sur le plan révolutionnaire. Mais de quel spirituel s'agit-il ? Arnaud Dandieu et Chevalley le définissent comme « la personnalité en acte ». Ainsi se trouve formulé le postulat fondamental de la « Révolution personnaliste » à laquelle travaillent les groupes doctrinaires Ordre Nouveau *et* Combat.

L'INTELLIGENCE ÉPÉE.

Il n'y a ni pur esprit, ni esprit pur. Le spirituel se caractérise avant tout par l'effort humain pour la conquête et l'affirmation de la personnalité.

La personnalité humaine étant une création continue qui tend toujours à se dépasser, est le siège d'un conflit permanent, dont un des aspects essentiels est l'effort de l'intelligence contre les oppressions de toutes espèces dont la personnalité triomphe à chaque instant. Cela revient à dire que la pensée est la partie la plus proprement actuelle de l'acte au sens le plus complet du mot.

Il s'en suit que l'on doit repousser avec mépris toute conception qui assimile l'intelligence à un *miroir :* c'est le fait des théories idéalistes et matérialistes. On devra repousser de même toute conception qui fait de l'intelligence un *outil :* c'est le fait du pragmatisme et du behaviorisme. L'intelligence n'est ni un outil ni un miroir comme l'imaginent — si l'on peut dire — les capitalistes et les marxistes : miroir quand l'homme est au repos et qu'il croit connaître, outil quand il est debout et qu'il croit agir. L'intelligence est une *épée.*

Ni miroir, ni outil, mais épée ; il n'y a pas de mode de connaissance qui échappe au conflit nécessaire entre la personnalité et son ambiance, entre l'homme tel qu'il est et l'homme tel qu'il se veut ; il n'y a pas de mode de connaissance qui n'implique une création. Toute prétention à la description pure et simple, au détachement absolu, n'accède ni au plan de la connaissance, ni à celui, plus fondamental encore, de l'acte; elle n'est qu'une tentative hypocrite d'évasion. La pensée-outil comme la pensée-miroir supposent l'existence d'une conscience ou d'un but immobiles, posés comme des objets, qu'ils s'appellent Dieu ou synthèse, perfection ou révolution, christianisme ou socialisme. Dans

tous ces cas, il n'est question, au fond, que de *déshonorer* l'intelligence en la séparant de la personnalité en acte dont elle constitue la pointe acérée. Par la même occasion, on mutile la personnalité en la *désarmant.*

La plus grande conquête de l'intelligence humaine est la création d'un langage et d'un monde abstraits, qui lui appartiennent en propre et qu'elle insère en quelque sorte de plus en plus profondément entre la personnalité concrète et le monde concret pour assurer au libre développement de l'affirmation personnelle une souplesse de plus en plus féconde. La science est avant tout une création intellectuelle, fruit de l'agressivité et du risque. Elle ne saurait continuer à se développer que par le développement parallèle du risque et de l'agressivité.

Le rôle de l'intelligence et de la personne, ainsi comprises, se traduit par une fonction *dichotomique* que l'on retrouve à tous les degrés dans toutes les sciences, techniques et activités humaines. D'un côté, l'homme accroît sans cesse la puissance de ses procédés d'économie, d'énergie; de l'autre, il déploie toujours plus largement sa capacité d'explosion, de dépense et d'invention gratuites. D'un côté il étend le champ de l'homogène; de l'autre, il renforce son sentiment de l'hétérogène. D'un côté il rationalise le social; de l'autre il dresse contre l'État les forces mêmes sur lesquelles la société est fondée.

Mais cet effort dichotomique ne va pas sans augmenter les difficultés mêmes de l'entreprise humaine. Entre l'homme et le monde s'interpose une sorte de vide qui est la rançon des conquêtes intellectuelles. Néant de la vie quotidienne et de l'application professionnelle telles qu'elles sont comprises dans une civilisation matérialiste où risque à tout moment d'être perdue de vue la raison d'être de la raison. Risque de *prolétarisation*, au sens propre du mot, des caractères spécifiques de l'humanité, mis au dernier rang de la hiérarchie des valeurs par l'indignité des hommes, honteux d'être encore hommes.

Ce renoncement stérile, qui est la plus grande tentation de l'homme moderne, peut prendre toutes espèces de formes. Les principales sont : d'abord l'ascétisme intellectuel, au nom de l'art, de la science, de la pureté ou de la gratuité, de l'Occident chrétien ou de l'Orient théosophe ; le mirage de l'unité guette nos contemporains comme l'eau attirait Narcisse. Suicide stoïcien et fakirisme couvrent de leurs pres-

tiges une défaite trop humaine. Mais plus dangereuse semble être encore la tentation de la *synthèse :* le mouvement dialectique, caricature rationalisée du conflit nécessaire, dérive l'activité vers des buts monstrueux qui sont tous des représentations de l'unité. Le rêve fasciste de l'*Etat,* la mystique marxiste de la *masse* constituent les plus grandes duperies de notre époque.

Au sommet de la personnalité, pointe adamantine de l'action, l'intelligence, en gardant un étroit contact avec son substrat concret et irrationnel, doit, par le jeu même de sa fonction dichotomique, s'élever au dessus de ces illusions, et permettre à l'homme de *réaliser*, en même temps que la Révolution personnaliste que l'angoisse présente réclame, les avantages matériels que l'état de la technique propose, mais que seule cette Révolution peut rendre assimilables.

ARNAUD DANDIEU, CLAUDE CHEVALLEY

Le directeur de la revue Esprit, *organe d'un groupe déjà nombreux et organisé pour l'action, fonde sa conception du spiritue sur le « primat de la contemplation », mais d'une contemplation* active, *en rien semblable à celle qui se bornerait à faire des « révolutions intérieures ».*

'CE NE SONT PAS CEUX QUI DISENT : ESPRIT, ESPRIT...

Un poids plus grave que la misère des temps opprime un certain nombre d'entre nous. Nous ne sommes pas seulement ces esclaves d'un monde sans âme, nés à l'humanité du jour où ils ont pris conscience de leur esclavage, et qui marchent au pas, dans une révolte technique, vers une nouvelle inhumanité. Une longue éternité spirituelle se penche sur nous du fond du passé, jaillit de nos cœurs, blessée comme nous, en nous, par-dessus nous. Envieux, nous n'avons aucun motif de l'être. Ambitieux, pas plus : j'en connais un certain nombre qui, la révolution faite, s'occuperont à lui entretenir une âme et ne passeront point au guichet héroïque où se distribuent les commandements. Nous échappons aux simplismes de M. Coty comme aux définitions des bons élèves du professeur Marx. Si le monde n'était pas dans cet extrême abandon où nous le voyons, peut-être n'aurions-nous pas revêtu ce visage amer de l'homme qui se révolte. Peut-être ne serions-nous pas allé gaspiller dans une lutte sur des points morts un temps que, sur une terre à peu près viable et à peu près juste (exactement assez injuste pour n'être pas confortable) nous eussions donné aux métiers, à la méditation, aux tendresses humaines. De ceux-là, en qui la révolution n'est pas un appel de la faim et de la honte, ni une agitation du tempérament, ni une dernière boutade de bourgeois blasé, mais une exigence impétueuse de l'âme, le témoignage a peut-être quelque prix.

Je sais bien. Un barrage de préjugé devant nous dès que nous faisons appel à l'esprit. Des ricanements si nous précisons que l'esprit, pour certains d'entre nous, se nomme Dieu, au sens ineffable et précis de nos frères, et pour d'autres se prénomme d'un Nom Incarné. Comment s'en étonner ? Laissons la mauvaise foi : réalité de chaque jour, mauvais argument. Nos trahisons suffisent, et c'est à nous de les dénoncer. Sourds aux plus purs enseignements de notre

foi, de notre Église, ou même de cet héritage chrétien anonyme dont tout l'Occident participe, nous avons traîné l'esprit dans tous les mauvais lieux de l'intelligence et de la cité. Nous avons abrité, servi l'avilissement que nous avions pour mission de combattre. Nous avons laissé le primat de la matière devenir une vérité historique. Combien sommes-nous à ne pas porter la faute ? Et quand aujourd'hui tant d'hommes encore prononcent les paroles de l'esprit pour masquer leur corruption ou ébruiter leur médiocrité, comment être surpris que les bonnes fois épuisées de déceptions aient un premier mouvement de recul ?

Peut-être nos paroles ne sont-elles pas encore assez pures. Nous entreprendrons les dissociations nécessaires : nous avons créé une revue, *Esprit*, pour cet office. Plantons des affiches pour les yeux myopes.

Quand nous disons : primauté du spirituel, nous ne signifions pas primauté de la pensée bourgeoise, que nous exécrons. Au nom du spirituel nous nous dressons dès aujourd'hui en tête de ses accusateurs, marxistes plus loin qu'eux, parce que pour nous elle n'est pas seulement un jeu qui opprime nos vies, mais un poison qui stérilise nos âmes; pas seulement un danger, mais un péché. Nous ne sommes pas une dernière défense, une plus subtile couverture. Nous refusons toute parenté avec les fautes du monde moderne, tout avantage qui pourrait naître d'une complicité entre notre ardeur et ses malices.

Quand nous disons : primauté du spirituel, nous ne signifions pas cléricature des intellectuels. Ne serait-ce que pour des raisons de sécurité publique : avec ce qu'ils appellent aujourd'hui intelligence. Il est encore des esprits sommaires pour entendre le primat de la contemplation comme le primat de l'oisiveté sur la création, de la pensée à domicile sur la pensée de la rue, de l'homme qui trahit sur l'homme qui s'engage. C'est trop aisément oublier que les anciens nommaient contemplation la *caritas Dei*, c'est-à-dire la communion de tout l'être, intelligence et volonté, avec le principe de toute création. Ils n'avaient pas encore inventé les pauvretés de l'intelligence positive. Mais ils professaient que les idées les plus denses n'attirent les êtres en nous que sous un mode dépouillé, incomplet, et perdent en puissance d'entraînement ce qu'elles gagnent en clarté. Le christianisme a dû longuement soutenir contre tous les gnosticismes (et combien de gnostiques aujourd'hui sur les rangs !) que la vertu du

mystique ou du saint n'est pas une philosophie plus raffinée ou plus heureuse, mais une sorte de prolétariat spirituel, en continuité avec les élans du fidèle et greffé sur eux. Les opérations de l'intelligence se suffisent à elles-mêmes, mais l'acte de la connaissance est en porte-à-faux : sur les dispositions préalables, les qualités d'hommes qu'il suppose pour mériter la plénitude de son objet, sur le désir qu'il excite de le posséder plus intérieurement, et d'en féconder le monde. Pour la véritable vie de l'esprit, l'action n'est donc pas un mal nécessaire, mais la surabondance de l'âme dans le service des hommes. Seule l'action désaccordée de l'abondance intérieure, versatile, ambitieuse, discontinue et avare, est étrangère à la vie de l'esprit et dangereuse pour elle.

Elle est, je sais bien, notre tentation constante : faire du bruit, éveiller des paroles, dessiner des remous, être *visible* en un mot, sans souci de la durée de l'apparition, et de la fécondité réelle de ce qui est vu. Mais craignons la tentation inverse, qui se couvre de beaux motifs : discrétion, patience, bon goût, pour abriter une répulsion à peser sur le monde, à affronter les constructions de rêve aux objections de l'événement. Un Dieu, un mystique élevé à Dieu jusqu'au suprême degré d'initiation peuvent achever leur activité dans une révolution intérieure de l'intelligence et de l'amour. Mais pour un homme *situé* dans un univers multiple, engagé, embourbé à tel point qu'entre lui et ses buts, entre lui et lui-même, il y a toujours une matière, un être, un événement, pour celui-là l'action ajoute bien une réalité solide et spirituelle à la vie intérieure : non seulement l'histoire féconde des présences et des refus qui l'arrachent aux tentations du rêve mais la transfiguration du monde par le don de soi, qui est le seul gain positif de l'univers humain.

Nous voulons faire entendre aux révolutionnaires que ni pour nos biens, ni pour nous-mêmes, nous ne craignons les conséquences de nos idées, et que le problème se pose décidément pour nous jusque dans ces zônes dangereuses. Qu'ils acceptent aussi que la vie spirituelle ne soit pour nous ni une justification, ni un brillant oriflamme, ni une chaleur passagère des mots; mais une dimension intérieure inaltérable qui est notre raison d'être et notre raison d'agir.

EMMANUEL MOUNIER

Cet homme « situé » ne peut être l'individu isolé (libéral), ni l'homme réduit à sa fonction sociale, mais la personne, qui s'accomplit dans l'acte, et qui se pose comme un conflit, une tension. *Conflit qui trouve son premier lieu dans la tension entre la « petite patrie » et la « nation culturelle ». Tel est le principe du* régionalisme *que le groupe* Esprit *(reprenant le vocabulaire de l'*Ordre Nouveau) *utilise comme base d'action.*

UN INSTINCT SEC ET RUDE.

Penser librement, en dehors de toutes les idéologies qui ont installé dans les mots la clientèle de leurs définitions à la place des réalités, avons-nous jamais eu autant de mal à y parvenir qu'au sujet de la patrie ? En quelques années, après la guerre, ce mot a perdu toute sa force; la patrie avait trop exigé des hommes; elle a dû céder la place à une notion dont le pouvoir de contrainte fût clairement exprimé et irrésistible. Alors le règne de la Nation a commencé. Nous prenons le terme dans le sens que lui donnent en France les partis de droite, des « républicains nationaux » à l'*Action française*, sens usurpé, mais ils le sont tous. La Nation, c'est la patrie divinisée.

On ne discute pas avec un dieu préexistant aux hommes et qui les a créés ; tout reçoit de lui sa dignité, c'est légitimement qu'il nous demande notre vie. Pour susciter la religion de la Nation, on se sert du sentiment de la patrie, mais que ce sentiment vienne à s'opposer aux dogmes, les routes de l'émigration sont toutes tracées sur la carte de l'histoire. Doctrine fasciste, doctrine de Maurras, doctrines de la souveraineté absolue d'une divinité qui ne peut s'incarner, — que nous veulent ces abstractions destructrices de notre personne ? Nous ne nous ferons pas tuer pour des philosophies incapables de nous faire vivre.

Délivré de la croyance aux principes, on découvre leur raison d'être : les intérêts de la Nation, les plus mystiques, se confondent avec ceux de quelques capitalistes. Une guerre, quand elle éclate, menace fatalement l'existence d'un pays, d'une culture et ainsi nous séduit par son enjeu d'humanité; et pourtant le conflit s'est lentement aiguisé par la politique secrète de puissances privées, économiques ou financières. Même si elles sont internationales, leurs rivalités mènent à la

guerre entre les pays; l'argent, quand il se fait international, y trouve l'avantage de pouvoir jouer des peuples avec un plus grand cynisme; il ne se détache pas de la Nation, il apprend à l'utiliser avec une avidité plus pure. La mystique nationaliste est le sceau du destin que des tyrans dissimulés apposent sur leurs exigences. C'est le rôle ordinaire des fausses religions, et celui que les pharisiens voudraient assigner à la vraie.

A ce moment de notre réflexion, les marxistes nous ont ouvert les bras; ils ne les ont pas encore abaissés, d'étonnement, car nous ne nous y sommes pas jetés. Nous avons été protégés par le sens de la liberté et du concret; et cette génération se caractérisera d'ailleurs par sa volonté d'être libre pour chercher les vérités pressenties. Nous n'avons jamais cru que l'internationalisme communiste était le seul terme qui restât en face du nationalisme capitaliste ou fasciste. En poussant la critique, nous avons découvert qu'ils étaient des adversaires consanguins, procédant du même matérialisme. Nous avons affirmé que nous n'étions pas déterminés, que seuls l'étaient les hommes qui avaient renoncé « à la partie éternelle d'eux-mêmes ». Cet *acte* d'une immense jeunesse est l'échec le plus décisif que le marxisme ait connu, car il se trouve nié dans son cœur par la vie même, et non par des arguments.

Détournés du nationalisme et de son apparent contraire, nous avons interrogé la personne humaine; nous estimions que l'universel, vers quoi nous tendions par amour, n'était pas une pensée détachée, mais un mode d'épanouissement de l'homme. Nous avons trouvé une résistance, un instinct sec et rude : l'amour du pays natal.

Longtemps je l'ai méconnu. J'ai quitté ma province avec joie. Mais la nature parle de nouveau, dès qu'on a passé l'âge où on sacrifie tout à des songes. J'aime : un mot de patois me prend aux entrailles, jamais à l'âme, je le veux bien, mais je suis un être de chair. J'ai vu des Bretons soudain pâlir et se taire en plein Paris, parce qu'un fin brouillard commençait de tomber. Toute la vie politique de la France une et indivisible a dû d'ailleurs s'adapter. La circonscription explique le gouvernement. Amour de la petite patrie, instinct indéracinable, centre de vie.

Nous voulons que la cité soit une projection de la personne. Que le pouvoir soit proche des administrés, que la servitude

à l'égard du centre soit inconnue, que l'essentiel de la vie politique se limite à ces lieux qu'on aime, que les citoyens n'aient à se prononcer que sur les intérêts qu'ils connaissent mieux que quiconque. Nous éviterons ainsi les dangers du gigantisme économique, erreur que le communisme et le capitalisme se disputent la honte de répandre.

Et nous sommes loin de cette apparence de décentralisation que préconisent les monarchistes : « Il y a des libertés provinciales et communales ou locales », déclarent-ils en énumérant les lois fondamentales de la Monarchie française. Habileté que cette poussière de libertés différentes octroyées par un pouvoir central ! La région est l'organe naturel de la vie ordinaire ; elle a des droits, elle les prend. L'État ne se construit pas avec une idée abstraite — l'absolutisme —, faisant à la vie une pyramide de concessions ; la cité est un organisme aussi minutieusement que possible agencé à l'image de la personne humaine : la province existe, sans permission.

Elle n'est pas une unité économique et s'incorpore de ce chef, pour son bien matériel, dans un *plan* qui la dépasse. Elle est une espèce de climat physique et psychologique. Pour un Breton ou un Ardennais, Sète et Béziers sont dans la même province. Mais une coupure profonde, inexplicable, les sépare en réalité. Béziers, à cent cinquante kilomètres de Toulouse, sent l'attraction de la capitale et ignore Sète qui est à moins de quarante kilomètres. A l'est de Sète, c'est la Provence, les premiers oliviers, une lumière ; à l'ouest de Béziers, c'est la vigne (mais autour de Toulouse on fait de la polyculture !), une autre lumière presque identique, mais je les distinguerais. Entre Sète et Cannes, le football et quelques-uns de ses meilleurs clubs ; entre Béziers et Toulouse, le rugby et un des plus redoutables de France. Consultez les provinciaux et ils vous feront une carte des *forces* du pays, comme le joueur d'échec ne décrit de sa partie qu'une combinaison de mouvements.

La province, cadre où le corps se meut avec plus d'aisance et de plaisir, où un certain magnétisme existe entre les tempéraments, elle est tout cela, rien de plus, de quoi fonder une cité, une vie politique libre et efficace. Telle est souvent notre révolution ; elle ne veut que donner à l'homme la paix et la joie simple qu'il porte en lui.

On voit pourquoi nous faisons certaines réserves sur les revendications trop âpres des régionalismes culturels.

L'unité culturelle n'est pas la région, mais le pays, ce que nous appellerions la Nation si on n'avait galvaudé ce beau nom. L'âme de la France est une culture, qui va parfois jusqu'à l'union spirituelle. Mais dès qu'on fait intervenir la culture, l'universel apparaît. La Nation-État ne peut que dresser l'une contre l'autre les cultures. Dans un système régionaliste, au contraire, le plan culturel est déjà le lieu de la suprême collaboration, celle de l'Esprit. Alors si la culture est humaine, si elle est inspirée par le souci de porter à sa perfection la personne, si elle a compris que l'universel devait nécessairement se poser sur l'être concret et en recevoir toute son extension, la Révolution est faite.

Ainsi de la personne à la petite patrie, par la cité, passe le cycle des amours quasi-instinctives, et de la personne à l'humanité, par la « nation culturelle », s'élève la tendance plus haute et plus consciente de l'universel. Cet universel, insaisissable parce qu'on l'avait décharné dans des idéologies, entre enfin dans la vie, tire son suc de la personne réelle et concrète qu'il ne tyrannise pas et, à son tour, peut donner à la grande machine, du haut en bas, l'impulsion.

GEORGES IZARD

Mais il ne faut pas que la personne « pourrisse dans l'humus provincial ». Il y a la nation culturelle. Mais elle n'est pas un état. Ici paraît la revendication fédéraliste. La fédération, dont le pouvoir est issu des personnes, non des patries, crée l'organisme collectif destiné à libérer l'homme des servitudes matérielles : fondement d'une économie du plan, distincte de tout pouvoir politique. (Cf. les articles de René Dupuis et Alexandre Marc dans Plans *et* Esprit.

DE LA PATRIE AU FÉDÉRALISTE RÉVOLUTIONNAIRE

Dans l'esprit des hommes du XIXe siècle, l'organisation sociale est devenue non pas le moyen et l'expression d'une réalité naturelle, mais une entité abstraite supérieure à l'homme, et à laquelle celui-ci doit se soumettre ; comme tous les concepts, celui-ci s'est traduit assez rapidement par des contraintes matérielles brutales ; la société s'est ossifiée dans la double construction rigide de l'état national sur la plan politique, et du capitalisme international sur le plan économique. Ces deux organismes ont réduit, peu à peu, l'homme à l'état d'esclave ; l'état national, en effet, au lieu de considérer l'homme concret dans son triple milieu naturel (natal, familial et professionnel) — qui seul peut assurer à l'individu l'aire et le tremplin nécessaires à la prise de conscience et à l'épanouissement de sa personnalité — n'a voulu voir que l'individu abstrait du bulletin de vote anonyme et du double matricule de l'impôt et du service militaire. Il a tout fait pour réduire l'être humain à l'état d'atome impersonnel perdu dans la masse anonyme des millions d'habitants de son territoire. Par sa centralisation administrative, financière, militaire, policière et universitaire, il a fait de la nation, autant que cela était possible, un ensemble territorial et humain uniforme, étiré entre les deux pôles d'attraction des frontières, d'une part, et de la capitale, de l'autre ; celle-ci est devenue une sorte de laminoir dans lequel l'homme venu des provinces entre avec ses coutumes, ses traditions et son accent locals, et duquel il sort vidé de tout ce qui lui était personnel et ramené aux dimensions — établies une fois pour toutes — du Français moyen. Bref,

grâce à l'état national, la France est devenue la maison France au capital de X... milliards, aux quarante millions d'employés et ouvriers intéressés aux pertes et pas aux bénéfices, — l'Allemagne, la maison Allemagne etc...

Le capitalisme, a, de son côté, réduit l'homme concret à l'état d'esclave de la production et de la consommation; entre ses mains l'homo œconomicus cher aux économistes du XIXe siècle a trouvé son expression la plus parfaite sous la forme du prolétaire international déraciné, divirilisé, essentiellement anonyme et dont la masse — parquée dans les usines le jour, dans les casernes des maisons ouvrières la nuit, dans les ghettos de chômeurs bientôt — compte seule pour le travail comme pour l'absorption des objets de consommation dûment standardisés et imposés par la publicité jusqu'ici, par la force peut-être demain. Pris entre les deux mâchoires, capitaliste et étatique, de la société moderne, l'homme voit chaque jour les avenues encore ouvertes à ses goûts et à son initiative personnels se rétrécir et se fermer. Déjà, il a vu en Russie, et en partie, en Italie, le pouvoir politique absolu et le pouvoir économique absolu se rejoindre et ne le laisser subsister qu'à l'état de fonction.

A cette société fondée sur l'abstraction et réalisée dans la contrainte matérielle la plus brutale, nous voulons substituer une société fondée sur le primat de la personne humaine et réalisée dans l'épanouissement créateur de l'homme par l'effort constant de l'être et par des organismes collectifs destinés à le servir et non à l'asservir. Pour nous, en effet, la société n'est pas extérieure à l'homme; elle est directement issue de l'un des pôles de la personne humaine; l'individu ne réalise pleinement sa personnalité et son destin que dans la mesure où il obéit à l'attraction sociale qui est en lui, et crée, avec les autres individus, une communauté qui est le bien et l'arme communs de tous ceux qui la composent.

La terre où naît l'homme concret, le climat physique et humain où il prend conscience de lui-même et contact avec l'univers, c'est-à-dire la patrie locale, est, sans conteste, le milieu naturel où se développe instinctivement la première forme de communauté, de société. C'est là que s'opère, en effet, la double synthèse entre l'individu et le collectif (compris dans un sens qualitatif et organique) et entre l'homme et le monde extérieur, sans laquelle il n'est pas de société, au sens où nous prenons ce terme. Mais la patrie

locale n'est pas la seule forme de société. Si l'homme s'en tenait là dans son effort et son élan social, la personne pourrirait dans l'humus provincial. Il lui faut, pour éviter ce danger, accepter le conflit entre les deux tendances contradictoires et nécessaires du particularisme local et de l'universel. Ce conflit revêt deux formes l'une évolutive : la nation, l'autre explosive : la révolution.

Pour nous, la nation est un nœud de culture et une coordination spirituelle d'efforts, de tendances et d'actes, une communauté culturelle de lutte et de synthèse, c'est-à-dire une possibilité nouvelle de création ; elle est née lentement, au cours des siècles, de contacts hardis et de conflits féconds entre les multiples patries locales situées à l'intérieur d'une unité géographique naturelle comportant des éléments très divers mais non irréductibles les uns aux autres.

Jusqu'à un certain stade de développement, l'état a pu servir la nation, il a été pour elle une sorte de tuteur qui l'a soutenu et concentré. Mais la nation ayant atteint son plein épanouissement, l'état ne peut plus être qu'un carcan ; sa rigidité se manifeste à l'extérieur par la guerre, à l'intérieur par l'oppression. Ici donc la révolution rejoint la nation ; si la révolution n'éclate pas, la nation meurt soit d'hémorragie, soit d'étouffement. La révolution libère la nation en faisant éclater l'état et en dispersant les organes nécessaires de celui-ci dans deux directions : celle de la patrie locale, d'une part, celle de la fédération révolutionnaire de l'autre ; la patrie locale reçoit les fonctions de stabilité et d'équilibre, la fédération révolutionnaire issue de l'élan des *personnes* considérées comme supérieures, tout crée l'organisme collectif nécessaire à une économie de l'énergie ordonnée, seule capable de libérer l'homme des servitudes matérielles. De cette façon, le conflit entre le particularisme et l'universel est transcendé ; la nation représente alors une des tendances de la révolution ; elle est l'une des formes de la révolution permanente ; le conflit qui éclate entre elle et telle autre nation — étant sur le plan spirituel — atteint sa plus haute acuité et devient essentiellement fécond. Mais le dernier mot reste à la Révolution.

RENÉ DUPUIS, ALEXANDRE MARC

*Robert Aron indique enfin les directions tactiques, politiques et économiques résultant des analyses esquissées plus haut. Il ne s'agit que de mots d'ordre, résumant sous une forme volontairement brève les problèmes qui sont étudiés en profondeur par l'*Ordre Nouveau, Combat, *et, dans une direction parallèle, par* Esprit.

QUESTIONS POSÉES

Il y a des conservateurs de la révolution, qui au fond ne diffèrent pas essentiellement des autres conservateurs. Karl Marx, lorsqu'il s'en prenait aux « petits bourgeois », ne voulait pas dire par là que les révolutions bourgeoises n'avaient pas rempli un rôle historique important. Il voulait simplement dire que les conquêtes, effectuées par ces révolutions, avaient perdu toute efficacité du moment que l'esprit s'en était détaché, et que les forces de réaction, aussi permanentes, aussi vigilantes et plus constantes que les forces révolutionnaires, avaient trouvé le moyen de les neutraliser. Il voulait dire que séparer les « conquêtes révolutionnaires » de l' « esprit révolutionnaire » est une duperie ou un malentendu. Et de même que M. Robiquet, conservateur du Musée Carnavalet, serait très étonné d'être inquiété par la police pour exposer dans ses salles des reliques du Paris révolutionnaire, de même les « petits bourgeois » radicaux, libéraux ou démocrates ont beau s'inspirer des « éternels principes » ou des « trois glorieuses », ils ne font pas en réalité figure de conservateurs de la révolution, sont aussi éloignés de l'esprit révolutionnaire d'origine que de tout risque et de toute efficacité — et sont en réalité les meilleurs alliés ou les meilleurs instruments du capitalisme.

Or, il se pose aujourd'hui, à propos de la révolution marxiste, une question analogue : de même qu'à l'époque du *Manifeste Communiste*, soit environ deux tiers de siècles après la Révolution Française, ceux qui rabâchaient encore les principes de 91 dans une société où la concentration industrielle naissante avait changé tous les problèmes, recevaient le nom de petits-bourgeois — de même aujourd'hui, deux tiers de siècle environ après l'élaboration de la doctrine marxiste, tous ceux, qui, malgré les méfaits nouveaux des rationalisations industrielles et bancaires, persistent dans le culte de l'économisme ou dans la défense du

matérialisme, méritent, des Stalinistes orientaux à tous les néophytes occidentaux du communisme, le titre de « petits marxistes ».

Marx de nos jours ne serait plus marxiste : sans parler même de l'erreur philosophique figurant à l'origine du matérialisme, sans parler non plus de l'erreur psychologique figurant à l'origine de la conception marxiste de l'échange et que, entr'autres, les dernières découvertes des sociologues ont permis de déceler — toutes choses que les marxistes contemporains veulent ignorer et dont il est permis de supposer que Marx aurait eu une curiosité plus grande — il est, dans l'œuvre de Marx, un facteur essentiel que négligent volontairement ou inconsciemment ses pseudo-disciples d'aujourd'hui : le facteur an-archiste. Des textes ici sont formels, et jusque dans le *Manifeste Communiste*. L'an-archie, que les théoriciens communistes actuels flétrissent, eu égard sans doute aux formes faussement romantiques qu'elle affecte de nos jours, réside essentiellement en la solution du conflit fatal et particulièrement grave de la personne et de l'état. Chez tous les révolutionnaires du XIX[e] siècle, séparés peut-être par des raisons tactiques et par les sorts divers qu'ont connus leurs descendances idéologiques ou politiques — chez Marx, Bakounine ou Proudhon, — la même conception an-archique de l'individu forme le ressort profond de l'esprit révolutionnaire. Parenté d'inspiration, diversité tactique : il n'en reste pas moins que le seul but commun et général que nous a transmis l'ensemble du mouvement révolutionnaire du XIX[e] siècle est d'*organiser l'an-archie*. Et c'est là le premier mot d'ordre valable que, sans doute plus fidèles à l'inspiration profonde de Marx que les marxistes eux-mêmes, nous soyons en droit d'adopter.

Nous n'ignorons pas qu'il dérange à l'heure actuelle, tous ceux qui, commettant sur la pensée de Marx une erreur profonde, confondent malgré leurs dénégations doctrinales, le moyen (dictature du prolétariat) qu'il préconisait pour atteindre le but essentiel de la révolution, avec ce but lui-même : ils croient avoir fait la révolution, lorsqu'ils ont réalisé les circonstances considérées par Marx, jadis, comme préparatoires à la révolution. Or, de même que le bulletin de vote est sans effet contre les mécanismes oppressifs de l'industrie et de la banque, de même de plus, la dictature du prolétariat semble être un but périmé ou un moyen inefficace de résoudre le problème

social. La question révolutionnaire n'est plus intérieure à l'économique : sans quoi, l'accord prochain auquel tendent de plus en plus, sur le plan économique, les dirigeants de l'U. R. S. S. et les chefs des états bourgeois apparaîtrait comme l'avènement du Messie sur terre, la solution, longtemps attendue, du problème social.

Le problème est maintenant autre : le front révolutionnaire, celui où, sous une forme ou sous une autre, se livreront les batailles décisives, n'est pas le front des usines, non plus celui des banques. La question n'est plus seulement de savoir comment orienter les divers mécanismes de production ou de crédit qui mènent l'humanité et qui l'enfoncent en des crises. Elle est de savoir comment sortir de ces mécanismes; ou comment les dominer : et le lieu de la décision n'est plus tel central téléphonique ou électrique, mais ce point encore plus central, ce réduit encore plus intime que constitue l'âme humaine.

Dire cela, n'est pas noyer l'esprit révolutionnaire sous les flots d'un sentimentalisme vague, c'est au contraire le préciser. C'est préciser que l'homme ayant créé partout, soi-disant pour le servir, de l'industrie et des banques — ayant laissé ces organismes s'engendrer, se reproduire, s'associer selon des lois et des combinaisons inhumaines et abstraites — est aujourd'hui, dans sa réalité concrète, dans sa personnalité menacé et brimé par ces constructions.

Au point de vue philosophique comme au point de vue politique, la révolution nouvelle sera essentiellement *une revanche du concret sur l'abstrait*, des facteurs humains personnels sur les mécanismes collectifs et artificiels, nés de l'idéalisme, ou de cet idéalisme à rebours que constitue le matérialisme : banque, fordisme, rationalisation.

Au point de vue tactique, la révolution nouvelle s'accompagnera d'*une nouvelle conception de la violence*. L'oppression n'étant plus le fait ni d'individus, ni de classes, même si momentanément elle semble s'incarner dans les uns et dans les autres, la violence révolutionnaire peut très bien ne plus être une violence matérielle mais une violence doctrinale, autrement efficace, autrement facile à diriger. Nous pouvons répéter ici que, sans avoir la phobie du sang, ni de l'émeute, ni d'autres anecdotes accessoires auxquelles nous serons peut-être contraints, nous considérons que *la révolution sera sanglante dans la mesure où elle sera mal*

préparée, et que *le sang répandu sera la marque de son imperfection concrète.*

Des questions se posent, auxquelles nous cherchons des solutions pratiques : substituer à l'organisation actuelle de la production, où le travail indifférencié apparaît comme un idéal absorbant et exclusif, une organisation nouvelle où ce même travail indifférencié soit mis en tutelle et strictement limité à certaines fonctions subalternes, de façon à permettre l'essor du travail créateur et personnel, soumis au hasard, au risque et aux joies fécondes de l'invention humaine. Substituer à l'organisation actuelle du crédit, purement abstraite et arithmétique, qui apparaît comme un moyen mécanique de coloniser l'avenir, une organisation nouvelle où le crédit, allié par des liens personnels aux forces d'invention créatrice, participe réellement à leurs risques et à leurs conquêtes. Distinguer entre nation et patrie, l'une étant la forme abstraite où se fige la réalité concrète de l'autre, par l'appel à un fédéralisme concret et décentralisateur.

Des questions ne se posent plus ou n'ont plus droit au premier rang dans l'urgence révolutionnaire : ce sont d'abord les questions petit-bourgeoises, héritages des révolutions partielles qui parsemèrent le XIXe siècle : cléricalisme, militarisme, parlementarisme. Nous ne sommes ni droite, ni gauche, mais s'il faut absolument nous situer en termes parlementaires, nous répéterons que nous sommes à mi-chemin entre l'extrême droite, et l'extrême gauche, par derrière le président, tournant le dos à l'assemblée.

Ce sont aussi les questions petit-marxistes. L'organisation de la production ou de la circulation ne nous intéresse pas tant qu'elles se limitent à la production et à la circulation, et ne font intervenir ni notions spirituelles ni possibilités psychologiques. Tout acte humain est total en ce sens qu'il intéresse toutes les facultés de l'homme. Nous ne voyons aucune raison pour que la révolution seule soit limitée et partielle.

ROBERT ARON

Les tendances ici exprimées par les membres des groupes non-marxistes (écrivant en leur nom personnel) se réfèrent à des doctrines économiques, sociales et culturelles (non littéraires), suffisamment élaborées pour que leurs conséquences politiques, notamment, définissent déjà une révolution. En regard, on a trouvé des témoignages de marxistes militants. L'unité de doctrine de la jeunesse apparaît de ce fait rompue ; par contre, une dimension nouvelle est introduite dans le plan révolutionnaire en France, qui se trouve ainsi défini par deux lignes générales. *Ce ne sera peut-être pas le moindre intérêt de cette confrontation que d'avoir permis de mesurer sous quel angle elles se coupent.*

C'est ce que l'on précisera, pour terminer.

A PRENDRE OU A TUER

Nous avons *choisi de vivre* — telle est notre révolution — dans un monde qui nous préparait pour autre chose, dans une société organisée (et mal) contre les « risques-vie », livrée aux basses rigueurs d'un cadre policier.

Que vivre soit un choix, une partialité violente, voilà ce qu'on paraît trop facilement admettre autour de nous. Voilà bien l'exigence que nous voulons rendre inconfortable, inadmissible, et dans toute l'urgence du terme : *actuelle.* Il y va de la qualité même de notre vie ; de notre choix. Il y va de cette qualité même d'*impossible* qui seule rend la vie possible, c'est-à-dire grande.

Devant les solutions qu'on nous propose d'urgence, il est clair que toute impartialité serait hypocrisie, refus. Qu'on trouve donc ici une prise de parti.

Nous sommes une génération comblée. Comblée de chances de grandeur, et comblée de risques mortels. Pour la jeunesse de 1932, le conflit de vivre, le paradoxe fondamental de toute « existence » se concrétise dans une « nécessité » révolutionnaire dont l'ampleur est sans précédent. Ce n'est plus de conflits d'idées qu'il s'agit, ni même de conflits d'intérêts. Mais pour nous, entrés dans la vie sous le coup d'une menace de faillite planétaire, il ne peut s'agir de rien d'autre que de ceci : s'entendre sur le meilleur ou sur le seul moyen d'en réchapper, — l'imposer. Ce n'est plus pour quelque « idéal » que nous avons à lutter *hic et nunc*, mais pour que les hommes vivent et demeurent des hommes.

Il y a deux camps : ceux qui veulent en sortir, — et ceux qui voudraient bien continuer, ayant certains intérêts dans l'affaire. Entr'eux, la masse des braves gens persuadés qu'après tout ça va se remettre, ça va durer, puisque ça dure depuis si longtemps. Masse de sourds, de muets et d'aveugles, mais pas si sourds qu'ils ne s'irritent de nos cris. Il est vrai que certains, au lendemain de la guerre, ont trop souvent crié au loup, par goût des atmosphères tragiques. Littérature et mauvais caractère. Il y avait de quoi vous fâcher, braves gens, vous n'aviez après tout rien de mieux à faire. Et vous pensiez que la révolution, c'était une bande de méchants garçons.

Puis vous avez pensé que c'étaient des gens dangereux et avides. Et maintenant, c'est vous qui glissez dans l'angoisse. Vous et vos maîtres. Bientôt vous chercherez des équipes de sauvetage.

Ici paraît le communisme, comme une constatation de la faillite, une liquidation à un taux sous-humain. Voici le *Plan*, prêt à reprendre l'entreprise sur des bases plus rationnelles. Mais si c'était cette « raison » déjà qui se trouvait à l'origine de tout le mal ?

Telles sont les composantes de notre situation. Nous sommes là : n'y pouvant plus tenir longtemps ; ne pouvant accepter de nous battre pour un « ordre » et des « idéaux » criminels. Il y a la guerre proche. La ferons-nous ? *pour qui ?* Il y a la misère présente : *pourquoi* la supporterons-nous ? La révolution, ce n'est plus un état d'esprit, ni un refus des tâches d'homme. Henri Lefebvre l'a montré, je n'ajouterai rien à sa déclaration si simple. La révolution est une *nécessité* au sens le plus banal du terme, et aussi à son sens de « misère qui appelle ». Nous ne sommes pas des « bourgeois-dégoûtés » ou des « prolétaires-avides-des-richesses-d'autrui », mais des hommes menacés, qui dévisagent la menace et contre-attaquent.

Et alors, toute une jeunesse va se dresser ? Va prendre parti, et agir ?.. — Paralysie. — Le salut qu'on lui offre il faudrait qu'elle le paie du prix de l'âme même.

On nous donne à choisir entre un régime bourgeois odieux, raté, dont nous mourrons, — et d'autre part une espérance, une utopie, qu'il nous est impossible d'accepter avec le « bon cœur » que préconise Philippe Lamour, parce

que nous n'y voyons qu'une réalisation épurée, tyrannique et privée de toute résistance interne, de *cela* justement que dans le désordre régnant, nous détestons de toute la force de notre âme : la primauté du matériel.

Comment *penser* — si « penser » est inséparable d'une action — entre une bourgeoisie déchue et un marxisme faux ? Il reste à faire la révolution.

Ni à gauche, ni à droite, il n'y a rien pour nous. Nous nous plaçons à l'origine de quelque chose d'autre, dont la réalité échappe encore à ceux qui récitent Marx : une « utopie » sans doute, — du moins vraie celle-là.

Les témoignages qu'on a pu lire plus haut définissent deux positions révolutionnaires malaisément comparables : l'une matérialiste, l'autre personnaliste; la première en voie de réalisation en U. R. S. S., la seconde encore mal dégagée de sa période de gestation doctrinale. Tout le monde sait ce que signifie politiquement le vieil appel à la lutte des classes, ce pragmatisme, cet acte de foi optimiste dans le cours « dialectique » de l'Histoire, qui caractérisent la position marxiste. Par contre, les bases doctrinales exposées ici par des membres d'*Esprit*, de *Combat*, de l'*Ordre Nouveau* ou de *Réaction*, pour n'être pas entièrement originales [1], ne peuvent manquer de déconcerter tous ceux qui n'imaginent de choix possible qu'entre un capitalisme plus ou moins fascistisé, et le communisme (plus ou moins fordisé).

Les marxistes détiennent l'avantage certain de tabler sur une « utopie » partiellement traduite en faits. C'est même, à voir les choses de près, leur unique argument contre les révolutionnaires non-marxistes. Mais comment nous laisser convaincre par une réussite matérielle, temporaire, et d'ailleurs discutable ? C'est l'homme qui se révolte en nous contre le marxiste. Vous n'y ferez rien. Et nous ne trahirons pas l'homme tel qu'il est, sous prétexte qu'il faut se hâter, et qu'en Russie c'est en train de marcher. Nous jouerons tout sur une révolution *vraie*.

Les catastrophes sont proches. Nous ne sommes plus

1. En Allemagne, un groupe en croissance rapide, le *Gegner*, s'efforce de créer une unité révolutionnaire au-dessus des partis existants. En Angleterre (*New Europe Group* de A. R. Orage ; *New English weekly*), en Belgique (plusieurs journaux), en Suisse (*Eveil, Présence*), en Espagne, en Hollande, en Irlande et dans les pays latins de l'Amérique, cette « troisième force » anti-capitaliste et non-marxiste surgit, s'affirme.

les seuls à le dire. Beaucoup de capitalistes l'ont si bien compris qu'on peut les voir déjà préparer en sous-main des terrains d'entente avec l'U. R. S. S. Nous ne pensons pas que la guerre soit, comme l'écrit Lefebvre, la seule « chance » des capitalistes. Il en est une moins coûteuse à risquer et qui consisterait à se laisser convaincre... Tout les y pousse, et l'on se demande en vain quelle idéologie les empêcherait encore de répondre aux invites de ces parents naguère inavouables, mais qui soudain font mine de « réussir »

N'est-ce donc plus, comme le marque Th. Maulnier, qu'un conflit d'intérêts ? Et d'intérêts qui ne sont pas les nôtres, qui ne sont pas les intérêts réels d'un être aux prises avec la condition humaine ? Ni pour le mensonge d'hier, ni pour celui de demain nous ne verserons notre sang. Il y a une vérité qui domine et condamne tout cela.

Entre le communisme et la révolution personnaliste, l'opposition doctrinale peut se définir simplement. Les uns croient, avec Marx, à la réalité d'une dialectique ternaire; ils placent leur espoir dans l'avènement de synthèses successives, acheminant l'espèce vers un équilibre final, morne réplique du *millénium* chrétien. Les autres, avec Proudhon, refusent toute synthèse, toute solution mécanique du conflit nécessaire et vital. Il n'y a pas de troisième terme, — ou c'est la mort [1]. Mais la co-efficience de deux termes *vrais*, et assumés comme tels, c'est la personne.

L'opposition de Proudhon et de Marx, sur le terrain économique, traduit exactement l'opposition de Kierkegaard et de Hegel dans le domaine religieux. Elle traduira demain l'opposition des nations collectivistes et des patries personnalistes.

Mais où sont les motifs de notre choix ? J'en indiquerai trois.

1° — La seule révolution qui nous importe concerne l'homme, exprime ses données élémentaires : elle n'est qu'une projection du conflit de la personne. Les marxistes nous accusent de mêler des notions « morales » — ainsi désignent-ils la notion de personne ! — aux forces politiques et historiques qui selon eux déterminent entièrement le

1. Toute solution systématique du *vrai* conflit *nécessité-liberté* dans la mesure où elle existe en soi et dans sa durée propre, comme un 3e terme, en réalité, supprime l'un des deux premiers termes. Ainsi des conflits *individu-société, petite patrie-nation culturelle, initiative privée-plan.*

devenir révolutionnaire. Mais c'est de la mythomanie : les « *Forces Economiques* », dont ils parlent avec tremblement, n'existent pas. Elles font partie de ces créations pseudo-mystiques qui pullulent dans un monde athée. Quelle que soit d'ailleurs la conception historique que l'on ait, il faut pourtant reconnaître que la personne est un facteur « décisif », sinon suffisant, du processus révolutionnaire, et que nier cette valeur « décisive » de la personne, c'est désarmer la révolution.

Mais il y a plus. Si la personne est véritablement l'élément décisif de la réalité humaine, toute révolution est vaine qui se fonde sur des faits mortels pour la personne, même si « ces faits sont les faits » comme on voudrait nous le faire croire. Une révolution n'agit pas dans le vide, mais *contre* quelque chose : elle se fera contre ces faits. Elle sera « acte ».

2° — Le matérialisme décrit un monde tel qu'on ne voit pas où l'acte peut s'y insérer. Comment croire que l'esprit puisse agir sur les faits autrement que par une suite de coups de force, d'actes créateurs, — révolutionnant le déterminisme rigoureux de la matière abandonnée à elle-même ? La dialectique historique à trois temps est une arbitraire projection dans les choses d'un mécanisme de « l'intelligence-outil ». Théorie dont le fatalisme interne reparaît sans cesse dans les propos des marxistes les plus émancipés, les moins « mécanistes », théorie qui ôte à l'acte toute efficacité créatrice et par là même doit être dénoncée comme anti-révolutionnaire [1]. *Le matérialisme, c'est l'opium de la révolution.*

3° — La conception personnaliste est seule capable d'édifier un monde culturel, économique et social qu'anime un risque permanent, *essentiel*. L'état marxiste idéal ne laisse subsister que les risques accidentels. Et comme le marquait récemment T. S. Eliot, dans un article [2] où s'exprimaient des vues parfois proches de celles d'*Esprit* ou de *Combat*, il réduit l'aventure humaine à un déroulement indéfini de *changements*, justiciables tout au plus de la statistique.

Mais les marxistes répugnent à nous suivre sur ce terrain.

1. La seule révolution qu'elle légitimerait, en bonne logique, serait une révolution contre la construction entreprise par le capitalisme d'état soviétique, contre la mystique productiviste déjà « niée » par la crise américaine en particulier.
2. du *Criterion*.

Suivons-les donc sur le leur. Ils opposent à nos « rêveries » l'action. Qu'appellent-ils l'action ? Est-ce un opportunisme purement tactique, d'allure électorale ? « Toutes les tentatives qui ne se fondent pas sur la classe révolutionnaire ne comportent pas de points d'application », écrit Nizan. Voilà bien la suprême « évasion » de nos intellectuels, même marxistes. Abdication de la pensée entre les mains du prolétaire qui, justement, avait besoin d'être conduit par la pensée de quelques-uns [1]. Proposition anti-révolutionnaire, il faut le dire, et niée par les faits dont elle se réclame implicitement. Lénine réussit une révolution d'intellectuels dans un pays qui compte à cette époque moins de 3 millions d'ouvriers sur une population de 160 millions, et où la bourgeoisie existe à peine en tant que classe, d'ailleurs brimée. En février 1917, les bolchévistes sont 200. En octobre, ils s'emparent du pouvoir sur toutes les Russies. En 1932 le parti compte deux millions de membres sévèrement contrôlés.

« Mais, nous dit-on, les constructions d'un Lénine n'étaient pas songes, elles s'appuyaient sur le mouvement de l'histoire ». Nous avons affaire ici à un véritable *mysticisme de la réussite*, à un fatalisme, à un pragmatisme historique dont le fondement matérialiste n'exige rien de moins qu'un acte de foi. Un tel mysticisme a-t-il en France la moindre chance de succès ? Où est sa tradition vivante en ce pays ?

La violence des communistes français reste le plus souvent verbale, électorale ; elle n'est pas dans leur doctrine constructive. Elle se fonde sur des apparences, voire sur des faits actuels, mais insuffisamment analysés. Les faits, demain, seront pour nous. L'*Ordre Nouveau*, *Combat*, *Esprit*, travaillent dans la ligne des forces révolutionnaires profondes de la France. Cette révolte de la personne, c'est la révolte jacobine, c'est la révolte de 89, dans ce qu'elle garde de valable et de dynamique ; c'est dès à présent le ressort de la nouvelle Révolution Française.

La volonté, la possibilité de rupture, affirmée par les politiciens marxistes, mais niée en sous-main par leur doctrine, est de leur part une duperie manifeste. Je les entends menacer le bourgeois : mais je ne vois pas en quoi la tyrannie du matériel qu'ils prônent est meilleure pour les hommes

1. Exemple frappant de l'Allemagne : voici un pays enfin qui réunit toutes les conditions théoriques prévues par Marx pour qu'une révolution éclate. Il ne se passe rien. Parce qu'on manque de chefs. Parce qu'il n'y a plus de « personnes ».

que le présent désordre. Je ne vois pas qu'ils connaissent l'homme mieux que nous. Je ne les vois pas plus forts.

Je vois bien l'accumulation de leurs griefs, — dont beaucoup sont les nôtres, *mais nous en avons davantage.* Je vois clairement que leurs buts provoquent le refus, pour les mêmes raisons, aggravées [1]. Ils jouent sur une révolte des hommes contre le capitalisme : mais cette révolte va se tourner contre eux. On va voir qu'ils font la même chose, c'est-à-dire qu'ils font pire que ceux qu'ils attaquent. Cela commence à se savoir. Ils promettent du pain, et croient ainsi triompher à la fois des bourgeois, et de la vérité humaine de nos doctrines anti-bourgeoises. Mais ils ne donnent pas de pain. Ceux qui ne promettent que du pain, finalement n'en donnent jamais.

Nous avons en commun avec eux certains mots d'ordre immédiats : lutte contre le capitalisme, le fascisme, leurs mystiques et leurs créations politiques (nationalisme, S. D. N., etc.), condamnation de l'individu, de la « pensée » bourgeoise (la pensée sans douleur !), des méthodes policières grâce auxquelles se maintient le désordre établi. Mais nous allons plus loin dans la critique de ce désordre : jusqu'à ce point où le marxisme, révélant sa vraie nature, apparaît comme un cas privilégié de la folie capitaliste-matérialiste. Non, ce n'est pas une classe que nous devons sauver, c'est l'homme menacé dans son *intégrité.* Sauver l'homme, ce n'est pas sauver des consommateurs. Ce n'est pas sauver des entreprises, des nations, les intérêts (?) du monde. Sylveire demande : que signifie « sauver le monde » ? Rien. Au sens fort du mot, le « salut » n'est pas à débattre sur le plan de l'humanité, mais entre l'homme, entre *tel* homme et la Réalité qui seule peut garantir son être. — Encore faut-il que les conditions matérielles permettent à ce suprême et quotidien débat d'avoir un sens, un point d'application : la personne. Tel est en dernière analyse, le fondement, l'enjeu de la révolution nouvelle.

Ici, je ne dirai plus *nous*, mais *je*. A la question « Prenez-vous au sérieux vos idées, *y croyez-vous* » ? les hommes de ce temps n'aiment pas répondre, car c'est une question personnelle. Une mise en question réelle. Je la cherche.

1. Le succès du communisme serait-il « de nous rendre la vie de caserne acceptable » ? (R. de Pury, dans *Hic et Nunc*, nº 1).

Ce qu'il faut pour légitimer un système d'idées en elles-mêmes justes et opportunes (comme celles, je le crois, de l'*Ordre Nouveau*, de *Combat* ou d'*Esprit*) c'est une violence spirituelle qui *existe* déjà au-delà des bouleversements nécessaires; une substance, une exigence impossible et qui est la seule chose que les hommes éprouvent dans le fond de leur être. Il faut derrière ces idées une masse volontaire, une pesante contrainte de foi, une pureté terrible et humble. Loin de moi la pensée que par des arguments nous pourrons triompher d'autre chose que d'arguments. A l'effort admirable du peuple russe retrouvant la grandeur des luttes élémentaires, n'aurions-nous à répondre qu'un dogmatique « Tu te trompes » ? Les hommes n'entendront de nous que notre volonté de sacrifice, de pauvreté.

C'est dangereux, c'est grave de penser juste. La vérité ne peut exister parmi nous que sous la forme d'une accusation personnelle. Il faut savoir entendre ce mutisme formidable. Je crois que seule la foi peut en donner jusqu'au bout le courage. Je parle de la foi chrétienne où je veux être, de ce suprême « choix » qui ne vient pas de moi, mais qui soudain *me* choisit, me saisit. Je parle de cette seule chose au monde qui n'ait pas besoin d'arguments pour juger les idoles du monde; de cette seule chose pour laquelle j'accepte de me faire tuer, parce que ce ne serait pas crever bassement dans la haine, mais ce serait un acte enfin dans lequel je posséderais *toute* ma vie, d'un seul coup éclatant.

Je n'ai pas à sauver quoi que ce soit de la terre, mais seulement à recevoir le pardon. Or il n'est de pardon que pour celui qui agit. On me dira sans doute que je me perds dans ma mystique ? Allez, vous ne vous retrouvez que trop bien dans les vôtres! Déjà les hommes le pressentent : il n'y a rien d'autre à attendre que cette force surhumaine d'entrer dans l'Ordre de la Pauvreté, qui vaincra toutes les révolutions — *après les avoir faites.*

DENIS DE ROUGEMONT

VÉGÉTATION

La pluie ne forme pas les seuls traits d'union entre le sol et les cieux : il en existe d'une autre sorte, moins intermittents et beaucoup mieux tramés, dont le vent si fort qu'il l'agite n'emporte pas le tissu. S'il réussit parfois dans une certaine saison à en détacher peu de choses, qu'il s'efforce alors de réduire dans son tourbillon, l'on s'aperçoit à la fin du compte qu'il n'a rien dissipé du tout.

L'on se trouve alors, à y regarder de plus près, à l'une des mille portes d'un immense laboratoire, hérissé d'appareils hydrauliques multiformes, tous beaucoup plus compliqués que les simples colonnes de la pluie et doués d'une originale perfection : tous à la fois cornues, filtres, siphons, alambics.

Ce sont ces appareils que la pluie rencontre justement d'abord, avant d'atteindre le sol. Ils la reçoivent dans une quantité de petits bols, disposés en foule à tous les niveaux d'une plus ou moins grande profondeur, et qui se déversent les uns dans les autres jusqu'à ceux du degré le plus bas, par qui la terre enfin est directement ramollie.

Ainsi ralentisssent-ils l'ondée à leur façon, et en gardent-ils longtemps l'humeur et le bénéfice au sol après la disparition du météore. A eux seuls appartient le pouvoir de faire briller au soleil les formes

de la pluie, autrement dit d'exposer sous le point de vue de la joie les raisons aussi religieusement admises, qu'elles furent par la tristesse précipitamment formulées. Curieuse occupation, énigmatiques caractères !

Ils grandissent en stature à mesure que la pluie tombe ; mais avec plus de régularité, plus de discrétion ; et, par une sorte de force acquise, même alors qu'elle ne tombe plus. Enfin, l'on retrouve encore de l'eau dans certaines ampoules qu'ils forment et qu'ils portent avec une rougissante affectation, que l'on appelle leurs fruits.

Telle est, semble-t-il, la fonction physique de cette espèce de tapisserie à trois dimensions à laquelle on a donné le nom de végétation pour d'autres caractères qu'elle présente et en particulier pour la sorte de vie qui l'anime... Mais j'ai voulu d'abord insister sur ce point : bien que la faculté de réaliser leur propre synthèse et de se produire sans qu'on les en prie voire entre les pavés de la Sorbonne, apparente les appareils végétatifs aux animaux, c'est-à-dire à toutes sortes de vagabonds, néanmoins en beaucoup d'endroits à demeure ils forment un tissu, et ce tissu appartient au monde comme l'une de ses assises.

FRANCIS PONGE

CAGE

Le poêle était actif. Un homme était collé dans le creux d'un fauteuil. Une cuisine étroite, emplie par la tuberculeuse haleine fade et l'acide fumée du foyer.

L'homme haletait, par l'asthme oppressé. Il raconte alors à petits pas, remontant la côte de sa vie :

« Ça y est. Je suis arrêté. Le fond a fait son ouvrage. Pensez ! Trente-cinq ans au fond. Même au jardin je ne vais plus. Déjà quelques semaines que c'est Angèle qui le fait. Elle est forte encore. Elle a quinze ans de moins que moi. Et puis Paul et Georges et François et Pierre, ils aident. Allez ! j'aimais mieux travailler, je me désennuyais. Ce n'est pas que je faisais beaucoup d'ouvrage. Non. Mais à chacun sa besogne. Je pointais les barroux [1]. Pas les derniers jours, mais à la Sainte Barbe, je pouvais comme un jeune les retourner pour les vider et surveiller le charbon. Pensez ! il faut bien voir si les ouvriers ne mettent pas trop de pierres, de terre au fond.

C'était le moment où je jouais au billon. Les concours de billon à la fête de Gayant, devant la gendarmerie de Douai, c'était intéressant. Je jouais mieux de la main que du revers. Nous habitions le coin des « corons sans pain » qui regarde le 2 de Notre-Dame. C'est là que ma femme a acheté le dernier : Ernest. C'était quand Monsieur Huchet était divisionnaire. Je ne craignais personne au travail.

1. Petits wagons dans lesquels on monte le charbon.

Monsieur Huchet, un brave homme, juste, mais qui gueulait quand on ne faisait pas assez de charbon. Il ne s'était pas marié. Il habitait la grande maison d'ingénieur qui est au bout de la longue allée de peupliers, à main droite après la mairie de Waziers. Il a eu longtemps une maîtresse, une femme pas de son rang. Pas méchante ma foi ! Elle entretenait la maison. Les femmes des corons n'osaient pas aller chez lui. Une idée comme ça ! Les femmes c'est volaille. Il n'était pas toujours commode. C'est lui, c'est de son temps enfin qu'on a commencé à être si sévère pour les enfants. A treize ans, tout de suite après le certificat, il faut les envoyer à la mine, sinon le loyer est augmenté.

A treize ans les gamins portent les lampes, les filles vont à cailloux. Ma fille, je ne voulais pas la mettre à cailloux. Vous voyez une enfant de treize ans, ça ne connaît rien de la vie. Des heures durant il faut trier des pierres. Il en passe par leurs bras, des tonnes de pierres, tout le long du jour. Ce n'est pas malsain comme le fond, mais quand même ! Et puis vous savez, les hommes c'est pas toujours beau. Le chef trieur, les surveillants, sont canailles. Pour ne pas avoir d'ennui, pour ne pas avoir d'amende, il faut être bien avec eux. Vous comprenez ce que je veux dire. A treize ans je ne pouvais pas y mettre ma petite Marguerite. Elle était de ma première femme. Vous comprenez que je ne pouvais pas la mettre là-dedans. On y tient à ses enfants. Si vous pouviez voir ce que les hommes du moulinage leur font à ces petites ! Quand elles viennent porter les lampes qu'on demande au fond, ces hommes les chatouillent. On n'est pas très vêtu. Ils les tiennent par les seins. Si elles se défendent, le soir ils les attendent, surtout l'hiver quand il fait noir. Si elles parlent, c'est pire. Elles sont jetées dehors.

A force de vivre dans ce milieu, les uns et les autres, on trouve cela naturel et on accepte, on est bien près

des bêtes. Il y en a qui arrivent à aimer ça. C'est ce qui s'est passé pour Monsieur Huchet.

Je l'ai vu arriver à la compagnie. A ce moment-là, je venais de me remarier. Tu te souviens Angèle ! Tu te souviens, il nous a reçus dans son bureau neuf. Je travaillais à l'étage 480. Les quinzaines de Sainte-Barbe on ne voyait pas le soleil. Juste un peu le dimanche. La Sainte-Barbe, faites excuse, c'est le 4 décembre. On dévalait le matin à 5 heures, quelquefois à 4 heures même. On remontait sur le soir, vers 6 heures. Il y en a même qui faisaient des heures supplémentaires le dimanche.

C'est un peu avant la Sainte-Barbe que mon frère Baptiste a été affligé. Son camarade avait bu un coup de trop. Il faisait la fête d'avance. Il avait mal boisé la taille. Le toit était mauvais. Un caillou s'est détaché, qui faisait bien 200 kilos. Il a écrasé la jambe de Baptiste. Pour le sortir de là il a fallu batailler un moment. Il était sans feu. Sa lampe, on l'a jamais retrouvée. La lampe du camarade, elle s'est éteinte. Le rallumeur était vide. Ce n'était pas large : une veine de 80. On l'a descendu au bas de la taille. Il avait perdu connaissance. Un homme lourd vous savez. La taille faisait 55 degrés d'inclinaison et dans le bas le trou n'était pas large. On avait peur de toucher ses jambes. On croyait qu'elles allaient vous rester dans les mains. Le sang chaud et le charbon faisaient une boue tiède qui collait aux doigts. On l'a mis dans un barrou vide. On l'a roulé. Je me souviens que le passage n'était pas haut assez. Un bois avait été mal mis. Il a heurté l'épaule. Tout le corps a remué. S'il n'avait pas été évanoui, il serait mort, des secousses. Les voies sont mauvaises au fond.

Il s'est guéri. Pas sans peine ! Pensez qu'une fois au jour il n'y avait pas de médicaments à l'infirmerie de la fosse. Tout était sale. La voiture d'ambulance

n'est pas à Notre-Dame. Il a fallu aller la chercher. Encore le conducteur était introuvable. Il prenait un verre dans l'estaminet à coté, chez Dusy. Il faisait les préparatifs pour les combats de coqs de la Sainte-Barbe. Avant qu'il ait bu la dernière « bistouille », qu'il ait attelé le cheval, mon pauvre frère aurait dû mourir. Il s'est remis, mais il est resté affligé. Et lui qui était un homme si fort ! Il était assis au coin de cette fenêtre, là-bas, le jour de mon mariage avec Angèle. J'étais veuf depuis un an. J'avais quatre enfants. Ils n'étaient pas finis d'élever quand Alexine est morte. Pauvre femme ! C'était une bonne personne. La voilà, là de ce côté, je l'ai fait agrandir par le photographe.

C'était le temps dur avec Alexine. Je n'étais pas un fervent du curé. Ni elle non plus. On allait bien aux enterrements mais on n'allait pas à l'offrande. Les dimanches de fêtes, le chef porion, à défaut de l'ingénieur, se mettait à côté de Monsieur le Curé, il pointait ceux qui passaient. Ça se fait encore dans certains coins. Là dessus nous avons eu l'idée avec des camarades et un ouvrier d'Arbel de fonder une coopérative, pour nous.

Alors l'ingénieur nous a fait venir, il nous a parlé. « Si vous continuez, je vous mettrai à pied ». Puis à moi, à Jules, il a dit : « Vous allez quelquefois le dimanche à des réunions. Si vous persévérez, vous irez chercher du travail ailleurs. Vous ne savez pas que ce sont des bêtises qu'on vous raconte là. Vous comprenez, moi, je suis instruit. Rappelez-vous ceci. C'est la dernière fois que je vous en parle ».

Quinze jours après, un lundi matin. Je donne mon jeton. La fille de la lampisterie, me dit : « Non Joseph, votre lampe est arrêtée ». Au clou pendait une feuille de papier. « Passez au bureau ». Au bureau on me donne mon compte. Nous étions huit dans le même cas. Dans la cour, le porion de mon quartier me dit : « Joseph, ce soir tu viendras chercher tes outils. — Eh

bien qui me remplace ? — Ce n'est pas difficile de remplacer des hommes comme vous. On attend des étrangers. La Compagnie les fait venir de très loin à ce qu'il paraît ».

Alors on a fait comme on a pu. Chacun selon son idée. Moi, Jules et trois autres, nous sommes allés travailler à Dorignies. Six kilomètres aller, autant retour. Le garde est venu. Il a dit à Alexine : « Il vous faut quitter la maison avant samedi. Des ouvriers allemands l'attendent ».

Ça nous mordait d'être ainsi chassés. Il y a des camarades qui, pour ne pas déménager, sont allés pleurer dans le bureau de l'ingénieur. Ils se sont mis la corde au cou.

Nous avons connu le malheur. Le quatrième était tout petit encore. On ne trouvait pas de logement convenable. Des chambres à louer, il n'y en avait que dans les estaminets. Les estaminets appartiennent aux brasseurs. Les tenanciers ont peur d'avoir des ennuis. Alors il faut montrer patte blanche. Avec les quatre enfants nous avons vécu dans une seule pièce. Longtemps ainsi. Des années.

Un jour on a bien voulu de moi à la compagnie, l'ingénieur n'était plus le même. Alexine était morte. Morte des fatigues et des privations. C'est que toujours, voyez-vous, on avait eu de la peine. On était allé à crédit. Les marchands nous avaient fait croire que c'était plus pratique et mieux quoi ! Pour payer, on se privait. La femme n'était pas forte, elle avait fait deux fausses couches. Elle avait dix-huit ans quand on s'est marié et l'aîné avait trois mois. Elle a été vite usée. Mais ce n'était pas une femme de corons vous savez ! Alexine était l'aînée de la famille. Elle avait élevé ses frères et sœurs. Sa mère a eu six enfants puis elle est morte. Un enfant tous les ans. C'est trop. Elle obéissait au prêtre.

A la mine j'avais une bonne taille. J'ai fréquenté Alexine. J'avais pitié d'elle, aussi. Je l'aimais, vous savez ! Le père habitait dans le marais. Ce n'était pas un père. Il fallait la charité des voisins et le travail d'Alexine pour élever cette famille. Tout gamins on se connaissait. Elle allait à cailloux et moi je portais les lampes.

C'est à treize ans et demi que je suis descendu pour la première fois. Le premier jour j'avais peur, mais je ne voulais pas le montrer. J'ai quand même poussé un cri. Alors un homme m'a donné sur la tête, un coup avec sa lampe. J'en ai perdu ma barrette. « Ça te dressera, qu'il m'a dit ».

Six mois n'étaient pas passés que je regrettais l'école ! C'était fini tout ça et bien fini. Au moment du certificat on est impatient d'aller à la fosse, on envie les grands, on ne sait pas, on ne peut pas comprendre.

C'est terrible tout de même qu'on soit ainsi fait ! Il faut toujours que tout recommence. Etrange que la vie. Les choses latines de l'Eglise n'éclairent pas beaucoup. Au contraire même ! On ne sait que penser ! Les braillards qui crient : ni Dieu ni diable, ils n'en savent pas plus que les autres. Ils se disent libres. Ils le sont si peu qu'ils ne peuvent pas passer devant l'estaminet sans entrer.

Moi je m'en vais. Mes garçons, ils feront comme leur père a fait. Dommage pourtant ! Paul est intelligent ! La dernière fois que je suis sorti avec eux, je suis allé choisir l'endroit où je veux être, au cimetière, à côté d'Alexine »

E. C. FABRE

CHODERLOS DE LACLOS

Vers 1782, le siècle finissant pouvait espérer ne laisser aucune preuve trop scandaleuse de sa liberté. Ce qu'il allait léguer au siècle nouveau, après soixante années de sécheresse et de rouerie, c'était Manon Lescaut et la Nouvelle Héloïse. Une Moll Flanders parfumée et enrubannée, deux héros naïfs et d'ailleurs suisses, tels allaient être pour la postérité les tableaux de famille de Lassay ou de Richelieu. Il est des sortes de civilisation qui ont été des secrets, qui sont restées des secrets, que n'ont trahies aucun des milliers ou des millions d'êtres qui participaient d'elles. L'évidence du XVIII[e] siècle, la franchise de ses mœurs, le complet dévêtement d'âme auquel il était parvenu risquaient de rester des secrets, grâce à la courtoisie et à l'obséquiosité de la courtoisie orale ainsi qu'à la connivence, achetée ou inconsciente, des écrivains. Alors que les Rose-Croix, les Francs-Maçons, toutes les sociétés prétendues hermétiques et leurs dogmes chiffrés étaient décrits et dévoilés dans cent pamphlets, la société par excellence, la société française, avait seule réussi à donner à chacun de ses membres les habitudes d'un membre de club, et toute attaque de l'un d'eux contre elle eût moins ressemblé à un jugement qu'à une incongruité. L'entente, la complicité tacites de deux Français vis-à-vis de la religion, de l'amour, du trépas, étaient aussi absolues et réglées que celle de deux personnages du Marquis de Sade vis-à-vis de l'emploi du fouet ou de

la présence de la mère, mais leur publicité même les rendait naturelles et invisibles. Tandis que dans l'âge précédent, âge de mérite et de vertu, c'était au sein même de la civilisation que se dressaient les vengeurs, et que le drame résidait dans la lutte d'une noblesse contre une autre noblesse, Bossuet contre la grandeur du monde, Racine contre la grandeur du cœur, Pascal contre Pascal, le prestige de ce club auquel se vantaient d'appartenir à titre de membres simples les rois et les impératrices étrangères était tel qu'aucune des tentatives faites pour en révéler et en stigmatiser les messes noires publiques et éclatantes n'avait atteint son objet. Celles qui paraissaient présenter quelque danger, celle de Rousseau par exemple, étaient aussitôt habilement travesties en prophéties ou en représentations mondaines. Un club de jeu ne redoute personne moins que les prophètes, et celui qui vient annoncer la fin du monde semble presque de mèche avec ses directeurs. Ce qu'il redoute c'est la dénonciation. Or pas un seul des écrivains du XVIIIe siècle n'avait osé être ce dénonciateur. Pas un seul des écrivains moraux par profession, comme Marmontel, ou par vocation, comme Diderot ou Mirabeau le père, qui ne fût, vis-à-vis de sa civilisation, un mari cocu et content. Elle le trompait sur tous les canapés, et déjà sur la lisière des parcs anglais, mais il ne perdait aucune occasion d'en célébrer la vertu à ces deux autres modèles de chasteté et d'altruisme, dont les noms assemblés forment le plus joli titre de Florian : Frédéric et Catherine. Vers 1780 donc, ignorant que par une de ces transpositions dont le destin a la recette, c'est la politique qui allait remplir à brève échéance, et d'ailleurs iniquement, le rôle de la justice morale, toute cette génération se plaisait à l'idée de disparaître comme un individu, sans s'être trahie... Une liberté qui ne laisse pas de trace, une vérité qui ne laisse pas de preuve, quel chef-d'œuvre de liberté

et de vérité !... Elle acceptait même, pour n'éveiller aucun soupçon, de remplir sa mission dans la ronde, et se retenant d'une main à ses pères classiques, tendait volontiers l'autre, bien sèche, à une main inconnue mais suffisamment potelée pour lui permettre de faire de cette prise un attouchement. Cet âge de nudité, de licence et d'effronterie acceptait avec un sourire de s'offrir une pierre tombale pathétique et romantique. Dans les cimetières, les premiers saules s'inclinaient, avec, dans leurs branches, les premières harpes éoliennes, le marbre lui-même se contournait et s'émouvait, au-dessus des corps les plus nets qu'ait produits l'humanité. Ce groupe d'hommes sans peur qui avait dompté les terreurs, les superstitions, les préjugés, les sentiments petits et grands, — mais pour soi, pas pour les autres, en vrai dompteur, — allait s'éteindre bien mieux qu'honoré : incompris, sans que personne se fût dressé pour l'accuser, l'accuser de n'avoir pas triché sur l'âme à l'aide de Dieu, triché sur l'amour à l'aide de la vertu, d'avoir gardé le cynisme dans sa noblesse et la corruption dans sa probité. Il souriait en mourant, car justement il avait eu raison : il mourait ! Il mourait d'ailleurs sans regret, car il savait trop quel était ce déluge annoncé par son chef, et qui allait suivre. Un déluge de larmes : le sentiment dans toute son horreur, dans une impudeur près de laquelle la licence n'était que de la réserve. Un déluge de paroles : les jeunes gens déjà ne se parlaient plus que par tirades et périodes ; jusque dans les jardins, au lieu de l'écho, Ossian, mauvaise farce, vous répondait. Un déluge de gestes : Werther se tuait, toutes les petites femmes nues de Fragonard ou de Moreau soudain déchaînées abandonnaient des objets plus précis et plus tendres pour brandir des torches et des serpents. Un déluge de vertus... Bref tout ce qui amène à courte échéance un déluge de sang.

C'est pourtant à cette heure précise, où la plupart des témoins avaient disparu, où l'intérêt se portait sur l'avenir et non sur le passé, qu'éclata la trahison. Le pamphlet avait la forme d'un roman et s'intitulait *Les Liaisons Dangereuses*. Du jour où il parut, la mauvaise réputation du siècle fut consommée. On connaît l'étendue du succès et du scandale. Même aujourd'hui, les *Liaisons* demeurent le seul roman français qui vous donne l'impression du danger, sur la couverture duquel semble nécessaire l'étiquette le réservant à l'usage externe. A cent cinquante ans de distance son usage interne attaque, ronge : il est intéressant de démêler les secrets de cette virulence.

***

Le premier réside dans le caractère tout particulier de la vocation de moraliste chez Laclos. Elle n'a aucune sérénité et aucune impartialité. Elle n'a pas, à sa base, l'intérêt pour les passions, ni même la haine du mal, mais le dépit de constater que des êtres ont assez d'audace pour le faire. Son invention et son inspiration moralisatrices ne viennent pas d'une sorte d'optimisme, de sympathie envers l'humanité, d'espoir en son redressement, mais d'une jalousie, d'une jalousie vis-à-vis des méchants, et à propos de leur méchanceté. Alors que certains moralistes dénoncent le mal pour l'isoler, certains autres pour vivre dans son voisinage, que d'autres encore considèrent qu'il faut, pour l'exercer, des capacités ou des vices particuliers refusés à la plupart des individus, la variété Laclos au contraire estime que la réputation du mal est surfaite, les difficultés de sa carrière exagérées, et qu'il vaut à ses professionnels une admiration et des succès trop faciles. Le respect que le siècle gardait pour ses grands cyniques, leur lustre, leur feinte modestie, leur triomphe, c'est

cela que le jeune Laclos ne pouvait supporter. Il se refusait à voir dans le mal un don. Il le jugeait d'abord réductible à une espèce d'entêtement, sans voir que l'entêtement est la seule chose irréductible ici-bas. Il pensait ensuite, et en cela il ne se trompait pas sur lui-même, que les hommes bons peuvent être quelquefois, eux aussi, terriblement doués pour la méchanceté et les gens honnêtes pour la rouerie. Si son entreprise consciente était de stigmatiser le libertin et le débauché, son ambition inconsciente était de montrer qu'un officier d'artillerie sérieux et vertueux, spécialisé dans la fortification perpendiculaire maritime et dans le madrigal, pouvait devenir leur maître à tous ; dans la suite, il ira même plus loin encore, car ce qu'il pense en 1782 du mal, des méchants, il le pensera en 1784 du bien, du talent, et il voudra prouver dans son Mémoire sur Vauban qu'un homme ordinaire possède souvent en soi tout ce qu'il faut pour être un homme de génie, et que la réputation de Vauban comme celle de Valmont n'est due qu'à cet engouement qu'ont les Français pour l'art d'attaquer, alors que l'intérêt du cœur et du territoire français est bien plus de conserver que d'acquérir. Cet esprit offensif, cette offense contre la modération et la raison, qui vaut les réputations bonnes ou mauvaises, voilà l'objet de la haine de Laclos, et parce qu'il le juge trop facile, et parce que sa nature autant que sa carrière le contraignent à ne pas y avoir recours. Le simple consentement qui suffit, dans la vie courante, pour que l'être moyennement doué se donne au vice ou au génie, Laclos va donc se l'accorder dans sa vie fictive, puisqu'il a, dans sa vie courante, la lâcheté de l'honnêteté et de l'existence consciencieuse. Cette jalousie qu'il éprouve pour la gloire et que M. Emile Dard a si parfaitement décrite dans son livre si riche, Laclos l'éprouve aussi pour ses propres personnages, et c'est là la clef du livre. Le vrai combat du mal, la

vraie rivalité et surenchère parisiennes du mal, ne se livrent pas entre Mme de Merteuil et Valmont, ils se livrent entre ces deux personnages démoniaques et l'honnête et provincial Laclos. Personne n'en douta lors de l'apparition des *Liaisons*. De là vint que les héros firent moins scandale que l'auteur, que si tous les salons lirent passionnément le roman, la plupart se fermèrent au nez de Laclos, qui n'y comprenait goutte, et ceux qui s'ouvrirent le firent dans la curiosité de l'horreur, croyant s'ouvrir à un génie du mal. Marie-Antoinette avait les *Liaisons* dans sa bilbiothèque, mais le dos de la reliure ne portait ni titre ni nom, et la vérité en effet est que ce livre contenait trop son auteur pour le souffrir en dehors de lui. Le goût qu'avaient Paris et Versailles pour la délation ainsi commise n'avait d'égal que leur étonnement de voir Choderlos de Laclos, dans son brave uniforme et dans son brave nom, revendiquer la paternité et le bénéfice moral de ces lettres anonymes. Il avait pourtant voulu tout dénoncer, à part la seule personne qu'il dénonçât vraiment, à part soi-même. Mais alors que la plupart des romanciers aiment ou admirent leurs héros les plus haïssables, en tout cas se différencient d'eux, il détestait si franchement les siens, qu'il n'avait pas su mettre en lui et eux de perspective et qu'il n'était arrivé, posé devant la glace où il se regardait déguisé en athée ou en séducteur, qu'à faire son propre portrait. De là cette vérité autobiographique, que nous ne ressentons même pas d'habitude devant les confessions les plus chargées et les plus loyales, qui se dégage d'un roman purement imaginaire. Le vrai Laclos n'est nulle part dans les *Liaisons* ; il est dans ses autres œuvres, déclamatoire, maladroitement badin, terriblement plat et sensible, mais le faux Laclos y est partout, avec son vice et son adresse, avec son imagination de dévergondage et ses raffinements d'impiété, bref tel qu'il s'imposera toute

sa vie, aux côtés de l'inoffensif et vrai Laclos, pour les yeux du monde, jumeau diabolique, inexistant et invisible pour son propre jumeau, et qui lui valait les courbettes et aussi les affronts. C'est en cela que réside la particularité première et la force des *Liaisons* ; moins dans la création de ces personnages vrais que dans celle d'un faux auteur, auquel l'élan de sa jalousie et la médiocrité de ses dons ne permettent pas de s'absenter et de nous laisser un peu seuls dans notre lecture. Quittons ce livre, et ce n'est pas Merteuil belle ou défigurée, Valmont triomphant ou mourant, qui demeurent auprès de nous ; c'est celui qui a mis à mal la petite Volanges, qui a conduit à sa perte la Présidente, qui a séduit le petit Danceny, qui s'est offert aux ardeurs de Préjean et l'a trahi dans la même minute : c'est le spectre de l'honnête officier d'artillerie. Nous jugeons mal aujourd'hui de l'effet que dut faire ce revenant, le seul de l'époque classique. Habitués par nos manuels littéraires à unir le nom de Laclos à ceux de Marivaux ou de Crébillon le fils, nous oublions que son roman parut cinquante ans après les leurs, six ans après les premières traductions de Werther et d'Ossian, treize ans après les adaptations d'Hamlet, qu'il est contemporain de Senancour, de Bernardin de Saint-Pierre, de Chénier, et que c'est au milieu de toute cette tendresse et de cette sentimentalité que la sécheresse a eu son heure de génie. Mais nous imaginerions mieux la panique, si nous nous rendions compte que dans ces salons où commençait à se parler l'espéranto social, dans ce monde où se confondaient déjà les castes, dans ces cœurs où la sensiblerie dénaturait et masquait chaque passion, ce fut l'apparition, la dernière apparition dans notre littérature, apparition attardée, composée, froide, mais indéniable, de celui qui ne mélange pas, qui ne bégaye pas, qui ne transige et ne cille pas : de Racine.

***

Voilà le second secret du poison. Cette impression, que donnent parfois les *Liaisons*, d'être moins une grande œuvre que le pastiche, que le calque parfait d'une grande œuvre qui n'aurait pas existé, en est elle aussi expliquée : une grande voix parle par ce petit auteur. Ce roman, postérieur à Clarisse Harlowe et à la Nouvelle Héloïse, et si visiblement influencé par eux dans son intrigue qu'on y retrouve quelques-uns de leurs épisodes (la visite aux paysans, la maladie volontaire du séducteur, feinte chez Valmont, provoquée chez Lovelace plus réaliste par l'ipéca), en diffère totalement par sa hâte, son style, et la concision et la cruauté de son analyse. Racine est là...

C'est à la poésie, à elle seule que seront toujours réservées la navigation et la découverte. Sa confiance dans le langage humain, sa collaboration avec le mot, la nécessité où elle veut être de recourir à la phrase plutôt qu'à la voix ou à l'accent, bref ce caractère verbal qui lui permet de forcer presque physiquement un domaine du cœur jusque-là insensible au milieu de toutes les sensibilités, la mettent seule à même de conquérir. Mais, et c'est là une explication du XVIII[e] siècle, elle ne conquiert pas pour les poètes. De l'assemblage des poètes tous frémissants, tous consacrés, qui piétinent en sourciers au-dessus de la nappe vierge, il ne reste plus, dès qu'elle a jailli par l'entremise de l'un d'eux, que celui-là seul, et une foule d'inutiles et de profanes. Rien ne sert aux poètes de la fin du XVIII[e] siècle, de tout le XVIII[e] siècle, d'avoir entouré et suivi Racine. Tout ce que la tragédie de Racine conquit fut désormais incompréhensible et inutilisable pour les raciniens, pour les poètes raciniens et pour eux seuls. L'apparition du poète, qui libère la langue des muets,

des muets qui se taisent en prose, qui illumine les aveugles, les aveugles non inspirés, vide soudain les mots, pour les autres poètes et devins, de toutes leurs images et de toutes leurs vérités. Tout le langage qui avait préparé l'attentat de Racine, émouvant chez les poètes les plus conventionnels avant le rapt, chez Tristan ou La Sablière, devient pour un siècle, le rapt une fois consommé, de Houdard de la Motte et de Voltaire à Parny et au jeune Hugo, malgré toutes affectations de désordre et d'inspiration, la banalité, le vide. Tout le système artériel de la poésie, le grand poète une fois surgi, en devient le système veineux ; par contre, tous les genres qui comportent la prose comme mode d'expression en sont subitement animés et fécondés. En ceux-là s'insinuent, avec l'exaspération du bacille de culture passant dans un champ naturel, tous les vibrions déchaînés par le poète. Déchaînés dans ce terrain malléable qu'est la phrase sans rythme et sans rime, dans ce vocabulaire sans morale originelle qu'est celui de la prose, ils apportent au roman ou au conte, à la critique et à la lettre, à la construction et à l'analyse, tous les bénéfices de la vision nouvelle, ses générosités, ses égoïsmes, son venin et sa bénédiction. De cet égarement de la vérité et de la respiration poétiques chez les prosateurs, il résulte que la réussite d'un livre n'est pas une question de génie ou de talent, mais de circonstances, et qu'un accès d'émotion, ou de jalousie, ou d'indignation, peut produire ce qui peut naître seulement de la connaissance des hommes et du style dans un siècle non consacré. Tout Français, après 1700, à part les Français poètes, à part Voltaire, à part Dorat, était capable, même si ses habitudes étaient de verbiage ou de minutie, de créer soudain entre des ouvrages médiocres un modèle d'analyse humaine. Ceux qui n'écrivaient pas du tout en étaient encore plus assurés, et il est hors de doute que l'aboutissement le plus parfait

de Racine fut le chef-d'œuvre que créaient quotidiennement, dans la simple conversation, les gens de Paris et de Versailles. Il n'est donc rien d'étonnant dans le fait que les deux romans les plus vrais de notre littérature aient été écrits, le premier, celui de la passion, *Manon Lescaut*, par un être polygraphe dénué de tout tempérament et de toute science des êtres, le second, celui du vice, par un modèle de vertu provinciale, et tous deux par des écrivains sans talent. Il n'est pas sans intérêt de voir fonctionner ce petit Racine qu'est Laclos, et de voir en quoi le siècle lui a fourni naturellement ce que l'autre ne devait qu'à soi-même.



Le genre, en premier lieu. Laclos ne dispose plus de la tragédie, forme morte, mais il a l'habileté de choisir un genre où subsiste le drame : le roman par lettres. Une lettre, si nette, si sèche soit-elle, garde son origine, qui est celle de l'aveu, de l'improvisation, de la confidence, c'est-à-dire du lyrisme ou du poème. L'emploi de la première personne, la délimitation du champ humain, l'apostrophe directe, la rélégation au second plan et au décor de toutes les particularités d'une époque, ou d'un groupe d'êtres qu'on n'en devine que mieux, les formules mêmes qui environnent la lettre de guirlandes littéraires et conventionnelles, confèrent à toute correspondance l'aspect orné, révélateur et inéluctable de l'épopée tragique. Le roman par lettres, c'est-à-dire par couplets qui se répondent comme l'ode et l'épode, rimes gigantesques, avec l'entrelac des lettres de personnages secondaires plus âgés ou plus jeunes qui interviennent comme le chœur, de comparses qui donnent l'antistrophe, avec le caractère émouvant de la lettre même, confidence qui pour parvenir à l'ami intime doit se donner d'abord à l'ensemble d'un peuple par ses

valets ou ses facteurs, c'était bien le seul genre tragique qui convînt à un peuple dont les formes lyriques, comme dans toute civilisation de finesse, étaient devenues trop poreuses pour retenir une poésie en évaporation. Remplaçant la rime par l'alternance de ces battements que sont les lettres, distendant ainsi à l'extrême les intervales du choc lyrique et ainsi l'amplifiant, substituant à l'expression dite poétique l'expression si lyrique, aussi, de politesse, Richardson avec *Clarisse Harlowe*, Rousseau avec la *Nouvelle Héloïse*, Laclos avec les *Liaisons* donnèrent à leur siècle ses seuls drames, tous tranchés par la mort, — non pas comme on le dit, par égard pour le monde ou la censure, mais bien parce que le genre l'exige — et observant par l'emploi des confidents, des correspondants épisodiques, les lois mêmes qui présidaient à l'écriture de Shakespeare ou de Racine, et leur triple succès fut un succès de tragédie.



En ce qui concerne l'atmosphère de son expérience, Laclos a d'ailleurs sur ses devanciers un immense avantage : il se meut dans la vérité. Cette vérité qui était la contexture même de Racine, elle lui est évidemment extérieure, mais il s'y meut naturellement, du fait qu'il est Français de 1770 et qu'il vit en France. Notre civilisation a parfois été recouverte par la vanité ou la componction, jamais par le mensonge ; la vérité y a toujours été considérée non comme un remède, mais comme une délectation naturelle ; notre histoire comporte des époques heureuses ou malheureuses, réussies ou avortées, mais pas d'époques truquées ou mystifiées, et c'est justement la société que Laclos dépeint et où il a vécu qui a poussé le plus loin le dégoût du masque sur le visage humain. Le roman en Angleterre est ou bien un poème lauréat ou bien une lutte

contre l'hypocrisie, lutte elle aussi souvent hypocrite. Le romancier anglais, dès qu'il butte contre un de ces sujets à propos desquels il y a à trancher entre l'homme et sa fatalité, — et Dieu, pour donner à cette dernière le seul nom autorisé par la censure anglaise, — ou bien entreprend un de ces combats solitaires avec l'ange qui sont l'originalité des grands romans anglais, ou s'en tire par la description et par la femme de bas étage et de bas emploi. De même que la liberté morale n'avait d'autre aboutissant en Angleterre que la corruption, la vérité de l'écrivain ne le menait qu'au réalisme. Elle y prenait partout l'aspect des péchés capitaux. Dans Rousseau, par contre, elle prend le vêtement des vertus capitales. Rousseau n'est pas un homme vrai ; il est possesseur de la vérité à titre exceptionnel, comme l'étaient à la même époque, au-dessus des peuples ignorants et serviles, les monarques de Prusse, d'Autriche et de Russie, et il n'est rien d'étonnant à ce que les rapports de Voltaire avec lui ressemblent d'une manière aussi frappante à ses relations avec Frédéric. On n'est pas éclatant parce que l'on porte un diamant. On n'est pas vrai parce que l'on porte la vérité. Anglais comme Suisse d'ailleurs sont toujours trompés dans leur recherche de la vérité morale par leur effort pour l'atteindre en démasquant le mensonge social. En France au contraire, du fait que la recherche de la vérité sociale était nettement et délibérément réservée à d'autres époques, une caste avait pu se baser sur le raffinement, l'érudition, la richesse, c'est-à-dire sur l'inégalité et l'injustice des conditions, pour tenter et mener à bien la seule grande entreprise laïque formée pour isoler le cœur humain de tous ses faux vêtements. Seule elle avait pu atteindre cette vérité de vie qui remplace, chez les athées, la vérité de confession. Il ne reste plus de trace dans sa façon d'agir de superstition ou d'inspiration non humaines, et la dignité humaine n'y perd

rien, car elle voit à sa taille exacte cet homme que l'homme, au contraire des animaux, voit toujours beaucoup plus petit qu'il n'est réellement. Il n'en reste plus trace dans son langage. Le langage français de cette époque est, dans sa forme courante, le seul où ne se soit introduit ni boursouflure ni dessèchement, le seul d'où soient levées toutes hypothèques de poésie, de religiosité, de pittoresque. Un être humain arrive enfin à dire tout ce qu'il pense, et justement dans le siècle où il arrive naturellement à penser, j'en excepte les écrivains. Après Bossuet, après Saint-Simon, après la préciosité ou l'emphase, après la disparition de tout ce qui subsistait de modulation et de chant dans le français du XVIIe, on éprouve parfois, en entendant le son pur et net de cette langue, la même impression que si les hommes se mettaient soudain à parler. L'atteinte de l'interlocuteur par la parole est directe, de là sa réponse directe. Pas un mot dans tout le vocabulaire qui ne désigne aussi nettement et aussi humainement son objet que ne le fait le mot pain et le mot eau. Jamais les mots ami, ou fils, ou séducteur, n'ont désigné avec moins d'intermédiaire un ami, un fils, un séducteur. Et aussi le mot femme une femme. Et ce qui s'ensuit... Laclos a sur ses devanciers l'avantage d'un vocabulaire qui ne doit rien à l'indignation ou à la digestion, et, nous en revenons toujours là, qui est aussi délimité et aussi originellement pur que celui de Racine. On me demandera, puisque tout était alors vérité, dans les mœurs et la parole, pourquoi le livre a surpris et fait scandale. C'est que la vérité n'est surprenante que dans les pays de vérité. Elle ne prend sa force de révélation que dans le pays qui déjà la possède. C'est un feu qui ne luit que de jour et sa nouveauté vient de son habitude.

***

Pour déshabiller encore cet homme nu, Laclos l'a dépeint, non dans son occupation amoureuse, mais dans son jeu. Il a choisi non seulement des oisifs, seuls personnages de tragédie, depuis que sont à la retraite les héros et les rois, mais des séducteurs qui ont mis le désintéressement même de l'amour à la base de leur séduction. Il a poussé à son extrême la théorie racinienne en éliminant l'amour du personnage amoureux et en lui substituant l'érotisme, je veux dire qu'il a situé la vraie lutte entre l'homme et la femme non dans la résistance, mais dans la facilité. Il montre, et c'est en cela que réside le caractère subversif des *Liaisons* pour ces romantiques naissants, que le combat ne se livre qu'à partir du moment où la femme est facile, et que la vertu de la femme est un accord tacite avec le vice de l'homme. Il n'y a pas hostilité lorsque l'homme essaye de prendre un bien que personne ne peut avoir. Toutes les époques héroïques et honnêtes marquent au contraire entre les deux sexes la concorde. La lutte de Tristan et d'Yseult, de Chimène et du Cid sont des sortes d'entente absolues, et les luttes en commun de deux amants contre une série de difficultés extérieures qu'ils sont deux à haïr et à combattre. Toutes nos héroïnes imprenables sont des amies de l'homme, et le fait de se refuser à tous, même à celui qu'elle aime, implique chez une femme une foi assez naïve dans la grandeur masculine et la grandeur de l'amour. Le combat commence au moment où chaque sexe se met à regarder l'autre comme son complice ; où, en se donnant, une femme a moins le sentiment de se donner soi-même, cadeau alors douteux et fragile, que d'être sa propre entremetteuse ; où l'homme sent, devant la femme qui lui plaît, qu'il a moins à la séduire qu'à

suborner justement cette entremetteuse par laquelle ses gestes sont commandés ; où la femme a honte d'être conquise, non par la violence physique, mais par la parole, et où l'homme en lui faisant sentir que c'est moins elle qu'elle prostitue que son sexe tout entier, lui impose pour le genre féminin en général cette humiliation qu'à d'autres époques elle n'éprouve qu'en particulier. C'est par cet oubli complet ou cette négligence de la légende de la résistance féminine que le livre de Laclos est compromettant pour l'humanité. Il a, pour l'ensemble des femmes, quelque chose d'une histoire de famille assez louche. Mais l'originalité et le tragique de l'intrigue ne résident pas seulement dans le concours que se livrent Mme de Merteuil à Valmont, et dans la colère qu'éprouve la jeune veuve de voir que l'homme, malgré tous ses efforts, ne peut être aussi facile que la femme. Ils résident bien plutôt dans leur entente. La beauté, le sujet et le scandale du livre, c'est le couple, le mariage du mal. Le libertinage n'est plus qu'une occupation d'égoïste ou de solitaire, le mal n'est pas un Don Juan soutenu par un comparse ridicule et tremblant ; il est le couple parfait, celui que forme l'homme le plus beau et le plus intelligent et la femme la plus charmante et la plus fine. Couple qu'a scellé sur une ottomane, suivant les paroles de l'auteur, non l'amour mais l'accouplement. Couple qui a même échangé ses attributs, la femme se donnant aussitôt, au premier désir et à la première invite, l'homme se complaisant à la résistance. C'est le spectacle de ce superbe assemblage lâché à la chasse du plaisir qui est nouveau, de l'égalité de la femme et de l'homme dans l'exercice de leurs passions. Toutes les qualités demandées au couple parfait lui sont dévolues, confiance absolue, secret vis-à-vis de l'humanité entière, sans compter une jalousie gênante mais toujours excitante. Rien de plus émouvant dans les histoires d'animaux que

celle du couple chassant, qu'il s'agisse du renard ou du lion. Rien de plus satisfaisant aussi pour l'esprit de mal que la vue de la belle Merteuil et du beau Valmont rabattant chacun l'un pour l'autre, se confondant jusqu'à l'hermaphroditisme dans le succès et sa volupté : car la victoire pour tous deux a moins de prix que la confidence et c'est en grande partie pour l'autre que chacun, son gibier à terre, prend son plaisir. Ce code de la débauche par couple, qui a ses devoirs, ses sacrifices, ses punitions, semble même leur conférer une besogne plus digne et plus cruelle que celle même qui les occupe, une besogne vengeresse. Un plus grand poète nous aurait laissé sentir qui ils vengent, Laclos ne l'a peut-être pas su. Mais en tout cas, du fait qu'ils sont deux, du fait qu'il y a deux Néron dans ce Britannicus, deux Don Juan dans ce Don Juan, ils mènent à leur déchaînement final et à leur vrai et irrémédiable aboutissant toutes les passions auxquelles les plus grands drames n'ont donné que des conclusions unilatérales et bourgeoises. Ils continuent à avancer là où Euripide a reculé. La science de leur père l'artilleur a donné à leur stratégie un côté un peu pédant, mais invincible. C'est Racine aidé par Vauban... Alors Andromaque se rend, Phèdre surprend dans son lit Hippolyte, Roxane tue Bajazet mais repue, et Iphigénie, bien qu'elle n'ait rien à voir en tout cela, est violée en passant. Tous les meurtres et tous les suicides de Racine ont lieu, mais après jouissance, et l'on ne décapite que des corps épuisés.



Je crois que l'on comprend maintenant le virus des *Liaisons* et la raison pour laquelle elles effarent. C'est que tout, caractères et action, y va là où le Français n'aime pas qu'ils se dirigent, au déchaînement. Cette

lutte de l'auteur avec ses personnages, leur lucidité et son crépitement dans l'atmosphère exaltée où ils vivent, provoquent en eux un déploiement et une conviction auquel tous les héros français s'étaient refusés. S'ils finissent par l'empoisonnement, par le suicide, par l'internement ou la petite vérole, ce n'est pas parce que le méchant doit être puni. C'est parce qu'ils vont jusqu'au bout, et que dans cette marche logique le mal finalement rejoint la maladie, l'esprit de domination et de certitude la mort. Les êtres bons d'ailleurs ne s'en tirent pas mieux. En cela ce livre retardataire est un livre précurseur. Pas précurseur certes pour la France, où il reste encore unique. Mais il est à croire que la constatation d'une analogie entre Valmont, Mme Merteuil, la petite Volanges et certains frères et sœurs aussi célèbres mais étrangers et plus récents, viendra subitement à l'esprit et s'y imposera, en dépit de toutes autres différences, si nous disons d'eux que ce sont des « possédés ».

JEAN GIRAUDOUX

UN BARBARE EN CHINE

Le peuple chinois est artisan-né.

Tout ce qu'on peut trouver en bricolant, le Chinois l'a trouvé.

La brouette, l'imprimerie, la poudre à canon, la fusée, le cerf-volant, le taximètre, le moulin à eau, l'anthropométrie, l'acupuncture, la circulation du sang, peut-être la boussole et quantité d'autres choses.

L'écriture chinoise semble une langue d'entrepreneur, un ensemble de signes d'atelier.

Le Chinois est artisan et artisan habile. Il a des doigts de pianiste.

Sans être habile on ne peut être Chinois, c'est impossible.

Et même, pour manger, comme il fait avec deux bâtonnets, il faut une certaine habileté. Cette habileté il l'a recherchée. Le Chinois pouvait inventer la fourchette que cent peuples ont trouvée et s'en servir. Mais cet instrument dont le maniement ne demande aucune adresse lui répugne.

En Chine l' « unskilled worker » n'existe pas.

Quoi de plus simple que d'être crieur de journaux ?

Un crieur de journaux européen est un gamin braillard et romantique qui se démène et crie à tue-tête : « *Matin ! Intran !* 4e édition », et vient se jeter dans vos pieds.

Un crieur de journaux chinois est un expert. Il examine la rue qu'il va parcourir, observe où se trouvent

les gens et mettant la main en écran sur la bouche chasse la voix ici vers une fenêtre, là dans un groupe, plus loin à gauche, posément.

A quoi bon ruer de la voix, et la lancer où il n'y a personne ?

En Chine pas une chose qui ne soit d'habileté.

A quoi ressemble le plus la peinture d'Extrême-Orient ? à l'horlogerie. C'est un ouvrage de précision. Personne ne songe à faire des chronomètres qui donneraient l'heure à vingt minutes près.

Ainsi leur peinture même mauvaise est toujours précise.

La politesse chinoise n'est pas un simple raffinement plus ou moins laissé à l'appréciation et au bon goût de chacun.

Le chronomètre n'est pas un simple raffinement laissé à l'appréciation de chacun. C'est un ouvrage qui a demandé des années d'application.

Même le bandit chinois est un bandit qualifié, il a une technique. Il n'est pas bandit par rage sociale. Il ne tue jamais inutilement. Il ne cherche pas la mort des gens, mais la rançon. Il ne leur endommage que juste ce qu'il faut, leur retirant doigt après doigt qu'il expédie à la famille avec demande d'argent et sobres menaces.

D'autre part, la ruse en Chine n'est nullement alliée au mal, mais à tout.

La vertu, « c'est ce qu'il y a de mieux combiné ».

Enfin, pour citer une corporation, souvent méprisée : les porteurs.

Les porteurs dans le monde entassent généralement sur leur tête, sur leur dos ou leurs épaules tout ce qu'ils peuvent. Leur intelligence ne brille pas sous les meubles. Oh, non.

Le Chinois, lui, est arrivé à faire du portage une opération de précision. Ayant un meuble à transporter

il le divise de telle façon, que la partie qu'il accroche derrière fera équilibre à la partie qu'il accrochera devant. C'est une grosse tige de bambou qu'il porte sur l'épaule où ces choses sont accrochées. On voit souvent d'un côté une énorme marmite soupirante ou deux chaises, et de l'autre des espèces de bûches, des tiroirs, des assiettes et un petit poêle fumant. Il est aisé de voir quelle adresse cela demande. Et ce défilé a lieu dans toute l'Extrême Asie.

TYPES CHINOIS

Modeste, et plutôt enfoui, étouffé dirait-on, des yeux de détective, et aux pieds des pantoufles de feutre, comme il se doit, et les usant du bout, les mains dans les manches, jésuite, avec une innocence cousue de fil blanc, mais prêt à tout.

Visages de gélatine et tout à coup la gélatine se démasque et il en sort une précipitation de rat.

Avec quelque chose d'ivre et de mou, et une sorte de couenne entre le monde et lui, et il déteste l'eau.

Pas jaune, la Chinoise, mais chlorotique, pâle, lunaire.

Au théâtre, les hommes chantent avec des voix de châtré, accompagnés par un violon à qui aussi, semble-t-il, « on l'a coupée ».

Pas d'élan ; une langue faite de monosyllabes, et les plus courtes et c'est déjà de trop.

Ayant le vin doucement triste, reposant et souriant.

Si petits que soient les yeux du Chinois, son nez, ses oreilles et ses mains, son être ne les remplit pas. Il se tapit loin derrière. Pas par concentration. Non, le Chinois a l'âme concave, il n'a pas d'*aura*. Ses traits si aplatis débordent encore sur elle.

Des gestes vifs, petits mais pas durs, ni même précis. Rien d'appuyé, de décoratif. Raffolant des pétards,

ils en jettent à tout propos, et leur son bref et sans conséquence, sans résonnance, les séduit, comme aussi celui des claquettes et le coassement abrupt du crapaud.

La lune leur plaît, à laquelle la femme chinoise ressemble si étonnamment. Cette clarté discrète, ce contour précis leur parle en frère. Ils ne font aucun cas du soleil, ce gros vantard, lui préférant beaucoup la lumière artificielle, les lanternes huilées, qui, comme la lune, n'éclairent bien guère qu'elles-mêmes, et ne projettent aucun rayon brutal.

Des visages étonnamment imbibés de sagesse, auprès desquels ceux des Européens ont l'air en tout point excessifs, défectueux, véritables têtes de sangliers.

Aucun type avachi ni d'arriéré mental, les mendiants d'ailleurs rares, ayant encore l'air fort spirituels et de bonne compagnie, et intellectuels, beaucoup de fins parisiens, avec une impression de justesse frêle, comme ont parfois les rejetons des vieilles familles aristocratiques, épuisées par les mariages consanguins.

Les femmes chinoises d'un corps admirable, un corps d'un jet comme un végétal, jamais l'allure vache comme l'Européenne l'est si facilement, et les vieilles comme les vieux, des têtes si agréables, pas exténuées, mais alertes et éveillées et un corps qui fait toujours son travail, et une tendresse entre eux, et avec leurs enfants qui est un charme.

***

Le Chinois n'a pas précisément comme on l'entend *ailleurs* l'esprit religieux.

Il est trop modeste pour cela.

« Rechercher les principes des choses qui sont dérobées à l'intelligence humaine, faire des actions extraordinaires qui paraissent en dehors de la nature de

l'homme, voilà ce que je ne voudrais pas faire » (extrait d'un philosophe chinois cité par Confucius on devine avec quelle satisfaction).

Oh ! non, il serait honteux. Il ne voudrait pas exagérer. Pensez donc ! C'est cependant par cet effacement même que le Divin, qui se loge partout uni à l'illusion, s'est insinué en eux.

Sauf les *Khmers* personne n'a plus goûté que les chinois le sourire de *Bouddha* qui recule et efface toute réalité. Mais il lui arrive aussi de l'enchinoiser excessivement.

J'ai visité, entre autres temples, le temple des *Cinq cents Bouddhas à Canton*.

Cinq cents ! s'il y en avait seulement un de bon ! un vrai de vrai. Cinq cents parmi lesquels Marco-Polo, avec un chapeau fourni probablement par le Vice-Consul d'Italie.

Cinq cents, mais pas un sur le chemin, au petit commencement du chemin de la sainteté.

Finies les positions hiératiques favorables à la contemplation, les uns tiennent deux ou trois enfants sur les bras, ou jouent avec. D'autres agacés se grattent la cuisse ou ont une jambe levée, comme pressés de s'en aller, impatients d'aller faire un petit tour, presque tous avec des figures de petits malins, de juges d'instruction, d'examinateurs, ou d'abbés du XVIII[e] siècle, plusieurs qui visiblement se paient la tête des naïfs, enfin, en nombre dominant, les Bouddhas négligents, et évasifs. « Oh, vous savez, nous autres ».

Faut-il étouffer de rire, de rage, de pleurs ou tout simplement penser que plus forte que la personnalité d'un saint, d'un demi-dieu est la force nivelante et vivante de la petitesse humaine.

***

La *peinture*, le *théâtre* et l'*alphabet chinois* plus que tout autre chose montrent cette extrême réserve, cette concavité intérieure, ce manque d'*aura* dont je parlais. La peinture chinoise est principalement de paysage. Le mouvement des choses est indiqué, non leur épaisseur, et leur poids, mais leur linéarité si l'on peut dire.

Quant à la poésie chinoise c'est une construction tellement délicate qu'elle ne rencontre jamais une idée.

Un poème chinois ne se peut traduire. Il ne s'étale pas. Il indique seulement, et les traits qu'il indique ne sont même pas les plus importants, ils n'ont pas une évidence hallucinante, ils la fuient, ils ne suggèrent même pas comme on dit souvent. Mais plutôt on *déduit* d'eux le paysage et son atmosphère.

Même le théâtre en chine ne représente rien. Si un combat doit prendre place, il ne livre pas le combat, il ne le simule même pas. Il le signifie. Seul cela l'intéresse, le combat lui-même lui paraîtrait grossier. Et cette signification est parfois établie par un tout petit rien. Même les *caractères des sceaux* de l'ancien chinois d'il y a plus de deux mille ans, ne représentent pas les objets. Ils y font seulement allusion. Toutes les langues idéographiques qui voulurent dire *chaise*, la dessinèrent sans hésiter. Pareille grossièreté ne vint pas à l'esprit du chinois. Pour lui la chaise, c'est l'attendrissant tableau d'un homme fatigué poussant un soupir d'aise devant un objet en bois. Ainsi la chaise n'apparaît pas, seul l'esprit la désigne.

***

L'amour chinois n'est pas l'amour européen.

L'Européenne vous aime avec transport, puis tout d'un coup elle vous oublie au bord du lit, songeant à la gravité de la vie, à elle-même, ou à rien, ou bien tout simplement reprise par l' « anxiété blanche ».

La femme arabe se comporte comme une vague. La danse du ventre, souvenez-vous de ça, n'est pas une simple exhibition pour les yeux, non, le remous s'installe sur vous, vous êtes emporté et vous vous retrouvez un peu après béat et sans savoir exactement ce qui vous est arrivé, ni comment.

Et elle aussi se met à rêver, et l'Arabie se dresse entre vous. Tout est fini.

La femme chinoise, pas du tout. La femme chinoise est comme la racine du banian qui se retrouve partout jusque parmi les feuilles. Telle, et quand vous l'avez introduite dans votre lit, il vous faut des jours pour vous en dégager.

La femme chinoise s'occupe de vous. Elle vous considère comme en traitement. A aucun moment, elle ne se tourne de son côté. Toujours enlacée à vous, comme le lierre qui ne sait pas s'isoler.

Et l'homme le plus remuant la retrouve proche et aisée comme le drap.

La femme chinoise se met à votre service, sans bassesse, il ne s'agit pas de cela, mais avec tact, avec intelligence.

Il y a un moment après d'autres moments où presque tout le monde a envie de se reposer.

Vous peut-être, pas elle. Cette fourmi cherche aussitôt du travail et la voilà qui procède à mettre de l'ordre dans votre valise.

Véritable leçon d'art chinois. On la regarde stupéfait. Pas une épingle de sûreté, pas un cure-dent qu'elle ne tourne et ne déplace et ne mette dans une position qu'on sent que des siècles et des millénaires de savante expérience ont de toute évidence désigné à cet effet.

Pas un objet dont elle ne s'informe par gestes, qu'elle n'essaie et n'expérimente et juge, et avant de les placer, et elle joue avec. Puis, quand vous regardez toute cette ordonnance, il semble que le contenu de votre

valise a maintenant quelque chose de poupin, de poupin et de dur aussi, et en quelque sorte d'indéréglable.

Quand la Chinoise parle d'amour, elle peut parler indéfiniment, on ne s'en lasse pas, elle peut même parler d'autre chose, comme elle fait probablement, elle a le langage de l'amour, l'amour est fait de monosyllabes (dès qu'un mot s'allonge, il a l'air de s'en aller et de tirer à lui, dès qu'une phrase paraît, la phrase vous sépare).

La langue chinoise est faite de monosyllabes, et des plus courtes, des plus inconsistantes, et avec quatre tons chantés. Et ce chant est discret. Une sorte de brise, de langue d'oiseaux. Un langage si modéré et affectueux qu'on l'entendrait toute sa vie, sans s'énerver, même ne le comprenant pas.

Telle est la femme chinoise. Et cependant tout cela ne serait rien si elle ne remplissait cette admirable condition du mot « mitschlafen ». Dormir avec. Il y a des hommes tellement remuants que même leur oreiller, ils le jettent par terre sans s'en douter.

Comment fait la femme chinoise, je ne sais, une sorte de sens de l'harmonie subsistant dans son sommeil, la fait par des mouvements appropriés, ne jamais se détacher, toujours se subordonner à ce qui serait tout de même si beau : être harmonieusement deux.

HENRI MICHAUX

ADAM ET ÈVE [1]

V

Bolomey s'était mis à lire dans le livre pendant qu'il neigeait sur le monde, et Adam est seul, page 3.

Il avait allumé du feu parce qu'il faisait froid ce jour-là ; et, pendant que le feu brûlait derrière lui, secouant l'assemblage en feuilles de tôle du fourneau, page 3, Adam est d'abord couché tout seul, puis une femme est près de lui.

« Ah ! c'est comme moi », pense Bolomey.

Il avait ouvert le livre sur la table de la cuisine ; un jour blanc, qui venait de la terre, non du ciel, entrait par la fenêtre et, frappant le plafond, était renvoyé sur les pages.

Il neigeait en plein mois d'avril. Ça arrive.

Il neigeait blanc sur les fleurs blanches des poiriers et des cerisiers ; il neigeait gris sur les boutons des pommiers qui sont roses.

Bolomey était assis à sa table devant le livre ; il y avait un silence qui était comme avant le commencement de la vie ou après la fin de la vie.

De temps en temps seulement un paquet de neige tombait d'une branche avec un bruit de fruit mûr ; de temps en temps, une troupe de corbeaux passait en criant au-dessus de la maison ou bien encore une bûche éclatait dans le fourneau comme quand on claque du fouet.

C'était tout. On entendait le bruit que faisait Bolomey en tournant les pages.

Il avait lu le chapitre III encore une fois ; puis il a fermé les yeux et il voyait.

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er Novembre.

Pendant qu'il était assis à sa table et que la neige couvrait le jardin derrière les carreaux, il voyait qu'il faisait un temps orageux, il voyait que le soleil était brûlant comme avant l'orage, parce que le sort de l'homme va être désormais de vivre, ou bien dans les trop grandes chaleurs, ou bien dans les trop grands froids.

Ils venaient de sortir du Jardin : ils n'y pourraient jamais rentrer.

Ils étaient condamnés désormais aux saisons et à tourner en rond avec elles d'un bout de l'année à l'autre, passant des bises d'hiver qui vous fendent la peau des mains aux ardeurs de l'été qui vous consument le visage.

Ils sortent de ce qui est fait pour l'homme et pour l'agrément de l'homme, ils entrent dans ce qui est fait contre lui ; ils sortent de ce qui aidait l'homme pour entrer dans ce qui le nie ; et Dieu avait placé un chérubin avec une lame d'épée de feu à la sortie du Jardin pour les empêcher d'y rentrer.

Oh ! il voit.

La neige tombe ou il fait trop chaud, c'est la même chose. C'est contre nous. C'est pour nous empêcher de vivre. Ils sortaient du Jardin ; ils avaient devant eux l'aridité d'un sol pas cultivé. Ils vont avoir faim, ils vont avoir soif, oh ! toutes les différences, parce qu'ils ne connaissaient avant ni la faim, ni la soif. Ils vont connaître la fatigue, et c'est lui, c'est elle, c'est nous. C'est notre Père et notre Mère : alors il les voit qui ont peur d'abord et se rejettent en arrière ; ils disent non devant la vie, — qui commence, qui finit (elle ne finissait, ni ne commençait) ; et ils sont pourtant forcés d'avancer.

Nous aussi.

L'homme va devant, la femme est derrière ; Adam va devant, Eve suit ; et il a dû se laisser tomber en avant une première fois, allongeant la jambe et elle de même, et ils tombent et ils se redressent : ils tombent à nouveau, ils se redressent à nouveau.

Oh ! il voit, et il comprend tout. C'est Bolomey. Il a lu dans le Livre. Il vient de lire le chapitre III. Il neige, il y a du feu dans le fourneau.

Il ferme les yeux ; il est seul dans sa cuisine, seul dans la vie ; il se dit : « C'est à cause d'eux. »

Il se dit : « C'est ça, la condamnation. » Il fait le compte. Ils étaient maintenant un et un, elle et lui. Un et un, ça fait deux.

Mais c'est ça, la condamnation, parce qu'un et un à présent ça fait deux et qu'*avant* ça ne faisait qu'un, — et on cherche à comprendre et on ne peut pas comprendre.

Il voit qu'ils sont séparés, et nous sommes séparés. Il voit qu'ils sont désunis et nous sommes désunis.

Car ce qui se passe hors d'eux-mêmes n'est que l'image de ce qui se passe en eux-mêmes ; car ils sont bien chassés du jardin, mais c'est qu'ils sont premièrement chassés de leur nature véritable ; et ils se rejettent en arrière, parce qu'ils ont peur et ne veulent pas avancer, mais c'est premièrement d'eux-mêmes qu'ils ont peur.

Ils ne veulent pas avancer parce que tout avancement les conduit à mourir.

Ils reculent, ils se refusent, ils disent non ; et puis, parce qu'un poids est en eux qui est leur faute, ils tombent quand même en avant.

Ils disent oui, ils sont forcés de dire oui.

Elle est pourtant belle encore, belle et grande. Bolomey la voit de dos, et la voit tout entière, parce qu'Adam va devant et est caché par elle, mais elle ne l'est pas par lui. Oh ! notre Mère à nous, quand même, oh ! belle et grande ! Sa robe de peau, à cause des efforts qu'elle fait pour avancer, s'est détachée de ses épaules et lui tombe sur les genoux. Oh ! pas encore fanée par l'âge et la fatigue, pas encore desséchée par le trop dur travail et le trop grand soleil. Oh ! qu'est-ce que c'est que ces restes qui sont en nous dans le malheur, qu'est-ce que c'est que ce goût du bonheur et le goût de ce qui est beau qui est en nous quand tout est laid, le goût de ce qui est grand quand tout est petit ; le goût de ce qui est pur quand tout est corrompu, — mais elle sort seulement du Jardin, elle, et la grâce est encore sur elle, et la force encore sur elle, comme on voit à ses bras, à ses reins, on voit à ses hanches. Car elle s'arrête encore, et il lui est dit : « Va ! » et elle repart, et Adam s'arrête et repart. Elle penche la tête,

alors ses cheveux vont en avant sur ses joues. Elle pose ses pieds délicats sur les pierres avec précaution, puis elle se fatigue de la précaution. Elle tombe en avant, puis se retient, et puis retombe.

Belle et grande, forte et douce. Sa peau finement nuancée se creuse toute de plis et d'ombres qui s'effacent et se portent ailleurs, comme sur un bassin d'eau vive quand passe un souffle de vent. Lisse et brillante, lisse et mouvante, peinte d'un beau relief changeant, grande et pure, les épaules larges, les hanches saillantes, les bras lumineux, les bras ronds. Elle se penche encore, elle se redresse ; et son corps se défait et se refait sans cesse, un et divers, lié et libre, épars, puis de nouveau rassemblé. L'ombre qu'il y a entre ses épaules est comme le blé dans le van. Sa cheville mince ploie, son mollet est comme de la soie, il y a des pétales de rose à son talon. Mais alors où est-ce qu'elle va ? Est-ce qu'elle le sait elle-même ? et nous ?

Car elle s'est arrêtée encore une fois et elle a dit : « Adam ! » mais il ne se retourne même pas :

— Adam !

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Où est-ce qu'on va ?

— Est-ce que je sais ?

Il ne sait pas.

Oh ! à présent Bolomey comprend tout. On est ici dans les duretés de l'hiver, ils sont là-bas dans les duretés de l'été, parce que les saisons sont des choses pleines de méchanceté à présent. Il y a des saisons à présent, et il n'y en avait point *avant*. Ils venaient là-bas d'entrer dans le temps avec leurs corps habitués à être beaux, non pas à souffrir. Adam tire Eve par le poignet et tombe en avant, alors il avance. Il tombe et, en tombant, il la fait avancer. Adam porte son corps en avant, lui donnant une pente ; c'est cette pente en avant qui entraîne Adam et Eve est entraînée par lui. Oh ! Bolomey comprend tout, parce que c'est simple à comprendre : notre démarche, à nous aussi, n'est plus qu'une suite de chutes. Ils tombent, ils tomberont sans fin, — jusqu'à la fin : nous de même. Leur corps est lourd à cause de la faute et là où est en lui la conscience de la faute, là également

est son plus grand poids. Ils sont tirés tous deux en avant par le front. Ils sont menés par lui vers une fin et c'est en lui que se tient aussi la conscience de cette fin : c'est pourquoi leur front est penché vers la terre.

On entendait le vent gémir, pendant que Bolomey hochait lentement la tête sous son chapeau de feutre au ruban noir devenu rouge à cause de beaucoup d'averses et beaucoup de soleil pendant beaucoup d'années, — et, nous, nous sommes sortis d'eux, pense-t-il, nos malheurs tellement emmêlés dans les leurs et tellement noués aux leurs qu'on ne pourra plus jamais les débrouiller ; tout à fait comme des filards (ces grands filets à larges mailles dont on se sert pour transporter le foin à la montagne), une fois qu'ils sont pris l'un dans l'autre, pense Bolomey ; — avancés, malgré nous, dans le temps et dans la succession des temps, c'est-à-dire vers la mort ; — condamnés aux travaux forcés, condamnés à faire, puis à défaire, puis à refaire, jusqu'à ce que nous soyons défaits nous-mêmes ; parce qu'ils ont été chassés du jardin une fois, lui et elle, Adam et Eve, ô notre Père et notre Mère à nous ; chassés une fois du jardin et pour toujours ; — alors on ne se maintient soi-même en vie qu'en détruisant et tout est guerre, rien ne s'élève que sur des ruines pour devenir ruine à son tour.

VI

Il allait chercher ses provisions au village : il revenait, il se rasseyait à sa table ; — il avait neigé, il ne neigeait plus.

Le soleil a brillé sur les prés reverdis où ont séjourné quelques heures encore des lambeaux d'étoffe grisâtre vite effilochés sur leurs bords ; il se rasseyait à sa table, il se disait : « Comment est-ce que c'était *avant?* »

Comment est-ce qu'il était le Jardin ? se disait-il, est-ce qu'il était grand ?

Comment grand ? comme le district, comme le canton ?

Il se donne bien de la peine. Il fait un grand effort dans le fond de sa tête, se disant : « Il fallait bien qu'il fût grand, parce qu'il est dit dans le Livre que trois fleuves l'arro-

saient ; *et le nom du premier est Piscon, c'est celui qui coule dans le pays de Havila où on trouve de l'or ; et le nom du second est Guihon, et le nom du troisième est Hiddekel.* »

Il met ensemble les choses qu'il connaît dans le pays qui est le sien et qui s'étend du Jura au lac et du lac aux Alpes ; il y fait couler trois Sorges (c'est la rivière) dans trois directions différentes.

Il a choisi pour en garnir le fond les plus jolies pierres (ah ! il les connaît bien aussi) et de la plus jolie forme : des ovales, des rondes, des plates, quelques-unes à forme de cristaux, d'autres comme des coquillages, blanches comme des dents d'enfant, roses comme la gencive, bleues comme le bleu de l'œil, grises comme la souris ; — il choisit également les plus beaux arbres, il les plante sur le bord des trois rivières dans son pays.

Les grands noyers dont l'ombre est dangereuse (à présent), les petits pêchers de plein vent comme un bouquet de mariée, des cerisiers en fleurs, d'autres avec leurs cerises (puisqu'il n'y a plus de saisons), des arbres avec la promesse de leurs fruits, d'autres qui l'ont déjà tenue ; des arbres pour leurs fleurs, des arbres pour leurs fruits, d'autres pour leur verdure.

Tous les verts : le clair, le sombre, le lustré, le mat, — oh ! entrelacés bellement.

Le houx entremêlé au hêtre, aux jeunes pousses, le cyprès parmi les saules-pleureurs, à côté des platanes les hauts peupliers d'Italie ; ceux qui sont pointus, ceux qui s'étalent, ceux qui s'élancent, ceux qui traînent sur le sol, ceux qui aiment l'air, — dans une riche disposition.

Et puis par terre toutes les fleurs, et il cherche à les imaginer chacune et une à une, mais il y en a trop.

Il se les représente seulement comme des tapis toutes ensemble et les mêle à la mousse, les mêle au gazon et au sable pour faire plus doux sous leurs pieds qu'ils ont nus.

Il a fait venir aussi toutes les bêtes qu'il connaît, disant : « Où es-tu, le petit renard fauve ? où es-tu, toi, le joli blaireau noir et blanc, dit tasson ? le lièvre, où es-tu, le lièvre ? »

L'écureuil brun, l'écureuil rouge, celui qui joint ses pattes de devant, agenouillé à la pointe du sapin, comme s'il faisait

sa prière ; celui qui chemine dans les airs d'une branche à l'autre avec tant d'adresse par-dessus le vide, ô grosses queues, longues queues, queues en panaches, ô petites têtes.

Toutes les bêtes et en amitié. Le gros sanglier aussi.

Tous les oiseaux. Le hoche-queue qui bat la mesure avec ses plumes de derrière ; le roitelet qui a sa maison au-dessus de l'eau dans la mousse humide ; les gris, les bruns, les roux, les lents, les nonchalants, les vifs, les agités, le merle paresseux, ceux qui aiment à voler, les pigeons qui se promènent sur les chemins comme des dames ; la fauvette, trois espèces de mésanges, le rouge-gorge, le moineau boulu, la huppe ébouriffée, le pic qui grimpe au tronc des arbres comme un homme, l'alouette qui scintille comme une étoile en plein jour dans le ciel.

Il se dit : « Il faut qu'ils y soient tous et en amitié les uns avec les autres : c'est-à-dire encore la pie, le corbeau, l'épervier (dit le bon oiseau), toutes les espèces d'oiseaux de proie aussi : le milan, le hibou, l'effraie, — les oiseaux de jour et de nuit, car il n'y a plus ni jour ni nuit. »

Il les fait chanter tous ensemble. L'air bouge comme un carreau de vitre dans son ciment.

On donne des coups de marteau. On repique avec un outil dentelé les moellons de la voûte bleue. On tape sur des tôles.

Et lui, alors, sous le bruit, il s'avance, tout penché en avant pour ne pas être vu ; il est dans un pays qu'il connaît bien, puisque c'est le sien ; il va s'avancer en pensée jusqu'au-dessus du vallon où ils sont ; il n'a qu'à se glisser derrière un buisson qui surplombe.

Et ils sont juste au-dessous de lui.

Ils sont nus, ils n'ont pas honte d'être nus. Bolomey les voit de haut en bas ; ils sont étendus au bord de l'eau, sur le sable, comme des baigneurs ; ils sont couchés l'un à côté de l'autre.

Oh ! Bolomey regarde bien, il regarde tant qu'il peut. Il les voit couchés sur le sable ; ils sont en conversation sans avoir besoin de parler. S'ils parlent, c'est pour le plaisir. S'ils parlent, c'est comme l'oiseau pour le plaisir de chanter, comme l'eau qui coule, comme l'air qui passe. Ils n'ont pas

besoin de bouger ; s'ils bougent, c'est pour le plaisir de bouger. Les truites sautent dans la rivière, faisant beaucoup de points brillants ; le renard joue au bord de l'eau avec le petit du lièvre. Tout est beau, tout est bon ; eux bougent ou ils ne bougent pas, selon qu'il est plus agréable pour eux de bouger ou le contraire, car ils n'ont pas besoin de se déplacer pour se nourrir, ils n'ont qu'à tendre la main ; ils n'ont qu'à se baisser pour boire. Ils n'ont pas besoin d'être vêtus, étant vêtus d'air agréablement et agréablement enveloppés dans un tissu soyeux d'ombre et de soleil. Nul danger ne les menace. Nulle privation, ni personne.

Ils sont en pleine sécurité : s'ils se lèvent, c'est empêchés de vieillir, et s'ils sont assis, c'est empêchés de vieillir, et couchés, c'est empêchés de vieillir ; et Bolomey, à mesure qu'il regarde, s'enfonce davantage dans ses réflexions.

Car comment comprendre à présent ; à présent que tout est gâté ? Et c'est qu'ils sont deux, mais ils sont un.

C'est justement, pense Bolomey, ce que l'homme cherche vainement pour lui-même et de quoi il a faim et soif plus que de tout. Car elle est moi, et je suis elle (et c'est de quoi, depuis, on est privé). Il les voit, ils sont deux et un : ils sont la négation du nombre et en même temps tous les nombres, étant riches au fond d'eux-mêmes d'une infinie postérité, qu'ils n'ont pas encore été condamnés à dérouler misérablement derrière eux dans le temps, pièce à pièce, par morts et naissances successives, — pertes et récupérations ; — dont je suis, pense Bolomey, mais comment comprendre ?

Comment comprendre qu'on puisse être dans la félicité si le malheur n'existe pas, dans la sécurité sans le risque ; — et être beau si tout est beau.

Car la beauté n'est qu'une différence.

C'est ce qu'il se dit, mais il regarde. Il les voit au-dessous de lui et en même temps en lui. Il les voit tout ensemble en arrière de lui dans le temps, et au-dessous de lui dans l'espace. — ayant un grand regret dans l'esprit, ayant un grand amour dans le cœur.

Tous les oiseaux, toutes les fleurs, toutes les bêtes amis et amies entre eux et entre elles. C'est le pays d'ici, c'est un pays qui est tous les pays, avec trois rivières, comme il est

écrit. Adam se lève, il tend la main et le pinson vient se poser sur sa main. Il appelle : le blaireau vient se frotter à ses jambes. Il cueille une grappe de raisins : le renard vient, et mange et boit tout à la fois entre ses doigts.

Il y avait seulement l'amour : est-ce que l'amour se suffit ?

Peut-être qu'il faut seulement aimer soi-même pour y croire.

Aimer fait voir ; ne pas aimer empêche de voir.

Il voit : il voit qu'elle se lève : peut-être qu'il n'a pas su assez aimer jusqu'à présent.

Car il la voit, elle aussi, et elle déploie son grand corps devant les eaux dans leur richesse, riche lui-même de ses trésors : sa nuque creuse, ses larges flancs, sa peau dorée ; les truites sautent hors de la rivière.

Elle s'approche d'Adam, elle s'appuie sur son épaule. Elle ne bouge plus ; leurs cheveux sont mélangés.

Elle a passé son bras derrière son cou ; elle ne bouge pas, elle ne bougera plus jamais, — alors il tressaille, parce qu'elle touche innocemment avec son sein le milieu de son bras, et avec sa hanche le bas de sa hanche.

Pas condamnés encore et n'ayant pas connu la faute ; nouée à lui comme la liane est à l'arbre, et la guirlande à son tuteur : alors est-ce qu'il y faut croire ? est-ce qu'il faut y croire même si on ne comprend pas ? voyant seulement que ce temps-là (qui n'était pas encore le temps) est quelque chose de fini pour toujours...

— Eh ! Bolomey.

Il était tellement enfoncé dans ses pensées qu'il n'a pas entendu d'abord qu'on l'appelait.

Il avait été acheter ses provisions au village et il en revenait, les ayant mises dans un sac de serpillière qu'il avait jeté sur son épaule : une miche de pain, un paquet d'allumettes, du fromage, du tabac.

Il baissait la tête. A peine s'il répondait aux bonjours qu'on lui disait en passant. Il ne faisait pas attention aux femmes qui s'appelaient du geste dans leurs jardins par-dessus la barrière, pendant que la terre bien ratissée était rose, ou grise comme de la cendre, ou brune à cause du

fumier qu'on y avait mis, et fumait entre les haies des groseilliers saupoudrées de vert pâle.

— Eh ! Bolomey.

C'était Gourdou.

Gourdou qui lève le bras, étant sur le point de rejoindre la route où Bolomey s'était engagé ; Gourdou qui faisait sa tournée, Gourdou qui est venu, Gourdou qui a dit :

— Eh bien, tu n'entends pas... Comment ça va-t-il ? Allons boire un verre.

Bolomey s'était laissé faire ; ils sont entrés ensemble dans le café de la gare, qui, comme son nom l'indique, est à côté de la station.

— J'ai fini... Et toi ? Oh ! toi, a-t-il dit, tu n'as jamais fini, parce que tu ne commences pas... Toi, tu tournes avec le temps et le temps est sans fin, parce qu'il est sans commencement.

Il y avait une dizaine de jours qu'ils s'étaient rencontrés à la *Croix Blanche*.

Il avait neigé, puis il n'avait plus neigé.

Il était tombé de la neige, elle avait fondu, le soleil avait reparu, le soleil s'était recaché ; oh ! nous tournons en effet avec les saisons, pris dedans, comme sur un pont de danse.

Il s'est assis en face de Gourdou, Gourdou le regarde. Bolomey se met machinalement sur une chaise cannée face à Gourdou qui est sur une chaise cannée de l'autre côté de la table.

Et Gourdou le regarde et Gourdou lui a dit :

— Alors ça ne va toujours pas ?

Gourdou lui a dit :

— Pas tant, hein ?...

Gourdou lui a dit :

— Tu as lu ?

Bolomey a hoché la tête.

Une petite locomotive à vapeur, qu'on voyait par la fenêtre, faisait des manœuvres sur une voie de garage.

Il lui pendait au derrière une sorte de mèche en coton blanc, pendant que des boules de fumée, comme des tampons de ouate, sortaient tout le temps de sa cheminée.

— Qu'est-ce que tu veux ? c'est une explication ; c'est même la seule explication.

On criait : « Six mètres. »

Un homme en blouse bleue et à casquette d'uniforme, criait : « Six mètres » ; alors la petite locomotive allait en arrière. « Quatre mètres... » et l'homme à la blouse lève le bras, tout en soufflant dans un sifflet.

— Autrement, a dit Gourdou, personne n'y pourrait rien comprendre.

On avait juste encore le temps de voir qu'il y avait un homme qui se tenait debout entre les tampons du wagon que le convoi refoulé par la locomotive allait rejoindre ; puis le choc s'est communiqué d'une voiture à l'autre, tout le long du convoi, comme quand le son est renvoyé de roche en roche par l'écho.

— L'explication que rien n'aille bien, disait Gourdou, et quand ça va bien, c'est encore pis, puisqu'on sait que ça doit finir.

On ne pouvait pas savoir s'il parlait sérieusement ou non. On voyait ses cheveux blancs qui frisaient sur son front plissé, tout couvert de taches rouges.

Cependant la locomotive s'était mise à souffler et à cracher entraînant à sa suite le wagon tamponné ; et Gourdou a ri.

La locomotive revenait. Ah ! tout se répète.

De nouveau l'homme crie : « Six mètres » ; puis il crie : « Quatre mètres » ; puis il souffle dans son sifflet ; et Gourdou rit encore un peu parmi l'espèce de barbe blanche et rose qu'il a sur toute la figure, et qui est comme du moisi.

— Et tu comprends, c'est qu'ils avaient voulu savoir... La pomme, c'est savoir. Au lieu de se laisser faire, ils ont voulu faire. Et ils n'ont plus rien eu, en voulant tout avoir. Et nous, à notre tour, on est dans rien depuis ce moment-là, j'entends toi, j'entends moi, j'entends nous, j'entends tout le monde.

« Six mètres... Quatre mètres... Halte ! » puis l'homme siffle ; tout recommence. Le convoi est revenu ; ils y ajoutent un wagon. Ils ajoutent un nombre à un nombre, et une unité à une unité. Jusqu'où, jusqu'à quand ? c'est la vie.

Et Gourdou riait de nouveau, mais Bolomey, lui, ne riait pas ; il lève la tête, c'est tout. Il regarde Gourdou, puis il baisse la tête, regardant les dessins que font les veines et les nœuds du noyer sur le plat de la table bien entretenue à la cire.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Bolomey parle aux veines du bois. Il lui est répondu :

— Cinq mètres.

Le temps est clair, qu'est-ce qu'il faut faire ? Le ciel est dans les rails qui brillent blanc. Répétitions et recommencements partout.

— Justement, c'est la différence ; car eux avant ne se répétaient pas...

C'est Gourdou qui le dit, — alors il baisse un peu la voix, bien qu'il n'y ait personne :

— C'est le temps qui fait ça. Et il n'y avait point de temps. Et tout était toujours nouveau. Car le plus petit temps c'est la même chose que le plus grand temps.

Une drôle de conversation qu'ils avaient ainsi ce soir-là, pendant que la locomotive continuait à manœuvrer et l'homme d'équipe à lever le bras, un mouchoir rouge autour du cou.

Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Bolomey a posé la question tout bas. Il semble qu'il l'a posée d'abord aux dessins inscrits en noir dans le bois de la table brune, tout bas, puis plus haut : « Qu'est-ce qu'il faut faire ? »

— Est-ce que tu ne sais pas ?

« Quatre mètres... deux mètres cinquante. »

Bolomey de nouveau hoche la tête, puis il dit :

— Et, vous, est-ce que vous savez ? Qu'est-ce qu'il va falloir que je fasse ?

— Ah ! disait Gourdou, si c'est comme ça... Il y a un moyen, il est dans le livre. Tu n'as qu'à lire.

Il a dit :

— Est-ce que tu l'as toujours ?

Bolomey fait signe que oui.

— Les soirées vont devenir courtes, c'est dommage, mais enfin tu pourras toujours le lire de jour. Et puis on

dort trop, on dort toujours trop. Tu dors trop, ou quoi ? Tu dormiras moins. C'est que c'est long, tu sais. Il y a toute la Genèse. Puis vient l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome. Ensuite il y a, attends... Josué, je crois bien, les Juges, puis Samuel et c'est pas fini. Il y a les Rois, il y a les deux livres des Rois... Et puis, je ne sais plus, les Chroniques, Esther, Job, et puis les Psaumes, les Proverbes, et c'est pas fini... Il y a l'Ecclésiaste, Esaïe, Jérémie, Ezéchiel, les Prophètes...

Alors il a dit :

— Et ça n'est encore que la première partie. Parce qu'il y a une seconde partie. Mais quoi ? Est-ce que tu n'as pas été au catéchisme ? Tu ne te rappelles pas ? Eh bien, tu n'auras qu'à lire... Oui, cette seconde partie. Et tu verras...

Il s'arrête.

— Parce qu'on a été rachetés, à ce qu'on dit. Mais tu verras comment. Et que ce n'est pas pour cette vie.

Il s'est mis à rire ; il disait :

— L'espérance et la charité. Tu ne te souviens pas, Bolomey ? Et il est défendu d'aimer la créature. La créature pour elle-même. Il faut l'aimer dans celui qui l'a faite.

Il s'arrête.

— L'amour ne va pas tout droit, Bolomey. L'amour monte pour redescendre.

« On n'aime pas tout droit » ; alors on voit Bolomey qui secoue la tête, qui se lève, qui dit :

— Il faut que j'aille.

— Tu n'as pourtant personne qui t'attende...

Mais Bolomey n'écoute pas ; il appelle le patron, c'est lui qui paie.

— Laisse-moi ça, disait Gourdou.

Bolomey n'a pas voulu. Et on entend encore : « Deux mètres... Halte ! » tandis que le retentissement des tampons fait bouger les vitres ; mais il est sorti.

Il a jeté son sac derrière son dos ; et c'est le soir, sur la route qu'il suit d'abord un petit moment, la route qui est toute noire (non pas rose), entre ses talus d'herbe verte. Une première automobile passe, puis deux, puis trois, puis plusieurs à la file, dans les deux directions, se croisant sans

cesse en jetant des feux et faisant jouer leurs klaxons ; mais déjà il quitte la route. Il tire à droite. Il grimpe au talus. Il arrive dans des feuilles mortes toutes transpercées par les anémones blanches et vertes, c'est-à-dire dans un petit bois. Le même feuillage léger et clair est au-dessus de lui dans le bout des branches. Sur le sentier qu'il suit il y a par place des flaques rondes comme des verres de lunettes qu'il doit contourner. Et ça fait combien de fois qu'il le suit, ce même sentier, car c'est un des sentiers qui mènent de chez lui au village, ou inversement, comme aujourd'hui. Pourtant il se dit : « Où est-ce que je suis ? »

L'abeille commence à se taire ; les oiseaux, eux, pas encore. Il leur a dit : « Taisez-vous menteurs ! » O bruits de la terre, on ne va plus pouvoir vous aimer, c'est donc fini, taisez-vous ! Et toi, terre chaude, terre verte, terre rose, terre jaune, disparais, parce que tu mens. Car il voit bien qu'elle est belle. Il ne peut pas s'empêcher de regarder autour de lui. Ah ! faux Jardin ! Mais pourquoi est-ce qu'alors il en reste ainsi partout des traces ou des copies ? — ne pouvant pas s'empêcher de voir, ni d'entendre, ni de sentir. Ah ! trompeuses similitudes, car il fait bon pourtant, se dit-il ; goûtant l'air avec sa bouche, le touchant avec ses mains, qui est rond, doux, élastique, l'air qui est frais, l'air qui est pur, est-ce que c'est vrai ? Il fait beau pourtant dans le monde, se dit-il ; et c'est que ça ne tient plus ce que ça promet, car qu'est-ce que ça ne promet pas ? respirant avec toute sa poitrine, et une certaine vie vous est promise et elle ne vous est pas donnée...

Tout est promis, mais rien n'est tenu, se dit-il. Ça ment. Taisez-vous ! dit-il aux merles, aux pinsons, aux fauvettes. Il marche dans un épais tapis de tendres feuilles pâles où c'est comme si un peu de neige était tombée ; alors il pèse de tout son corps, écrasant sous ses pieds les tiges frêles, faisant des trous sombres et profonds dans leur belle continuité. Ah ! détruire les apparences. Taisez-vous ! oiseaux, et ils ne veulent pas se taire ; bon ! je vais siffler ou chanter ou crier. Il siffle et il chante ; ainsi je ne vous entends plus. Si on n'a pas tout, ne rien avoir. Elle, ou rien. Toute la vie, ou rien, tout de suite. Taisez-vous ! les oiseaux. On

n'aime pas directement ; oh ! si c'est comme ça ! Et puis : « Oh ! Adrienne, se disait-il, pourquoi ? » mais il se répond : « C'est écrit. » Les hêtres cependant sont devenus plus grands dans la partie du bois où il est arrivé, taisez-vous ! plus forts, plus pleins, d'une plus humaine portée et ils renflent sous leur écorce lisse leurs flancs bombés et infléchis, comme une femme qui a ôté sa robe ; alors elle a été de nouveau là. Oh ! Adrienne. Il se détourne, mais elle est là, il se détourne encore, tenté de toute part et de toute part repoussé. Ah ! ah ! puisque rien n'est vrai, puisque tout finit, puisque tout nous trompe : il ferme les yeux, il avance les yeux fermés, les bras tendus, dans une grande nuit qu'il se fait ; puisque rien n'est vrai, puisque tout nous trompe, et il siffle et chante toujours, et il ne voit rien et n'entend plus.

Chasseur, pêcheur, jardinier, ami des ruches, — rien du tout.

Fils d'une femme, et puis plus de femme. Mari d'une femme, et puis plus de femme.

Mais, à ce moment, il sent que le sol s'incline sous lui ; c'est qu'il est arrivé à la sortie du bois, là où le vallon commence.

Il a bien fallu qu'il regarde ; il voit que ces lieux connus sont inconnus, que ces lieux habités sont déserts.

On voit tout, et c'est comme si on ne voyait rien, car la rivière brille toujours par place entre les buissons qui l'entaillent, mais à quoi est-ce qu'elle sert ? Ils n'y sont plus, les deux (ceux qu'il y avait mis), et il y a une beauté partout, mais c'est une beauté étrangère. Rien ne sert à rien, comme il voit, ni ces couleurs jaunes, ni ces couleurs roses, pendant que les oiseaux chantent moins fort déjà, ni tous ces petits nuages qui passent là-haut, tout ce fin duvet de nuages qui est là-haut, comme si les oiseaux y avaient perdu leurs plumes. Pendant qu'il se laisse tomber dans l'herbe, car à quoi est-ce que ça sert d'exister ? Que je marche ou ne marche pas, que j'avance ou non, que je sois debout sur mes jambes ou couché comme je suis et immobile comme je suis : rien—, puisque tout doit finir. Rien parce qu'on a été chassé, c'est écrit.

Il regarde : ils ne sont pas là, ils ne sont plus où il les avait mis.

L'amour doit monter pour descendre ; il ne compte plus pour nous. Rien ne compte, puisque tout finit.

On n'aime plus directement, est-ce la peine ?

Il voit que la nuit va venir. Il fait beau, les oiseaux se taisent sur sa tête. Il y a des fleurs partout autour de lui : des touffes de primevères grosses comme des assiettes, des violettes sombres comme si des gouttes d'acide avaient fait des trous dans le gazon, des pervenches comme des yeux d'enfant qui le regardent, — à quoi est-ce que ça sert ?

Il voit seulement qu'il est seul. Il voit qu'on ne peut pas ne pas être seul dans la vie. Car elle serait là, à présent, qu'il n'en serait pas moins solitaire, ni elle, l'être et l'être séparés à cause d'une malédiction. Et voilà qu'elle vient alors ; il voudrait l'empêcher, il ne peut pas. Elle l'habite. Elle habite le soir. Il voit leur petite maison, là-bas, et fermant les yeux il la voit, elle, et ouvrant les yeux il la voit, — dans la nuit qui monte, gagnée par l'ombre. Elle ne dit rien et vient seulement et se tient debout. Ses bras pendent, ses beaux bras nus, comme une fois, hors de sa robe de toile bleue. Elle ne dit rien ; elle dit : « Eh bien ? » puis elle ne dit rien et en même temps : « C'est comme ça. »

Il ne bouge pas, il est couché en haut de la pente qui descend vers la rivière ; le sac de serpillière où sont ses provisions est jeté dans l'herbe à côté de lui : ah ! en quoi est-ce qu'elle est faite ? mais en quoi sommes-nous faits ?

C'est ce qu'il se dit.

Elle ne pèse pas, moi non plus, car rien n'a plus de poids. « Oui, » dit-elle. Elle hoche la tête. Et puis quoi ?

— Oui, dit-il.

Elle a dit :

— N'est-ce pas ?

— Oui, dit-il.

Elle dit :

— Tu comprends ?

Il a dit :

— Je comprends.

Elle a dit :

— Quand même, je serais devenue vieille et tu n'aurais pas pu l'empêcher, moi non plus.

— C'est vrai.

— Toi aussi tu serais devenu vieux.

— C'est vrai.

Oh ! comme ses belles joues s'en vont ! Il voit que c'est plein de cordes à son cou. Où est la place de sa poitrine ?

« Va t'en ! » il se met à rire.

Tu as bien fait de t'en aller, je ne veux plus te voir ; je ne veux plus vous voir, choses du monde, parce que vous êtes périssables, et qu'en étant vous nous trompez.

Car il voit qu'elle n'est plus là. Il voit qu'il n'y a plus personne. Il voit qu'autour des choses l'air de plus en plus s'épaissit, les détruisant.

Il rit. Rien. Il encourage la nuit à se faire. Tout commence à faire silence autour de lui pendant qu'il se laisse aller en arrière ; et il est vu encore un petit moment, puis il ne l'est plus et disparaît lui-même.

Et rien alors. Plus rien du tout.

VII

Elle heurta une première fois, puis au bout d'un petit moment, comme on n'avait pas répondu, elle a heurté de nouveau.

— Monsieur Louis, vous êtes là ?

Il a fermé le Livre où on voit que toutes les bêtes des champs et les oiseaux des cieux ont été formés de la terre ; il a été le cacher dans l'armoire.

— Monsieur Louis, disait-on ; Monsieur Louis...

Derrière la porte...

Alors il avait été ouvrir.

— Ah ! Monsieur Louis, j'avais peur que vous ne soyez pas là ...C'est qu'il y a tellement longtemps qu'on ne vous a pas vu... Et ma mère m'a dit : « Il te faut aller voir, Lydie... Peut-être qu'il est malade... »

Il a dit qu'il n'était pas malade.

— Alors pourquoi n'êtes-vous pas revenu ? Ça vous

aurait distrait. Il y a le sans-fil ; mon beau-frère m'a appris à m'en servir, je le ferai marcher pour vous, si vous voulez... Oh ! c'est beau.

Elle reprend tout à coup :

— Vous avez mauvaise mine, Monsieur Louis.

Il a dit :

— Pourquoi ?

— Je sais pas.

Puis, regardant autour d'elle, hardie et timide en même temps :

— Oh ! vous voyez bien, Monsieur Louis, vous n'avez même pas fait le jardin, a-t-elle dit ; vous vivez trop enfermé, ça ne vous vaut rien. Et le ménage ? Vous lavez la vaisselle ?... Ma foi ! non, elle n'est pas lavée...

Elle était entrée dans la cuisine

— C'est plein de poussière partout. Est-ce que vous faites seulement votre lit ? Il faudra que je vienne vous donner un coup de main...

Elle était maintenant debout à côté de l'évier, et lui debout de l'autre côté de la table :

— Parce que ça n'est pas des ouvrages d'homme, tout ça. Les hommes c'est fait pour vivre à l'air ; nous autres femmes, pour être à l'ombre. Déjà rien qu'à cause du teint... Dites donc, vous n'avez pas de nouvelles ?

Il a dit :

— De qui ?

— Mais d'elle, bien sûr, de qui voulez-vous qu'il s'agisse ?

Alors il s'était mis à se taire pendant qu'elle continuait à parler avec assurance ; il avait détourné la tête, il ne la regardait pas.

Ils étaient ensemble dans la cuisine Elle était assise, lui debout. Elle levait vers lui ses beaux yeux un peu tristes, puis moqueurs, puis indifférents (comme si elle pensait à autre chose) dans sa figure fatiguée :

— Alors quoi, vous n'avez pas été la chercher ?... Vous ne vous êtes même pas informé d'elle ?...

Il avait un vieux pantalon, un vieil habit de drap brun avec des boutons de laiton ; une chemise sans col, grisâtre ;

Il n'était pas rasé, il était assez gros, assez fort, pas très grand :

— Vous ne savez pas où elle est ?... Vous n'auriez eu pourtant qu'à aller chez son oncle, parce que sûrement qu'il doit savoir, lui, où elle est. Vous êtes trop fier... Monsieur Louis, disait-elle... Il n'est pas bien effrayant, son oncle. Et puis, elle, elle était bien jeune, vous savez, sans expérience. Oh ! on est des femmes, on se comprend bien entre nous ; vous ne pouvez pas, vous autres... Oui, quand on est triste, quand on est découragée. Vingt ans, même pas, hein ? Ah ! pensez donc, Monsieur Louis, quand on est seule tout le jour...

Il continuait à ne rien dire ; il n'a rien dit de tout ce temps.

— C'est que vous voulez trop avoir, Monsieur Louis... Oui, vous voulez tout. Oh ! je sais bien : tout ou rien. Tout, et, nous autres, on ne peut vous apporter qu'un petit peu de quelque chose... D'ailleurs, vous, qu'est-ce que vous nous apportez ?

Elle a dit :

— Je parle des hommes. Nous, c'est les femmes ; voilà comment ça va. Parce que vous êtes d'un côté, nous de l'autre... Et vous dites : tout. Et nous, oh ! on voudrait bien, voyez-vous, mais on ne peut donner que ce qu'on a.

S'étant mise à parler plus bas dans la cuisine devant la table où traînaient des assiettes sales, des verres qui avaient servi, un plat à moitié vide, sur une toile cirée à carreaux blancs et rouges qui n'avait pas été lavée depuis longtemps.

— Il y en a qui sont trop grandes, d'autres trop petites... Il y en a qui savent coudre et pas faire la cuisine...

Elle a baissé les yeux.

— Il y en qui savent seulement chanter... Il y en a qui savent seulement...

Mais tout à coup elle s'est mise à rire, s'étant levée :

— Allons, bonsoir, Monsieur Louis... Et à un de ces prochains jours.

Cette seconde fois, ses deux petites nièces, Gladys et Eliane, l'avaient accompagnée jusqu'à la porte du jardin.

Il faisait chaud. Il n'y a plus de printemps maintenant, chez nous. A peine la dernière neige a-t-elle fondu que l'été commence. Il faisait chaud et lourd comme au mois d'août ; l'herbe était déjà haute sur les bords du chemin, — c'est l'été, — déjà brunissante. Ça va vite !

Elle avait dit aux petites filles :

— A présent, il vous faut rentrer.

Elles ne voulaient pas.

— Où est-ce que tu vas ? avait dit Gladys. Oh ! on sait bien où tu vas, tu vas chez le monsieur. Est-ce qu'on ne peut pas aller avec toi... Eh bien, avait-elle dit, jusqu'à la porte de la maison.

Il était assis sur le vieux banc de bois peint en vert qui était à côté de la porte de la maison.

— C'est bon ; pas tant de ces affaires... Donne la main à ta petite sœur... Et puis vous vous dépêchez... Il y a déjà longtemps que vous devriez être couchées...

Les petites filles s'en étaient retournées.

On a entendu crier le portail du jardin qui est en bois. C'est vieux, c'est usé, c'est à moitié pourri, ça crie.

Il n'avait pas bougé de son banc. Il lui avait dit bonsoir. Et elle, s'étant arrêtée devant lui, avait regardé autour d'elle :

— C'est joli chez vous ; c'est un jardin, avait-elle dit.

Le jardin descendait en assez forte pente du chemin jusqu'à la maison, de sorte que, d'où ils étaient, ils avaient les plantes des pensées (elles commençaient à passer) plus haut que la tête. On avait les soucis en fleurs sensiblement au-dessus de sa personne ; il fallait lever les yeux pour atteindre le bas des arbres fruitiers avec leurs champignons gris ou moussus de vert et de jaune.

Il avait dit :

— Vous trouvez ?

Un gros bourdon avait heurté maladroitement l'arrosoir qui était posé debout au pied du mur ; deux merles se battaient dans les plates-bandes pas retournées, où les vieilles hautes tiges sèches des phlox vivaces se dressaient au milieu de leurs repousses vertes déjà hautes de deux pieds.

— Oui, a-t-elle dit, et moi, j'aime...

Pendant que les merles s'étaient envolés, se poursuivant avec des cris aigus dans les arbres.

— Oui, disait-elle, ça me repose. Chez nous, il y a trop d'allants et de venants, tandis qu'ici... Ici, c'est fait pour être deux, dit-elle. On ne voit rien, on n'est pas vu. Il n'y a que les oiseaux et les arbres. Et des fleurs, si seulement vous vouliez bien vous donner la peine de les soigner... Ah ! vous êtes paresseux...

Elle secoue un peu sa tête qu'elle tenait appuyée au mur et renversée, tandis que lui était assis les coudes sur les genoux, la tête en avant.

Il a fait un petit peu de fumée avec sa pipe. On voyait la couleur bleue de la fumée se défaire dans l'air qui devenait gris.

Elle a dit :

— Moi aussi, je suis paresseuse.

Elle a dit :

— Ça ne fait rien ; si on y allait travailler. Vous savez, ce soir, je fais votre chambre.

Il avait été lâche, il l'avait laissée entrer. Il ne bouge pas d'où il est, il ne remue seulement pas la jambe, ni l'autre jambe. On a entendu le bruit de l'espagnolette, puis la fenêtre qui est à côté de celle de la cuisine s'était éclairée

— Comment ! Monsieur Louis, disait-elle, vous laissez tout fermé par un temps pareil. Oh ! a-t-elle dit, c'était le moment que je vienne !

Alors elle a ouvert aussi l'autre fenêtre qu'on ne voit pas et qui donne au midi sur l'autre face de la maison.

Il laisse faire ; sa pipe était éteinte, il l'a mise dans sa poche.

Il entend qu'on secoue les draps ; il entend qu'on tapote le gros plumier ; il ne fait qu'entendre, il ne veut pas voir, il se refuse à tourner la tête. C'est drôle comme on a les idées mal en ordre, quelquefois. Il se dit : « J'aurais dû l'empêcher d'entrer ? » Il se dit : « Pourquoi est-ce que je l'aurais empêchée ? C'est une bonne fille quand même ; et on se connaît depuis longtemps. » Puis, comme il l'entend qui s'approche de la fenêtre et elle dispose les oreillers à l'air du soir sur le rebord, il s'est levé dans son malaise ; il se met

à marcher dans les allées qu'on commence à ne plus bien distinguer de leurs bordures d'œilletons.

Et il va un petit moment ainsi de long en large, puis il n'y voit plus du tout sous les arbres, il est ramené vers la maison.

— Dites donc, Monsieur Louis, vous ne la faites jamais, votre chambre ?

Il dit :

— Moi ?

Puis il a dit :

— Que si !

— Quand ça ?

— Oh ! dit-il, quand ça me chante.

— Oh ! bien, dit-elle, il faut croire que ça ne vous chante pas souvent.

Alors elle s'avance de nouveau jusqu'à la fenêtre ; il voit sa main et le bas de son bras ; il se détourne, c'est comme ça. On est des hommes.

Mais c'est fini quand même, ces choses-là, pense-t-il. C'est gâté ; je sais à présent que c'est gâté, je sais à présent pourquoi c'est gâté.

On a empoigné les oreillers des deux mains ; la fenêtre qui était à moitié bouchée est débouchée, comme il peut voir aux quatre angles bien nets qu'elle projette de nouveau en clair sur la terre brune et les feuilles vertes.

Il hoche la tête : « C'est fini... » Oh ! comment est-ce qu'on est fait ?

Car la soirée s'avance, et un oiseau de nuit s'est mis à crier dans le bois ; alors il entend qu'on lui dit :

— Vous ne voulez pas venir voir, Monsieur Louis, comme c'est propre...

Puis on s'est reprise :

— Non, attendez.

A ce moment, il était à l'autre bout de l'espèce de terrasse qui s'allongeait entre la maison et le jardin, étroite, bordée plus loin par la remise, puis le bûcher. Il se retourne.

Il la voit qui sort de la maison, qui traverse la terrasse, qui va jusqu'aux plates-bandes, qui se penche sur les plates-bandes ; il la voit à peine, elle est seulement une tache blanche

qui bouge dans l'ombre un petit moment, puis on repasse devant lui.

— C'est tout de suite prêt.

Puis de nouveau la voix vient de la chambre, pendant que deux bras se tendent et tirent à eux les contrevents :

— Vous pouvez venir.

Pourquoi pas ?

Mais il se met à rire : « C'est fini ! » C'est ce qu'il se dit en lui-même.

— Monsieur Louis !

Ah ! se dit-il, si j'y allais ! Pourquoi pas ? se dit-il de nouveau. Est-ce que j'ai peur ? Peur de quoi ? Bien sûr que j'irai !

Et il fait un pas. Puis : non. Il s'arrête.

— Vous venez, monsieur Louis ?

Alors il voit qu'il se remet à marcher comme s'il y avait dans ses jambes une force étrangère à sa volonté ; il voit qu'il est entré dans le corridor ; il voit que la porte de sa chambre est ouverte, il voit par la porte ouverte qu'elle est là et qu'elle l'attend.

Il a fait avec ses souliers un grand bruit maladroit sur le carreau rouge.

— Eh bien, a-t-elle dit, vous voyez ?

Il se prend le menton dans sa main gauche, il a son chapeau sur la tête.

— Ça ne vous semble pas plus joli qu'avant, quand même ?

Son autre main est dans sa poche.

La lampe éclaire doucement sous l'abat-jour ; il y a dans l'angle, entre les fenêtres, le grand vieux lit de noyer à deux places.

En face, contre le mur, il y a un vieux canapé en cerisier, de ceux qu'on nomme « lits de repos », recouvert d'une étoffe à carreaux bleus et blancs.

Et puis il y a la table ; c'est une table ronde avec un tapis vert ; elle est poussée entre le lit et le canapé. Sur la table, il y a un verre.

Et, dans le verre, un bouquet fraîchement cueilli montre ses tiges pâles, couvertes de fines bulles d'air, qui trempent dans la belle eau pure.

— Vous n'avez pas l'air bien content, Monsieur Louis.

Il a dit :

— Que si !

Et puis, il se reprend :

— Et merci, seulement vous n'auriez pas dû prendre toute cette peine.

— Oh ! a-t-elle dit, ne parlez pas comme ça.

— Pourquoi ?

— Ah ! Parce que ce n'est plus la peine de rien, si on commence seulement à y penser.

Elle continue :

— Ecoutez, Monsieur Louis... Ce Gourdou, vous le connaissez ?

— Qui est-ce qui ne le connaît pas ?

— Eh bien, il ne vous faut pas l'écouter. On ne sait jamais s'il a bu ou s'il n'a pas bu, s'il est sérieux ou s'il se moque du monde... Ses histoires...

Elle a repris :

— C'est pas vrai... C'est trop ancien pour être vrai ; ça a changé, on a changé. Oui, cette histoire d'Adam et d'Eve. Ça l'amuse de tromper le monde. Lui n'a rien, vous comprenez. Ni maison, ni enfants, ni femme. Et c'est aussi qu'il a passé l'âge. C'est un vieux. Il est jaloux comme les vieux, Monsieur Louis. Il n'aime pas que les choses s'arrangent, une fois qu'elles sont dérangées... Et puis, dit-elle, si c'était vrai, oh ! si c'était vrai, on serait trop malheureux !

Alors voilà qu'ayant tiré à elle une chaise, elle s'y est laissée tomber. Il la regarde. Ses bras pendent le long de son corps. « Qui voit ses veines, voit ses peines, » c'est un proverbe de chez nous.

Il voit ses bras, oh ! un peu trop maigres, c'est dommage, comme il se disait, car on ne s'empêche jamais de penser ; il voit, malgré ce qu'elle dit, les marques de sa condamnation aux veines gonflées qu'il y a sous sa peau et aux taches bleues qu'elles font par place. Et elle était là, et, sans lever la tête :

— D'ailleurs, je vous comprends, Monsieur Louis...

La chouette a recommencé à crier dans le bois.

— Oui, j'ai été comme vous. C'est la même chose, la même chose pour vous que pour moi.

Elle lève la tête ; elle souriait timidement :

— Vous ne vous souvenez peut-être pas, oh ! c'est déjà vieux ; ça va faire combien déjà ?... Ça va faire, dit-elle, cinq ans. Vous n'avez peut-être pas su... Il devait m'épouser... Edouard Saugy, de Saint-Prex, le dragon. Ah ! vous ne l'avez pas connu ? Oh ! n'est-ce pas ? ce n'était pas encore officiel, seulement... Oui, dit-elle...

Alors elle soupire.

— Ah ! oui, moi aussi... Vous savez, j'ai lu ; oui, c'est vrai, on est chassé ; seulement dans la Bible ils sont deux. Oui, ils sont deux à être chassés et dans la vie...

Alors elle a levé soudain les yeux sur lui et il voit que ses yeux sont beaux.

Elle baisse brusquement la tête.

Il se met à lui dire :

— Ah ! alors, vous aussi...

Mais alors elle relève la tête, et il voit que ses yeux sont devenus brillants.

— Seulement, moi, je ne suis pas comme vous, Monsieur Louis...

Elle change encore une fois :

— Moi, me suis-je dit, je vais prendre les choses comme elles viennent. Tant pis. Dites donc, Monsieur Louis, j'ai pas raison ?

Et il voit que ses yeux sont devenus moqueurs :

— Sans quoi, qu'est-ce qu'on deviendrait ? Et vous-même, disait-elle, vous voyez bien où vous en êtes...

Ayant baissé de nouveau la tête :

— Moi, je prends ce qui se présente... Les occasions ne manquent pas... Oh ! ma mère sait tout, ma sœur aussi. Elles ont fini par me laisser tranquille.

Il voit ses yeux levés sur lui encore une fois ; il voit qu'ils sont durs, ils sont fixes ; elle les détourne tout à coup.

— Au mois de février encore. Les ouvriers électriciens. Quand ils sont venus réparer la ligne. Un grand, tout en bleu, avec une petite moustache blonde. Ah ! dit-elle, celui-

là... Il voulait absolument m'emmener, pensez-vous ? Oui, à Genève.

Et il voit que ses yeux deviennent troubles, pendant qu'elle rit :

— Eh ! oui, Monsieur Louis. Puisqu'on n'est plus dans le Jardin, c'est bien le moins qu'on ait la liberté...

Alors il n'avait plus osé la regarder.

— Sans quoi qu'est-ce qu'on deviendrait ?... Oui, une moyenne, une petite moyenne... Puisqu'on ne peut pas avoir autre chose. Qu'est-ce que vous en pensez, Monsieur Louis ? Un petit plaisir, un chagrin, et puis un petit plaisir de nouveau. On prend ce qui vient.

Alors l'oiseau de nuit a crié encore une fois ; et on n'a plus rien entendu que le bruit de la rivière, comme quand on marche dans les feuilles sèches.

Il parlait pauvrement. Il disait :

— Ah ! vous aussi...

Il a répété :

— Ah ! vous aussi, je ne savais pas.

Pendant qu'elle s'était levée, et, lui, il a fait un pas en avant :

— Alors, comme ça, a-t-il dit, on a été chassé tous les deux ?

— Eh bien ! dit-elle. C'est comme ça, vous êtes un homme, il ne faut pas l'oublier et moi une femme ; on n'est pas des anges, qu'en pensez-vous ?

Car elle n'était partie qu'au petit matin.

— Est-ce qu'on fait du mal à quelqu'un, dites ? Et puis c'est qu'on a besoin de se consoler, n'est-ce pas ? On fait comme on peut...

Il voit que la lampe sous son abat-jour transparent continue à brûler doucement un peu au-dessus et en avant d'eux ; ils sont deux, ils sont deux ensemble.

L'oiseau de nuit a crié de nouveau.

— N'est-ce pas, nous autres, on sait vivre, on a fait ses expériences ; on se dit : « Ça ira comme ça pourra. »

Elle s'est tue un petit moment ; il s'était soulevé sur le coude, et, sans quitter sa place, il avait tourné le commutateur.

Alors une grande nuit s'est faite et il a semblé que l'oiseau de nuit s'était mis à crier plus fort, tandis qu'il ne bougeait plus.

— Dites donc, Monsieur Louis, est-ce qu'on ne pourrait pas se tutoyer ?... A présent... Oh ! seulement quand on serait seuls, bien entendu, mais voilà qu'on est seuls ; alors dis-moi : tu, et je te dis : tu...

Elle a repris :

— Et puis tire-toi seulement vers moi. Tu es tellement au bord que tu vas tomber.

Elle a dit :

— Il fait chaud, ce soir.

Elle disait :

— Oh ! touche seulement, c'est rond, on ne dirait pas, on me croit maigre... Eh bien, est-ce que je suis si maigre que ça, hein ?...

Elle a dit ensuite :

— Ecoute, qu'est-ce qu'on peut demander de plus ?... Oui, dans la vie... Embrasse-moi.

Elle disait plus bas :

— Et puis toutes les femmes se ressemblent.

L'oiseau de nuit criait toujours.

Et approchant sa bouche de son oreille :

— Et puis tous les hommes aussi... Oh ! disait-elle, je ne suis pas si méchante qu'on croit, tu verras... Oh ! disait-elle, oh ! Louis...

VIII

J'ai été élevé un peu trop solitairement par ma mère. Voilà ce que c'est d'habiter une maison écartée comme la nôtre. Il me fallait une demi-heure pour aller à l'école. J'étais seul, j'ai été gâté. J'étais nourri, logé, chauffé, blanchi, sans avoir à m'occuper de rien. Et puis, voilà, ma mère est morte.

Son cœur a été triste alors, mais il se disait : « Chacun son tour. »

Ah ! mais pourquoi (se disait-il) chacun son tour ? j'avais pourtant besoin d'elle. Pourquoi est-ce qu'il faut qu'on meure ?

C'est dans le Livre où il est écrit : *Tu retourneras à la terre, car tu en as été pris ; parce que tu es poudre, tu retourneras aussi à la poudre.*

C'est la condamnation, se dit-il. Il marchait derrière les porteurs dans un pays tout blanc ; eux, étaient noirs dans tout ce blanc.

Elle était tombée tout à coup de côté, la joue contre la terre gelée ; c'est pourquoi il marche derrière elle, ne pouvant pas empêcher qu'on ne l'emporte, n'ayant pas pu empêcher qu'on ne la cloue dans la caisse noire, n'empêchant rien, ah ! rien du tout ! bien docile au contraire, bien sage, bien appliqué à suivre, habillé de noir, dans la neige, avec quelques parents et amis, dans la neige, habillés de noir... Et il y a un long chemin jusqu'au cimetière, encore plus long que celui de l'école.

On n'empêche rien, c'est la condamnation.

Il faut remonter la rivière jusqu'à la route ; il faut s'engager sur la route, passer le pont, et voilà comment on est fait.

Il faut tourner avec la route à flanc de mont ensuite jusqu'au village, et là laisser le village à sa gauche, et aller encore.

On voit enfin ce petit mur construit en carré au milieu des champs. La grille est peinte en noir et argent. Il y a quelques thuyas ou cyprès, comme des fumées.

Ah ! fumées nous-mêmes, pense-t-il. J'aurais eu besoin d'elle jusqu'au bout, et voilà qu'on me l'a prise, — parmi les couronnes de verre qui étaient là passées autour des croix de bois. Et on veut dire non, on ne peut pas. On dit non, ça ne sert à rien. Pourquoi ?

Je me pose ces questions, parce que j'ai été élevé solitairement dans une maison écartée par ma mère qui était restée veuve de bonne heure.

Ils vous disent : « C'est déjà de la chance d'avoir pu la garder avec vous si longtemps. »

Qu'est-ce que ça veut dire : longtemps ?

Est-ce qu'il y a une mesure pour ces choses-là qui sont du cœur ; une mesure comme pour les femmes au marché, qui vous vendent les noisettes au verre, les poires à l'assiette, les pommes de terre aux cinq litres ou aux dix litres ?

Qu'est-ce que c'est que longtemps quand on a besoin de toujours, c'est ce qu'il se dit ; et toujours, ça n'existe pas.

C'est la grande condamnation, car la grande condamnation est d'avoir surtout besoin de la chose dont on est le plus privé.

Et quand Adrienne est venue, j'ai cru aussi que c'était pour toujours. Toujours, — et ça a fait six mois. Toujours, c'est six mois pour les hommes. On est condamné. On est dans le temps qui est sans mesure, car la plus grande longueur du temps, se dit-il, est comme rien auprès de ce qui ne se mesure pas, qui est la seule chose qui compte pour le cœur, se dit-il, tant pis, — pendant qu'il est dans son jardin.

Alors on ira doucement, on ira tout petitement, il ne faut pas se faire remarquer, — ce qui vient, ce qui se présente, elle a raison peut-être, Lydie.

Ne rien demander de plus que ce qu'on a, et aller tout doux dans la vie : un jour, un jour, et puis un jour, jusqu'à ce que ce soit fini ; manger, boire, dormir, et de temps en temps un petit plaisir, pense-t-il... ah ! c'est quand même une bonne fille !

Et raisonnable, pendant qu'il se penche sur la terre noire, et c'est dur de se pencher.

Mais il le faut bien, — sur la terre noire, sur la terre humide et toute tiède, mais il le faut bien, parce qu'on est en retard.

Il râtelle les feuilles mortes dont le dessus est sec et le dessous à moitié pourri. Il se penche, dans sa chemise ouverte, sur les petites tiges qui ont poussé blanc dans les plates-bandes, ayant été privées de lumière ; une goutte de sueur lui coule le long de la joue et tombe en faisant un petit bruit sur son soulier, ou lui entre dans la bouche, ou, s'introduisant sous la paupière, lui brûle le globe de l'œil.

Il se redresse, il passe sur son front son bras nu. Il est écrit : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.*

Oh ! il voit, car il est écrit : *La terre sera maudite à cause de toi*, et elle est maudite. Il est écrit : *Tu en mangeras les fruits en travail tous les jours de ta vie*, et on est maudit. Car on est quand même attaché à la vie et elle se défait tout le temps et on la refait. Elle lutte contre nous, il nous faut lutter contre elle.

Elle est malade, elle est gâtée, nous aussi.

Et malades, il nous faut nous battre tout le temps contre ses maladies à elle, — jusqu'à la mort, comme il se dit.

Il voit les dartres et les champignons qui sont aux troncs des arbres.

La chenille au bout des branches tisse son nid en velours blanc.

Il y a sur les pousses vertes des rosiers une telle épaisseur de vermine verte qu'elle y fait comme une seconde écorce ; une même épaisseur noire est sur les tiges du sureau.

Pourquoi tout est-il ainsi gâté et compromis d'avance, pendant que les mauvaises herbes poussent partout, pleines d'épines et de piquants, dangereuses à toucher, les chardons, les orties, les ronces ?

Et il faut pourtant — pour manger. Arracher, désherber, râcler, trier ; — on fait des tas, on y met le feu. Ils fument gris, ils fument blanc. Leur fumée traîne à terre comme une grosse chenille velue, puis, tout à coup, le vent la redresse et la fait basculer, vous l'envoyant dessus. On est pris dedans. On tousse, les yeux vous pleurent. On se protège la figure avec les mains, mais à ce moment la fumée s'écarte (il voit ces choses en pensée, tout en retournant la terre), puis se répand à travers l'air où elle fait comme un rideau. Il y a des trous dans ce rideau. On voit par les trous. Un coin de bois, on ne le voit plus. Un... Qu'est-ce que c'est ? ah ! ça c'est un pommier.

Ah ! misère. Il est en train de retourner la terre : c'est dur... Sa chemise colle à son corps, il a un goût amer sur la langue. Il faut : tant pis. Jour après jour, tant pis. Ne rien désirer. Ce qui vient, l'occasion : manger, boire, dormir ça fait un jour ; dormir, boire, manger, ça fait encore un jour. Et les jours viendront se mettre l'un sur l'autre derrière nous comme les pages d'un livre, tandis que l'épaisseur de ceux qui restent à vivre diminue toujours plus.

Il a été boire à la fontaine.

Il change de costume.

Il met son chapeau, il traîne les pieds. Il va sous le grand ciel rose, qui est au-dessus de nous comme une tromperie, avec son calme et sa pureté. Il a les mains dans les poches.

Il pousse la porte de la cuisine :

— Ah ! a dit Mme Chappaz en le voyant entrer, comment, c'est vous ? depuis le temps !

— Oui, dit-il, j'ai eu des ennuis...

— Ah ! dit Mme Chappaz.

Des bouquets de roses sont peints sur ses joues bien vernies ; sa poitrine fait étagère sous son menton dans une blouse de coton gris :

— J'espère bien que ça va mieux.

Bolomey a dit que oui...

— Et vous savez, Monsieur Bolomey, pendant que vous... vous êtes seul chez vous, oui, en attendant... eh bien, vous n'avez qu'à venir manger ici... On s'arrangera, c'est facile... N'est-ce pas ? avec le monde qu'on a... Écoutez, a-t-elle dit, je vais appeler Lydie...

Mais il a dit :

— Non, ne la dérangez pas. Donnez-moi seulement une bouteille de bière et un verre...

— Eh bien, c'est ça, Monsieur Bolomey ; mais où est-ce que vous allez vous mettre ?

Il fait un signe de tête vers les bosquets où on ne va guère la semaine.

Il a été s'asseoir à l'écart derrière les fusains, la bouteille de bière sous le bras, son verre à la main. Il commence à faire nuit. On entend de l'autre côté des buissons un bruit de voix, et puis le bruit des gens qui se lèvent, et ils font alors un bruit de monnaie, et ils paient, puis s'en vont. Quelques-uns sont venus en auto et mettent le moteur en marche. Neuf heures. On ira comme ça tout doux. Un petit plaisir après le travail ; un verre de bière et elle est bien fraîche. Et un peu de musique aussi de temps en temps, pourquoi pas ? parce que le poste de sans-fil de Métraux s'était mis à fonctionner... *Bulletin météorologique... Forte dépression sur l'Irlande... Température en hausse... Maximum, vingt-sept degrés, minimum seize.*

Silence.

Tout à coup le saxophone a été introduit par un battement de tambour mêlé à des fuites de merles.

Et ça se met à balancer autour de Bolomey. L'air balance.

Les branches balancent (M. Métraux a laissé la fenêtre grande ouverte, parce qu'il fait chaud).

C'est fort, c'est douloureux et doux. Ça fait de la peine au cœur et ça divertit. On danse. Le divertissement des corps, et c'est pour ne plus penser. Alors aller comme ça, c'est ce qu'il se dit. De la bière fraîche, un air de danse, laisser faire.

— Coucou !...

Elle lui a mis les mains sur les yeux.

Et il a tenté de se défaire d'elle, mais elle le serrait fortement, lui renversant la tête, et la forme de ses bras nus était contre les côtés de son cou.

Et se baissant vers lui : « Tu as eu peur ?... » dans la musique.

— Tu as eu peur, dis, petit ?

Alors la chaleur de son souffle et puis sa bouche, dans la musique ; ah ! laisser faire, pendant qu'elle le tient renversé contre elle des deux mains et sa bouche par-dessus ses mains va le chercher.

Il laisse faire ; la musique.

Sa bouche chaude, sa bouche molle et entr'ouverte.

Puis elle a dit : « C'est gentil d'être venu. »

Il la laissait dire et faire. Elle se glisse contre lui dans la musique ; elle s'est assise sur ses genoux.

— Je n'aurais peut-être pas pu aller te rejoindre, ce soir ; comme ça je t'aurai eu quand même, dis...

Il a senti le goût de ses lèvres, encore une fois. Et elles le quittent, mais alors c'est lui qui les cherche, comme la musique dit de faire, et puis c'est aussi ce que dit la vie, ou quoi ? prendre ce qui vient ; autant de trouvé, se dit-il, serrant contre lui ce grand corps qui se dénoue et se répand comme quand on coupe le lien d'une gerbe.

Elle disait :

— Oh ! fais seulement. On est bien caché.

(à suivre) C. F. RAMUZ.

PROPOS D'ALAIN

Il n'y a jamais eu d'hallucination, ni d'apparition ; il n'y en a point ; il n'y en aura jamais. Cela est dans la notion même, si l'on pense bien. Nous devrions savoir ce que c'est que constater, puisque nous invoquons le seigneur fait. Mais les fanatiques de l'expérience ont glissé souvent de constater les discours d'un fou à croire qu'ils constataient les visions du fou. Quant aux récits touchants et à l'éloquence, si naturelle aux visionnaires, cela ne m'étonne point ; car ils voudraient croire et faire croire ; et donc ils voudraient avoir vu et faire voir ; ils iront jusqu'au supplice, s'ils peuvent, de ceux qui ne veulent point croire, ni avoir vu. Cela fait de furieuses preuves, qui ne sont jamais qu'incantation. Certes quand on évoque le diable selon le grimoire, on a bien peur ; mais si grande peur que l'on ait, on ne voit jamais que ce monde, jamais que ces choses imperturbables.

Le plus ancien temple est sans doute le bois, dont les colonnades sont une sorte de souvenir. Au bois tout résonne ; l'écho nous parle ; des mains nous tirent par le manteau ; mais ce sont des ronces ; l'apparition est derrière l'arbre ; ou bien, c'est une biche aux oreilles pendantes qui regarde et bondit. Ce n'est toujours qu'un bois ; la peur ne le change point. Vous touchez l'arbre, ce n'est qu'un arbre ; vous faites le tour de l'arbre, c'est toujours arbre ; ainsi votre peur ne se peut contenter, sinon par la fuite, qui est une bien belle preuve. Là-dessus revient le conte de veillée, dont on trouvera un bon modèle dans Balzac sous le titre de *La Bossue courageuse* ; l'histoire commence par faire peur en évoquant des brigands vraisemblables ; après quoi l'imagination développe des horreurs par la parole et le geste ; mais les fantômes sont dans la nuit autour de la grange ; les fantômes sont des objets que personne ne voit.

Les Nordiques ont leur brouillard, et d'énormes fantômes par des effets qu'on voudrait dire physiques. Kipling conte

l'histoire de deux chiens de traîneau attachés ensemble, et errant ainsi par les glaces ; cela faisait un monstre étonnant ; d'autant qu'on le voyait gigantesque, selon une illusion connue, celle qui nous fait voir l'île plus haute dans la brume, et la lune plus grande à l'horizon qu'au zénith. Donnez-vous cette dernière apparition ; ce n'est pas difficile ; cette lune énorme au-dessus de la chaumière vous étonnera ; mais ce qui vous étonnera bien plus, ce sera de constater que vous ne la voyez nullement plus grosse qu'au zénith. Tendez quelque réticule, ce qui est mesurer l'apparence, comme font les peintres, et vous vous trouverez assurés que vous avez tort de croire que vous voyez la lune plus grande à l'horizon qu'au zénith. Et, par même méthode, vous constaterez aussi que vous ne voyez point l'apparence de l'île plus grande dans la brume, ni finalement le monstre des deux chiens plus grand dans le brouillard.

Vous découvrirez cela, si vous le voulez. Mais vous découvrirez peut-être autre chose, c'est que vous ne voulez pas faire cette découverte. J'en ai vu l'exemple dans un homme d'ailleurs très raisonnable, et qui refusa d'essayer une mesure de la lune, disant que très évidemment il la voyait plus grosse à l'horizon qu'au zénith ; je suppose qu'il tremblait un peu devant cette très grosse erreur qu'il soupçonna soudain en lui-même ; et l'horreur de la mauvaise foi le mit en guerre pour ses preuves, comme il arrive souvent.

Quelle poésie que celle d'Homère, quand les dieux courent et se battent parmi les hommes ! Une grande terreur saisit le guerrier devant ce qu'il croit le dieu Mars ; mais la ligne qui cerne le dieu ne tremble pas pour cela. Le beau chant nous guérit de cette maladie de croire qu'on voit. C'est l'arbre qui est divin, et c'est le monde qui est divin. Ainsi, dans le *Cimetière marin*, rien n'apparaît que la divine apparence, qui est toute vraie. Vous dites là-dessus qu'Homère est d'une autre grandeur ; il se peut ; mais prenez garde encore au fantôme d'Homère, qui n'est rien. De ce père des poètes je me garde de croire ce que je ne crois pas ; je le cerne, je prends mes mesures ; divin aussi, en son exacte apparence ; et miraculeux sans tromperie, ce qui est le beau.

ALAIN

RÉFLEXIONS

En lisant les Mémoires d'un Touriste.

Les *Mémoires d'un Touriste* sont un des quatre Stendhal à relire annuellement. Ce devoir nous a été rendu plus aisé ces deux dernières années, puisque voici qu'aujourd'hui ces *Mémoires* prennent leur place dans la grande édition, par les soins de Louis Royer, et que, l'autre année, Henri Martineau les donnait dans l'édition du *Divan*, celle que Jean-Louis Vaudoyer, qui préface les *Mémoires* pour MM. Arbelet et Royer, désigne pudiquement par cette périphrase : « l'édition qui porte une firme gœthéenne, sous sa couverture couleur de fumée. » Pourquoi ne point la nommer ? Je ne présume pas que ces entreprises, dont chacune a son rôle et sa nécessité, se regardent en chiens de faïence comme de simples hebdomadaires littéraires. L'esprit stendhalien est aujourd'hui trop menacé pour que le premier devoir de la famille beyliste ne consiste pas à serrer ses rangs. Maurras ne proclamait-il pas en effet dans la préface de *Rome, Naples et Florence*, les vacances du beylisme ? Ce ne sont pas les disputes droite-gauche qui ramèneront la rentrée.

Je ferai cependant à Vaudoyer un reproche plus sérieux. Les mémoires du *Touriste* et le touriste des *Mémoires* sont excellemment présentés par lui. Il nous évoque Stendhal devant la nature, Stendhal dans les villes, Stendhal chez les hommes, Stendhal près des femmes, Stendhal au café. Il y manque le touriste politique. Il manque aux cafés de Stendhal le *Café du Commerce*. Et pourtant les *Mémoires d'un Touriste* nous gardent, avec *Lucien Leuwen*, le trésor des notes et des idées de Stendhal sur la vie politique de la province

française au temps du Juste Milieu. De cela Vaudoyer ne dit rien. Et voilà l'incurable frivolité de l'école du Palais Royal ! Mais bien plutôt, j'imagine que notre confrère a flairé le vent de la saison et prévu cette remarque triste, qui est aussi une triste remarque : « Avec tout ce que vous nous dites de votre Stendhal, et tout ce qu'il en dit lui-même, nous ne savons même pas s'il était de droite ou de gauche ! » Vaudoyer a préféré s'abstenir, vu qu'en effet on n'en sait rien. Mais l'essentiel c'est qu'on sache pourquoi on n'en sait rien. Et cela, on peut le savoir.

Stendhal est un rationaliste selon l'esprit des Encyclopédistes et des idéologues, qui croit au mouvement et au progrès par l'éducation, au devoir de méfiance et d'examen vis-à-vis du gouvernement. Et ce bourgeois de Grenoble n'aime ni les prêtres ni les nobles. D'autre part, il possède un sens très vif, et même exigeant, de l'héritage français sous toutes ses formes. Célibataire, il renonce à sa part de capital, mais il tient d'autant plus fort à sa part viagère, et Stendhal est de ceux à qui pensent les étrangers qui voient au mot français civilisation un sens particulier qui ne se retrouve guère ailleurs. Enfin il a le sens et le goût matériel des individus bien plutôt que celui des étiquettes, des cadres et des idées, je dis des idées politiques. Il n'est pas plus un homme à considérations qu'un homme à discours. Mais si, en politique, il ne « pense » guère, il voit et il comprend beaucoup. Il aspire obscurément au Divan de Martineau, mais il a horreur du divan doctrinaire. Le principal des doctrinaires, M. Guizot, a fait de Stendhal, quand il mourut, cette oraison funèbre devant M. Viennet, qui applaudit des deux mains : « C'était un polisson ! »

Remarquons qu'au plus grand des anti-stendhaliens, Flaubert, échut un destin pas très différent de celui de Stendhal. Flaubert aussi, qui s'est penché curieusement sur la chose politique, est inclassable. Il mobilise et mécanise également pour son guignol les blancs, les bleus, les rouges. Il ne voit pas plus Homais sans Bournisien que Bournisien sans Homais, Cisy et Dambreuse sans Dussardier et Sénécal que Dussardier et Sénécal sans Cisy et Dambreuse. Il déclare dans une lettre qu'il roule également tous les partis

dans la... (parfaitement !) et il donne de cette égalité cette raison magnifique qu'il faut être juste. Il reste ici très inférieur à Stendhal. Devant le Dauphinois ce Normand est un barbare. Chez Stendhal comme chez Flaubert il y a des canailles de toutes les opinions, mais Stendhal ne roule pas les opinions politiques dans la fange. Et il ne dit même pas qu'il faut être juste. Il l'est naturellement.

Et un stendhalien l'est naturellement. Un stendhalien voit le rouge et le noir de son temps comme s'ils étaient déjà digérés par le *Rouge et le Noir* du Patron. Il y a dans le stendhalisme une section politique. Et cette section politique est en horreur aux politiques professionnels, dont la profession, le professionalisme, le professorat sont fondés sur une idéologie, une doctrine de parti, une carte d'hémicycle qui non seulement doit se partager, tantôt comme les quarts d'un Brie, tantôt comme l'omelette Lautier, en droite, centre et gauche, mais doit partager les Français majeurs et électeurs. C'est ainsi que dans l'ancienne armée allemande les soldats étaient conduits le dimanche aux offices de leur culte, et devaient par conséquent déclarer leur religion. De fortes têtes, des socialistes répondaient qu'ils n'en avaient pas. Ils étaient alors consignés jusqu'à ce qu'ils s'en fussent trouvé une. Un homme politique, un successeur de M. Guizot, consignerait volontiers Stendhal ou Flaubert, jusqu'à ce qu'ils se soient déclarés de droite ou de gauche. Et je comprends dans les hommes politiques tous ceux qui gravitent plus ou moins autour des hommes politiques.

Notez que tout ce monde-là n'a pas absolument tort. Mon intention est ici le contraire de celle de Flaubert : ne les roulons que dans les fleurs. A qui parle de la chose politique en libéral indépendant et impénitent, les partisans répondent aigrement qu'entre la droite et la gauche il ressemble à la chauve-souris, et ils lui répètent pour la millième fois : « Je suis oiseau, voyez mes ailes. Je suis souris, vivent les rats ! » Il faut être oiseau ou souris. Il y a des catégories de la vie politique qui doivent être maintenues, parce qu'elles sont nécessaires à la vie politique, parce qu'elles sont de la vie et qu'elles sont de la politique. Peut-être est-ce même là une loi des républiques, où la fidélité, le loyalisme envers un parti, sinon

envers un chef de parti, fournissent un équivalent de ce qu'est dans un régime féodal la fidélité envers le suzerain, dans la monarchie le loyalisme envers le souverain. Dans les cités antiques on jugeait défavorablement, il paraît même que parfois on punissait le citoyen qui n'était d'aucun parti. Théramène avait été surnommé Cothurne parce que, comme cette chaussure allait aux deux pieds, il allait également à l'un et à l'autre des deux partis, démocratique et oligarchique. Il est bon que tout cela, pratiquement, soit jugé avec défaveur.

Mais cette défaveur ne peut concerner que le politique actif, le militant, le parlementaire, même le journaliste de parti, qui se mettraient dans ce cas. Ou plutôt qui s'y mettent. Dans un Parlement le cothurne, la chauve-souris ou le Saxon sont dangereux, redoutés et redoutables. Les parties honteuses de l'ombre parlementaire sont en eux. Ils y représentent toujours l'intrigue et très rarement l'intelligence. Il ne faut pas confondre cette moisissure venue sur des intérêts avec le ferment actif d'une pensée critique ou les lois artistiques d'une poussée créatrice.

On doit surtout se garder d'appliquer cette règle du jeu électoral et parlementaire à un jeu tout différent, celui de la critique indépendante, ou, à un degré très supérieur, celui de la cléricature pure, qui n'ont pas seulement le droit, mais le devoir d'être sans parti, sauf aux élections, où il faut tout de même bien voter pour quelqu'un. Il n'y a même pas besoin d'aller chercher, pour autoriser cet état d'esprit, le critique ou le clerc, puisque tel est le cas de l'électeur dans la rue. Il y a en effet deux sortes d'électeurs : l'électeur dans les cadres, soit le militant d'un parti, qui doit voter selon la discipline de ce parti, et l'électeur dans la rue, qui vote selon son impression ou son intérêt personnels. S'il n'y avait que des électeurs encadrés, la politique empoisonnerait tout. S'il n'existait que l'électeur dans la rue, la vie politique serait une vie invertébrée, et la chose politique une chose impensable, un dynamisme pur, comme aujourd'hui dans la jeune République allemande. Tous deux importent à un équilibre.

L'électeur dans la rue, c'est la forme élémentaire du touriste sur la route, soit de l'auteur des *Mémoires d'un Touriste*. C'est également la forme élémentaire du critique

politique indépendant. Et c'est même, dans la mesure où certaine voix du peuple est la voix de Dieu, la forme élémentaire du clerc. Mais laissons le clerc de côté. Ne pensons qu'au touriste politique. Ce touriste représente en France la forme la meilleure, la forme nécessaire de la civilisation. La civilisation en France sera stendhalienne ou ne sera pas. Il y a une civilisation contre les cadres. Il y a une civilisation contre les partis. Il y a une civilisation contre les écoles. Il y a une civilisation contre les églises. Ce qui ne veut pas dire du tout une civilisation sans les cadres, sans les partis, sans les écoles et sans les églises. La civilisation a besoin d'eux, moins pour les adopter ou les combattre (les deux fonctions complémentaires d'un sabre célèbre) que pour les tourner, pour prendre autour de ces obstacles les formes flexibles de la vie. La fonction, dans la culture française, de la civilisation, ressemble à celle de l'*esprit* dans la culture allemande. Les deux cultures ont leurs façons particulières de dépasser et de déclasser les formes rigides.

Aussi un critique politique se laissera-t-il avec la plus complète indifférence accuser d'irrésolution ou de dilettantisme. Le reproche ne serait sérieux que pour un homme politique. Les jeunes politiques de *Notre Temps* constatent dans le *Rajeunissement de la Politique* l'absence d'une culture politique. Cette absence est fâcheuse et il sera bon d'y remédier. Mais la culture politique n'est pas l'action politique. Les *Mémoires d'un Touriste* n'importent pas, n'ont jamais importé à l'action politique. Mais c'est un meilleur texte de culture politique que les brochures que pouvait écrire en ce temps-là M. Guizot lui-même.

ALBERT THIBAUDET

LÉON CHESTOV

La philosophie est issue de l'étonnement, affirment les uns ; de l'admiration, déclarent les autres. Pour Kirkegaard, son origine est la crainte. La philosophie de Chestov est fille de l'offense. La pensée de Chestov est la réaction d'une âme profondément outragée par le réel. Et il ne s'agit pas de cette protestation du sentiment moral que soulève le contraste permanent entre ce qui est et ce qui devrait être, protestation qui aboutit d'ordinaire à l'édification d'un monde idéal, mais de la révolte d'un être vivant qui veut maintenir envers et contre tout les désirs, les aspirations, les espoirs humains, se refuse à accepter toutes les choses horribles et répugnantes que nous impose le réel, et prétend mettre la main sur les *res quæ in nostra potestate non sunt.*

Voilà une origine bien trouble, dira-t-on, et qui vicie la source même de la philosophie chestovienne. Oui, mais c'est précisément la question que soulève Chestov, c'est sur le postulat de la recherche désintéressée de la vérité métaphysique que porte avant tout la critique de Chestov. Quand le matin nous ouvrons notre journal et que parcourant d'un œil indifférent la rubrique des faits divers, avec ses meurtres et ses accidents stupides, nous découvrons soudain parmi les victimes un nom qui nous est cher, il nous faut accepter cette chose horrible, il nous faut ravaler notre désespoir, notre pitié ; il n'y a rien à faire. Pourquoi ? Pourquoi le fait me contraint-il ? Pourquoi dois-je m'incliner devant le fait transformé par la raison en vérité générale et nécessaire, que plus rien ne peut effacer, que seul un miracle peut abolir, miracle que cette même raison m'interdit d'admettre ?

Voilà le problème fondamental de Chestov. Mais y a-t-il là un problème philosophique ? N'est-ce pas le comble de l'absurde que de poser un tel problème ? Chose étrange, Chestov est lu, cité, commenté, et jamais cependant, à ma connaissance, on n'a essayé soit de répondre à sa question, soit même de la déclarer franchement absurde. On préfère tout bonnement la passer sous silence comme une incongruité. Serait-on gêné pour Chestov qui prétend ne pas tenir compte des règles du jeu ? Mais peut-être préfère-t-on laisser Chestov se débattre seul et tenter de répondre à sa question, tout le monde étant persuadé qu'il se contredira grossièrement, révélant ainsi lui-même que la question est absurde et qu'il s'agit encore là d'un de ces faux problèmes comme l'on en a déjà beaucoup dépisté depuis quelque temps. En effet, en mettant en doute les principes d'identité et de contradiction, Chestov est obligé ensuite de se référer à ces mêmes principes lorsqu'il s'efforce de répondre à sa question. Mieux donc vaut attendre que, fatigué, il cesse de nous poursuivre de ses interrogations indécentes et ridicules. Mais de ses contradictions Chestov, lui, se soucie fort peu ; il se rend parfaitement compte que toute critique « raisonnable » de la raison ne peut être qu'immanente et qu'argumenter contre la raison c'est reconnaître ses droits et assurer son triomphe.

Un homme rêve (je reprends un exemple de Chestov : voir son article sur Husserl dans la *Revue Philosophique*) ; il est torturé par un cauchemar contre lequel il se débat en vain ; soudain surgit une vague lueur : ce n'est qu'un rêve. Si le dormeur appliquait alors à son jugement le principe de contradiction, il devrait renoncer à se réveiller, puisque c'est en rêve qu'il affirme qu'il rêve ; son jugement se détruit donc. Par bonheur, en dépit de toute logique l'homme fait un violent effort, parfaitement absurde, et se réveille ; le cauchemar se dissipe. Issue d'une âme violentée par le réel, la philosophie de Chestov met tous ses espoirs dans la violence même de cet outrage pour nous en délivrer. N'est-ce pas en effet quand le cauchemar atteint la limite de l'horreur que nous trouvons en nous la force de dire : ce n'est qu'un rêve ?

Mais peut-on se réveiller du réel ? Voilà encore une question absurde pour celui qui est dans le réel et qui le juge selon des principes qui lui sont immanents. Tant que nous n'échapperons pas à l'immanence, nous demeurerons les esclaves du donné. Celui qui a vu un oiseau entrer dans une chambre par la fenêtre ouverte, sait qu'il est rare que l'oiseau puisse s'échapper : il cherchera une issue en haut, il se heurtera au plafond jusqu'à ce qu'exténué, les ailes brisées, il tombe à terre ; la fenêtre est ouverte cependant ; mais pour l'atteindre, pour échapper, il faudrait changer de direction. Ainsi de notre pensée : elle ne connaît qu'une seule dimension et ne parvient donc pas à s'évader du cercle magique. Pour le survoler, il faudrait qu'au mépris de la raison elle reconnût sa seconde dimension ; autrement dit, qu'elle eût l'audace d'admettre que l'horreur, le dégoût, le désespoir sont des arguments, que les « raisons » du cœur que la raison ne connaît pas, qu'elle se refusera toujours à connaître, peuvent nous révéler la vérité en nous y faisant activement participer, et nous libérer. Certes, s'il s'agit de déterminer le paralaxe d'une étoile, il faut éliminer tous les éléments psychologiques, subjectifs, susceptibles de troubler les résultats de l'observation. Mais cette méthode scientifique peut-elle être transférée telle quelle dans le domaine métaphysique? Son application aux problèmes métaphysiques n'est justifiée que si nous postulons que l'Etre a une structure déterminée et qu'il ne nous reste plus qu'à la constater en éliminant tout ce qu'il y a en nous de personnel, en nous réduisant, pour autant que faire se peut, au pur sujet de connaissance. La connaissance en ce cas se réduit à « regarder en arrière » (« Besinnung »), à enregistrer ce qui existait déjà avant nous, ce qui s'est constitué sans nous et le plus souvent contre nous. Nous voilà donc livrés pieds et mains liés à tout ce que nous impose le réel métamorphosé par la raison en nécessaire, nous voilà soumis à une contrainte contre laquelle l'éthique qui imprègne toute philosophie rationaliste (mais y a-t-il une philosophie qui ne soit pas rationaliste ?) nous interdit même de protester, en nous offrant du reste comme fiche de consolation la conscience de notre grandeur, de notre héroïsme. S'il eût été un être moral et

raisonnable, Orphée aurait accepté la mort d'Eurydice et compris que ce n'était qu'un événement « naturel » ; mais se souciant peu de la noblesse et de la grandeur du héros tragique (grandeur qui n'existe d'ailleurs que pour les spectateurs), Orphée osa agir en être vivant et non en appareil enregistreur doué de conscience.

Kirkegaard exigeait des philosophes qu'ils vécussent dans les catégories dans lesquelles ils pensaient ; Chestov, lui (je cite d'après le *Taureau de Phalaris*, encore inédit), appelle les hommes « à penser dans les catégories dans lesquelles ils vivent », à introduire dans leur pensée métaphysique ces « lugere », « ridere » et « detestari » que Spinoza avait privés de tous droits au profit du seul « intelligere », et qui nous permettraient de chercher d'une façon intéressée et d'intervenir directement dans les réponses aux questions qui nous importent le plus. La seule vraie critique, la critique transcendante de la raison, dit Chestov, se trouve dans la Genèse : « Quant à l'arbre de la science du bien et du mal, tu n'en mangeras point, car au jour où tu en mangeras tu mourras. »

La connaissance du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur nous met en face de choses qui sont ceci ou cela, et ne nous laisse donc tout au plus (si l'on admet le libre arbitre) que le pouvoir de choisir entre ceci et cela et non de faire en sorte que ce que nous ne voulons pas ne soit pas. Autrement dit, le bien et le mal, la vérité et l'erreur sont le produit de la connaissance qui a pétrifié l'être et anéanti du même coup notre liberté créatrice. Chestov est donc le seul parmi les philosophes qui ait eu l'audace de proclamer que le serpent avait effectivement trompé l'homme, car tout le monde demeure persuadé que le menteur en l'occurrence fut Dieu qui voulait nous priver de cette science admirable qu'est la connaissance du bien et du mal.

Mais sommes-nous encore dans le domaine de la philosophie ? Si la philosophie, ainsi que Chestov se plaît à le répéter après Plotin, est « le plus important », si elle recherche la « racine des choses », alors la pensée chestovienne est une pensée philosophique. Cependant, elle s'efforce d'atteindre son but par des voies différentes de celles que suit la philo-

sophie qui aspire à être scientifique et se glorifie d'être un « libre examen ». Du point de vue de Chestov, en effet, ce libre examen n'est pas libre du tout, puisqu'il consiste à s'abandonner à la raison et à reconnaître le principe de contradiction comme critère suprême de la vérité. Le « libre examen » tel que le conçoivent la science et la philosophie qui se modèle sur la science, c'est le renoncement à tous les préjugés, sauf précisément à ce préjugé qu'il est indispensable de renoncer à tous les préjugés, c'est-à-dire aux prétentions du vivant. Cet examen soi-disant « libre » affirme donc avant toute recherche que c'est la nécessité qui est à la racine des choses, quel que soit le nom dont il affuble la dite nécessité. Mais il faut bien constater qu'une pareille méthode présente vis-à-vis des efforts spasmodiques de Chestov ce précieux avantage de nous offrir des réponses contrôlables selon certaines règles, tandis qu'avec Chestov toutes les questions restent en suspens et notre horizon se hérisse de points d'interrogation. Celui qui s'adresserait à Chestov pour apprendre de lui ce qu'il faut faire, n'obtiendrait aucune réponse. Celui qui s'étant pénétré des idées de Chestov et ayant reconnu la force de sa critique voudrait le suivre, se trouverait abandonné à lui-même, comme est abandonné à lui-même Chestov depuis qu'il a rompu avec le monde commun à tous : il nous dit que nous dormons, il nous encourage à nous réveiller, mais chacun est appelé à le faire à ses risques et périls et en sachant d'avance que c'est la solitude qui l'attend, cette solitude dans laquelle est retranché Chestov, où ont sombré Kirkegaard, Nietzsche, tous ceux qui ont quitté la route royale de la raison. Et cependant, en dépit de notre quasi-certitude que la révolte n'aboutira à rien, qu'en nous efforçant d'ébranler les murs de notre prison nous risquons de périr sous les décombres, la pensée de Chestov a pour beaucoup d'entre nous quelque chose de terriblement attirant ; celui qui l'a connue, qui s'en est imprégné, ne reviendra plus jamais sur ses pas, même après avoir quitté Chestov, car il voit la réalité sous un nouvel angle ; esclave de cette réalité, il lui refuse son consentement, il refuse de recevoir avec le sourire les crachats, les outrages dont elle l'abreuve, il n'a plus que dégoût

pour la pose stoïcienne, il conserve au plus profond de son cœur l'espoir du salut, l'espoir du miracle.

Toute l'œuvre de Chestov constitue en somme le commentaire des paroles que Dieu adressa à Adam en le prévenant que la connaissance c'était la mort. Ce qui anime cette œuvre, ce qui donne à Chestov la force de persévérer dans cette voie apparemment sans issue où il avance à tâtons, c'est le souvenir toujours vivant du paradis perdu, c'est la nostalgie de l'état d'innocence et de divine ignorance qui signifiait puissance, joie et liberté. Mais pour un chrétien, ces *res quae in nostra potestate non sunt* ne sont-elles pas au pouvoir de Dieu qui nous a dit que rien ne nous serait impossible si nous avions la foi, et le Christ n'est-il pas venu précisément pour que « ce qui a été ne fût pas ? »

B. DE SCHLOEZER

NOTES

ROMANS ET RÉCITS

TEL QU'EN LUI-MÊME, par *Georges Duhamel* (Mercure de France).

La mort de Salavin, ce n'est pas une petite affaire ! On hésite à parler d'un livre qui en contient tant d'autres en les dénouant. Au vrai, *Tel qu'en lui-même* ne peut être pleinement goûté que par le familier de Salavin, des Salavin. Délicate coquetterie d'un auteur assuré de plaire, parce qu'il est assuré d'être connu.

Tel qu'en lui-même nous offre la contre-partie exacte du *Journal*. Salavin nous apparaît sous un faux nom, inconnu des gens qui le fréquentent et l'admirent. Ils le jugent homme de bien, s'émerveillent d'un dévouement héroïque qui ne recule devant aucun sacrifice. Dévouement si continuellement héroïque, à vrai dire, que les spectateurs se prennent à penser — avec combien de repentirs ! — que M. Chavegrand (c'est Salavin) doit avoir quelque chose à se faire pardonner. Cette supposition, pour le lecteur au courant des dessous, ne manque pas de sel. Tout le livre est construit sur cette équivoque qui produit des effets cocasses et émouvants. Fort habilement, M. Duhamel a situé l'action à Tunis, où l'action d'un homme peut avoir plus de chances et plus de retentissement que chez nous.

Salavin est maintenant tout à fait averti. Il n'en est plus à chercher tous les *S* dans le dictionnaire. Il aperçoit immédiatement l'inanité de ses efforts. D'où un perpétuel renchérissement qui le porte au désespoir. Quand il se fait tuer par son petit domestique arabe — moins heureux, et bien injustement,

que les héros d'André Gide — ce n'est guère qu'un suicide par procuration. M. Duhamel a rendu de façon sobre et touchante l'effort sérieux, tendu et pauvre du malheureux petit bourgeois. La fin, le retour de Salavin dans son petit appartement du Jardin des Plantes, dans les cadres de sa vraie réalité, ne manque pas de grandeur. Salavin est non seulement un type, c'est un type collectif, le symbole des limites d'une classe, d'une époque, une sorte de Jérôme Paturot à la recherche de la sainteté, une sorte de Don Quichotte en alpaga dont la maigreur n'est pas seulement physique, mais, en dépit de ses efforts, morale.

M. Duhamel est maître de son art. On est frappé en le relisant — car le lire c'est le relire — de voir si bien mêler le net au flou dans une peinture : « Simon poursuivit sa route avec un geste vague. Il entendit bientôt, sur sa gauche, la voix de la mer, un halètement court, avec des détonations étouffées et, plus loin, plus haut, à mi-chemin du ciel et des profondeurs, un murmure illimité, ineffable, poignant, propagé de vague en vague, de goutte en goutte, à travers l'étendue nocturne, depuis le fond de l'éternité... Une eau calme, huileuse, presque morte, où se berçaient des reflets de lune et de feux. Dans un cadre de ciel se dessinait à contre-lueur la forme noire, énorme, d'une poupe arrondie, haute comme une tour... Simon Chavegrand fit encore un pas. L'eau maintenant était à ses pieds, l'eau noire, épaisse, plus sourde qu'un sommeil d'hiver. Il en montait une tendre et funèbre odeur d'orange gâtée ». On voit comment est fait le dosage d'un concret très précis et d'un abstrait vaporeux, par une économie pour ainsi dire bourgeoise des moyens. Ce dosage forme un style, un style frais, nourri, de bon aloi, qui répond à toutes les exigences du récit, et qui supportera gaillardement l'épreuve de l'anthologie.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

TITE-LE-LONG, par *Marcel Jouhandeau* (Editions de la N. R. F.).

Le premier livre de l'auteur, qui a paru il y a douze ans (il en est à son quatorzième), portait comme sous-titre : « Histoire ironique et mystique ». C'est une excellente définition des romans

de Jouhandeau, si l'on précise toutefois que l'ironie dont il use est déliée à l'extrême et à ce point pénétrante qu'elle compose la trame même de ses récits. Aussi ses personnages ne sont-ils que des silhouettes. On croirait d'un Guignol. Les petits provinciaux, employés ou bourgeois, les dévotes et les vicaires, s'agitent juste pour nous amuser et en même temps nous édifier. Car leurs bouffonneries sont de purs prétextes ; le pointillé ridicule que dessine leur vie obscure fait apparaître, si on l'approche de la lumière, un profil divin.

Tite-le-Long est un être fantastique, à une dimension. « Toujours seul, distant, silencieux, d'une politesse précise de prêtre ou de bourreau, il multipliait le vide autour de lui. » Commandant en retraite, n'ayant jamais rien fait ni pensé à rien, vivant dans une petite ville et partageant toutes les mesquineries d'une famille qui porte au sublime les ridicules de la province et de la bourgeoisie, son existence ressemble plutôt au néant. « Il jouait à se dispenser de vivre ». On croirait donc qu'il ne peut descendre plus bas. Le livre au contraire nous fait assister à sa dégradation continuelle à tous les points de vue : mental, social, familial, etc. Il finit par devenir colporteur et à la dernière page il en est réduit à coucher en plein champ. Mais tandis que l'humanité des naturalistes, de Tchekhov par exemple, se dégrade sans retour, celle de Jouhandeau, à mesure qu'elle s'abaisse aux yeux des hommes, s'approche de Dieu. Ce double mouvement en sens inverse s'opère simultanément. Pas de crise, pas de conversion, pas de conflit. Un homme se dépouille — est dépouillé. Au moment où il ne lui reste plus rien, il possède tout. Le commandant Tite-le-Long, dormant à la belle étoile et recevant les coups des enfants « est établi là où rien ne peut plus l'atteindre, parmi les anges, sur le trône de l'Eternel. »

Ainsi Véronique (les « Veronicana » de Jouhandeau sont souvent beaux, parfois admirables) essuyant des crachats découvre un Dieu. Les révélations peuvent être familières. Et toujours en lisant Jouhandeau on pense à un Téniers qui aurait repris les Pèlerins d'Emmaüs.

JEAN GRENIER

***

RACHEL, par *Jean Prévost* (Editions de la N. R. F.).

On lit, dans les lignes, pleines de bonne grâce et de franchise, dont Jean Prévost a préfacé son roman : *Certains de mes amis, gens de goût, ou même gens passionnés, croient indigne d'un écrivain « qui se respecte » d'écrire un roman où il n'est question que d'amour.* Je me souviens qu'après avoir écrit *Aimée*, Jacques Rivière croyait devoir se défendre contre des amis armés des mêmes préventions. Est-ce eux qui avaient et qui ont encore tort ? Certes le dernier mot n'a pas été dit sur les passions amoureuses. Chaque fois que la société se transformera, chaque fois que la sensibilité de l'homme subira des variations, ce qu'il demande à l'amour se trouvera modifié. Et chaque fois qu'un romancier, doué d'un coup d'œil assez vaste, nous fournira une image neuve de la vie, créera en quelque sorte un monde nouveau, il ne pourra se dispenser de s'expliquer sur le rôle qu'il prête à la passion. Mais ce qui semble usé, c'est le roman qui se contente de raconter, pour elles-mêmes, les fluctuations d'un sentiment, sans déboucher sur d'autres problèmes et sans atteindre un certain tréfonds, un certain tragique. C'est un terrain de chasse que depuis cent ans l'on a trop battu. Le terrain reste beau, mais le gros gibier s'y est fait rare, et l'on n'a guère la chance d'y tirer, comme dans nos campagnes du Midi de la France, qu'un rouge-gorge ou une palombe. Prévost explique, avec beaucoup de justesse, que pour la plupart des hommes, enfermés dans un cercle étroit d'occupations prévues, l'amour est la seule aventure, la seule occasion de risque, de poésie, de merveilleux. Mais n'est-ce pas une raison pour qu'on leur parle d'autre chose, pour qu'on cherche à leur ouvrir les yeux sur la richesse et la variété de tous les autres conflits qu'ils côtoient sans savoir s'y intéresser ?

C'est surtout esthétiquement que l'analyse des nuances amoureuses semble offrir au romancier un point d'appui insuffisant. Ce que ces variations sentimentales ont d'universel et de quotidien ne se traduit communément que par des événements très minimes. S'ils sont notés avec vérité, le lecteur en suit volontiers le déroulement. Il se dit sans cesse : « Comme c'est juste ! » mais sa mémoire n'a pas de prise sur cette feuille de température, sur les pointes et les creux qui marquent les hauts

et les bas du désir, les va-et-vient du cœur, les petites jalousies, les petites réconciliations. Il les oublie une fois le livre fermé, parce qu'il a lu trop de fois les mêmes péripéties. Ou bien alors, il faudrait qu'elles fussent associées à des événements assez singuliers et d'assez de relief pour que des images plastiques servent de support au souvenir.

Beaucoup de romans d'amour ne sont en réalité que des épisodes d'un « bildungsroman » que l'auteur n'a pas écrit. Encadrés dans une œuvre plus vaste, ils y auraient leur place légitime. Mais les éditeurs invoquent la crise pour réclamer des livres courts. De là tant de romans qui ne sont, à proprement parler, que des fragments et qui font l'effet de grands chapitres, séparés de ceux qui les précédaient ou qui devraient les suivre. Ils manquent de prolongements dans tous les sens. L'héroïne de Jean Prévost se suicide, mais on a le sentiment qu'en disparaissant, la pauvre femme fait simplement place nette, et qu'après les leçons d'expérience que son amant a tirées d'elle, il va enfin pouvoir entrer dans les vrais problèmes de sa propre vie. Rien d'ailleurs n'empêche que cette suite, Jean Prévost ne l'écrive un jour et que, du coup, il n'ajoute à la portée de ce premier livre.

Mais que ce procès de tendance ne devienne pas celui de *Rachel*. J'en veux au genre de ce roman, non à la manière dont l'a traité son auteur. Il écrit : *Le véritable amour se refuse au cynisme... mais en même temps il offense le respect humain, ose se montrer parfois tout à fait fou, souvent humilié... Sans doute nul n'arrive jamais à comprendre parfaitement un autre être, mais qui se soucie de l'avouer au public ?...* Et en effet nous retrouvons dans *Rachel* la franchise courageuse, qui met quelque chose de cordial et de robuste dans tout ce qu'écrit Jean Prévost. Pas un instant il n'est tombé dans le vice majeur des romans d'amour, qui est d'embellir et de parfumer ce qui devrait être montré sans artifice. Pas de ces arrangements avantageux, par lesquels un auteur flatte son amour-propre, en laissant croire qu'il a puisé son expérience dans des aventures toujours enivrantes. Il n'est jamais facile, quand on ne veut pas discréditer ses personnages, de montrer comment leur honnête effort l'un vers l'autre peut se briser contre des obstacles sans beauté ; comment une femme lasse un garçon en ne comprenant pas qu'il a

besoin de ses huit heures de sommeil, comment ce garçon déçoit cette femme en la comblant de bonheurs sensuels qui ne satisfont pas son cœur anxieux. Ou, sinon, l'on s'en tire par une peinture poussée au noir et désespérante à souhait. Mais demeurer dans l'exactitude, retracer sans tricherie les petites vérités cruelles, voilà un dessein qu'il est rare de rencontrer et de voir remplir sans défaillance. C'était une tentative nouvelle pour Prévost, qui n'aime pas à se répéter. Elle lui a valu d'enrichir de notes délicates et attachantes le clavier dont il dispose.

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

LES BIEN AIMÉES, par *Jérôme* et *Jean Tharaud* (Plon).

Les Tharaud se sont donné un certain mal pour nous faire savoir que cette histoire était vraie. Ils semblent avoir eu peur qu'on ne les croie pas, et qu'on les accuse d'avoir inventé une situation impossible. Sûrement leur plaidoyer s'adresse au grand public, peu lettré et d'expérience très conventionnelle ; car le reproche que les vrais lettrés font au roman est justement le reproche inverse : on trouve dans la vie des aventures et des situations bien autrement extraordinaires que dans les romans. Il me semble que les romanciers n'ont encore timidement exploité que les situations les plus banales. Sans doute ont-ils peur, comme les Tharaud, de n'être pas crus. Mais ce n'est pas la qualité extraordinaire d'un événement qui fait qu'on ne le croît pas : c'est le manque de talent du narrateur.

Dans le *Cahier* (n° 7) les Tharaud soulèvent une autre question : d'après eux, le romancier qui prend son point de départ dans une partie observée de la réalité produit une œuvre supérieure à celle du romancier qui invente. Ceci ne paraît pas légitime. Que les Tharaud nous disent qu'ils sont, eux, mieux inspirés par la réalité que par l'imagination, nous les croirons sans doute. Mais pourquoi généraliser ? *Le Père Goriot*, *la Rabouilleuse*, *la Cousine Bette* sont-ils sortis de faits observés ? Je ne le crois pas. Même si Balzac s'est servi d'anecdotes vraies, il les a tellement lavées et délayées dans le courant de son récit qu'il n'en reste guère plus qu'une vue de l'imagination. Certains auteurs réussissent mieux le roman à départ réel, d'autres le

roman purement inventé ; certains, comme Balzac, réussissent l'un et l'autre genre. Les Tharaud nous donnent cet argument que La Fontaine a mieux réussi ses contes tirés de vieilles traditions que ses contes personnellement inventés. Mais en quoi une vieille tradition est elle assimilable à une réalité observée ? Les classiques aimaient prendre des sujets déjà traités dès l'antiquité. *Phèdre* n'est pas de l'observation, pas plus que les récits tirés d'Esope.

Il me semble que la discussion est oiseuse : chacun prend son bien où il le trouve, tradition, imagination, réalité. Mais sans doute tel ou tel réussit mieux par telle ou telle méthode. Les Tharaud ont réussi *Les Bien Aimées*. Ils nous disent que l'histoire est vraie ; nous sommes contents de le savoir, mais ce n'est pas parce qu'elle est vraie qu'elle est réussie. Espérons cependant que l'audace des Tharaud en prenant un sujet peu ordinaire donnera plus d'audace aux romanciers dans le choix de leurs sujets ; mais ils auront aussi besoin de plus de talent.

Ce n'est pas le talent qui manque aux Tharaud. C'est plutôt l'audace. Leur livre a 335 pages, et ce n'est qu'à la page 192 qu'ils osent enfin aborder leur sujet extraordinaire : le récit d'un mariage blanc. Leurs préparations sont beaucoup plus longues que leur tentative même. Et leurs préparations, quoique longues, sont parfaitement réussies. Nous voyons un jeune homme émasculé, dans ses désirs, quoique non pas dans sa virilité physique, par une longue série de flirts avec des jeunes filles trop bien élevées. Les variations amoureuses ne sont liées pour lui qu'aux préliminaires physiques et oraux : tactique d'approche, caresses, baisers ; puis c'est tout. L'émotion ne passe pas au delà jusqu'à la possession. Les Tharaud prennent grand soin de nous prouver qu'il n'est pas impuissant : mais la possession n'est pour lui que la satisfaction d'un besoin physique ; ce n'est pas un acte d'amour. Sa longue pratique du flirt bien élevé a séparé les deux choses. Aussi prend-il l'habitude des plaisirs délicats et le mépris de l'acte total.

Il rencontre alors une jeune fille de santé peu forte, très intellectuelle, très sensible, et, semble-t-il, manquant de sensualité. La cristallisation s'opère pour tous deux dans la zone des plaisirs délicats, sans englober le désir de la possession. Ils décident de se marier et de rester chastes.

Tout cela est admirablement mené, et nous acceptons parfaitement la situation. La longue et intelligente préparation des Tharaud nous trouve sans défense. Nous leur accordons leur mariage blanc. Mais alors nous trouvons le roman insuffisant. Là commençait le problème. Les Tharaud n'ont fait que raconter l'histoire.

Tout va bien d'abord. Le ménage s'installe à Tunis, puis au Maroc et savoure son bonheur sec comme celui des boissons sans alcool des Américains, souvent très agréables. Aucun malentendu. Seulement, la jeune femme tombe malade, et le cancer la ravage graduellement, puis l'emporte. Le mari, délicat et dévoué, est de plus en plus la victime, de moins en moins consentante, d'une tyrannie conjugale qui va s'aggravant. Le docteur finit par être un peu trop important pour sa femme. Une amie de sa femme finit par être trop importante pour lui. Un nouvel amour, total cette fois, se forme autour de la mourante : situation délicate que d'heureux mensonges empêchent d'être horrible. Aussi les deux nouveaux amants décident d'attendre la mort de l'épouse avant de se satisfaire. L'épouse meurt sans avoir connu sa défaite, entourée d'amour et d'amitié, et laissant, chez les deux amants, une douleur sincère et profonde de sa mort.

L'histoire est bien contée, et le récit satisfaisant. Mais les Tharaud, contents de sentir qu'ils ont gagné leur pari, ont jugé le problème résolu alors qu'il ne l'était pas. Nous connaissions très bien les personnages un peu superficiels d'ailleurs, des deux cents premières pages. Il aurait fallu continuer à ce rythme, et le roman aurait dû avoir sept ou huit cents pages. Une fois le mariage fait, nous suivons bien les aventures du couple, mais nous ne connaissons plus assez leur psychologie. Nous étions à l'intérieur, au milieu des rouages du cœur et même de la chair. Nous passons à l'extérieur. Nous voyons bien ce que font les personnages, nous les comprenons bien ; ils sont convaincants, bien situés, bien menés. Mais nous voudrions savoir ce qu'ils sentent bien plus en détail. Les sentiments et les pensées de Clotilde pendant sa longue maladie, puis au moment de sa mort, nous intéresseraient vivement. Les Tharaud ne nous les donnent pas, les indiquent à peine. La physiologie du jeune mari vigoureux pendant plusieurs années

de mariage blanc est un problème que nous voudrions voir analyser. Il est resté chaste, sans doute. Mais que s'est-il passé dans son cœur, dans ses nerfs, dans sa chair, dans sa pensée ? Les Tharaud ne nous le disent pas. Qu'il devienne amoureux de la forte et saine Valentine, nous le comprenons bien — mais les Tharaud nous ont décrit les flirts de la première partie beaucoup plus en détail que le grand amour vivant de la fin.

Reproche qui est un compliment : nous demandons davantage ; les Tharaud ne nous en ont pas donné assez. Après Proust, ce sujet du mariage blanc devait être poussé beaucoup plus loin. Il nous fallait quelque chose à l'échelle psychologique de *la Prisonnière*.

Beau sujet proustien : que la possession tue l'amour. Ces deux jeunes fous avaient pris cela au sérieux, sans considérer que l'amour tué ressuscite et que de ces morts et de ces résurrections l'amour fait sa vie, parfois longue. Les Tharaud devaient nous montrer que la non-possession aussi tue l'amour, et comment. Ils ont réussi leur situation et leur récit, ils n'ont pas assez poussé leur psychologie, à l'intérieur du mariage une fois fait.

Cela me semble typique de notre époque : aucun romancier n'a encore, de nos jours, réussi à s'installer à l'intérieur d'un mariage, même ordinaire. Peut-être les Tharaud ont-ils fait une tentative prématurée en nous présentant un mariage extraordinaire, et ont-ils instinctivement évité un sujet encore trop difficile.

Pourtant, leur psychologie, lorsqu'ils consentent à l'appliquer, est excellente. Les remarques pénétrantes et neuves fourmillent. On pense souvent, peut-être un peu trop souvent, à Anatole France, à Stendhal. Ingéniosité plus que profondeur — mais ingéniosité de très bon aloi, et très agréable. Ainsi : « Il n'était pas assez prétentieux pour croire qu'elle pouvait se « marier par dépit, et si l'idée lui en était venue, elle l'eût trop « gêné pour qu'il s'y arrêtât » (p. 197).

Quand tout est dit, un excellent roman ; pas du tout de la période « moderne » ; rien de Proust ou de Mauriac. Un peu même avant-guerre ; et aussi 1932. C'est l'une des meilleures

œuvres des Tharaud, l'une des plus intéressantes et des plus durables [1].

DENIS SAURAT

*
* *

LE PARI, par *Ramon Fernandez* (Editions de la N. R. F.).

L'auteur prévoit une suite, mais ce premier roman est déjà complet jusqu'à contenir sa morale, qu'expose, non sans une certaine solennité, le beau dialogue des dernières pages.

Le pari consiste à savoir si Robert Pourcieux couchera dans les trois mois avec Pauline Bordier : tels sont les termes du défi lancé par le marquis de la Carouge. L'enjeu est une automobile de grand sport, une huit-cylindres. Car l'action se passe dans le monde de l'auto et ce livre est un roman de mœurs qui se déroule dans l'atmosphère énervante des grands garages, des autodromes, des boîtes de nuit, des alcôves du faubourg Saint-Germain. Pour les Américains, *le Pari* relèverait de ce genre d'ouvrages appelés *hot stuff* : ivresse de la vitesse, brutalité des passions, cynisme des marchands d'autos, des aristocrates assoiffés de commissions, des jeunes gens saoûlés de loisirs. Et puis on « couche » beaucoup dans ce livre. Enfin ces énervés de Jumièges qui boivent, vomissent, jurent et jouent avec la mort, se livrent en outre aux plaisirs solitaires de l'introspection. Si bien que l'ouvrage semble réunir en un seul faisceau les lourds attributs du roman réaliste et les tristes privilèges du roman psychologique.

En réalité, le sujet est tout autre : il ne fait que baigner dans ce milieu et que présenter ces dehors : milieu et dehors repoussants qui sont la grande épreuve au milieu de laquelle l'amour de Robert et de Pauline doit prendre naissance et confiance et vigueur. Robert, animé d'un grand élan intérieur, ne sait vers quoi le tourner. Tour à tour l'oisiveté l'affole ou l'abat. Les autos de course ne seront pas même un dérivatif à cette agitation du cœur mais une sorte de drogue, une intoxication, un dérègle-

1. Puisque les Tharaud se piquent de réalité, il faut bien leur faire observer qu'ils font arriver l'une de leurs jeunes filles au Havre sur le *De Grasse* vers 1908 ou 1910, alors que le *De Grasse* n'a été lancé qu'en 1924. Amusant, quoique sans importance.

ment supplémentaire de l'amour-propre. Robert rencontre Pauline ou plutôt l'accroche au passage d'une façon malheureuse qui pèsera longtemps sur eux : il surprend la jeune fille en plein air, dans une pose que le hasard a faite indécente, et il l'a photographiée ainsi par une sorte de réflexe, dès le moment qu'il l'a aperçue et admirée. Mais après plusieurs rencontres difficiles, Robert, ayant surmonté ce premier handicap et remplacé dans son esprit l'image de la jeune fille aux jupes trop courtes par celle d'une fraîche provinciale égarée dans un Paris fétide et ricanant, alors survient cette épreuve terrible : le pari. Autre réflexe de Robert réflexe de haine et de dérision devant la bassesse d'un milieu dont il n'a été que trop complice. Or (c'est là que l'œuvre prend toute sa signification et sa réelle beauté) une courbe transparaît, comme un filigrane providentiel, dans la destinée de Robert qui jusqu'ici lui paraissait sans direction : d'abord il n'a aucune envie de gagner son pari — ensuite il le gagne sans préméditation et comme distraitement — en même temps, il sent que cela devient grave et il le gagne en secret, laissant supposer à tous qu'il a perdu — puis Robert et Pauline se satisfont farouchement l'un de l'autre et chacun d'eux, conscient de vivre une existence trop anormale, souffre de son côté et s'inquiète — alors les poisons anciens se réveillent : Robert est la proie d'une frénésie qui l'éloigne de Pauline, le jette dans les bras d'une autre femme, le livre de nouveau à la passion des autos dangereuses — enfin, à la suite d'un accident, Robert dégrisé se retrouve près de Pauline et tous deux, honnêtement, décident d'essayer encore de s'aimer, de risquer au besoin le malheur, de tenter peut-être le bonheur. Il ne suffit pas d'être prédestiné l'un à l'autre pour voler en plein ciel. L'amour est souvent plus qu'une conquête difficile : il doit se forger au sein d'un véritable Purgatoire. Sans ce pari honteux, Robert n'aurait pas trouvé sa voie. Dans ce sombre livre, seuls les accidents, les mauvaises influences, les péchés sont la source ou plutôt l'occasion de quelque bien.

Le prochain livre de M. Fernandez nous dira à quel prix ses héros atteindront la paix. Les voici déjà au seuil de la sagesse : humbles tous les deux, et dociles et indulgents. Attendons ce nouveau roman dont j'espère, non sans raison, que seront absents les subtilités de l'amour-propre et de la sincérité envers

soi-même, les raisonnements inutiles sur des actes instinctifs (auxquels les sentiments ne correspondent jamais).

En somme, *le Pari* est le modèle du roman ingrat et Robert Pourcieux le type même du héros ingrat. Le lecteur aura quelque mal, je l'en préviens, à s'attacher à l'un et à l'autre. Mais il est bon qu'il sache aussi comme il sera récompensé. D'autre part Pauline dès le début requiert toute notre amitié. M. Fernandez la fait vivre sous nos yeux, j'allais dire dans le creux de notre main, avec une vérité qui nous rend d'autant plus sensible à toutes ses souffrances qu'il s'agit d'une créature noble et loyale : entendez par là qu'elle accepte pleinement sa faiblesse et voyez comment, abattue par le sort et brisée, elle se relève encore, folle d'espoir.

JULIEN LANOË

* * *

VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT, par *Louis-Ferdinand Céline* (Denoël et Steele).

En ouvrant le livre de Louis-Ferdinand Céline, c'est une espèce de voyage fiévreux, lent, pénible, qu'on entreprend aussi ; un voyage à la recherche du passé, dans des pays proches ou lointains : en France, durant les années pourries de la guerre ; en Afrique, au milieu des trafiquants, dans cette colonie de la Bambola-Bragamance ! en Amérique, avec Molly, chère petite putain ; encore en France, dans une banlieue poisseuse ; enfin, dans une « Maison de Santé » dirigée par un docteur Baryton. Entre temps, une suite d'aventures, dont quelques-unes presque rocambolesques, comme celle de la « Cave aux momies », où Robinson, compagnon de guerre de Ferdinand Bardamu, héros du livre, gagne sa chienne de vie. Ça et là, des images d'Epinal, aux tons crus ; d'autres, durement cernées de noir. Des bavardages entre des soldats d'occasion, des ouvriers, des mégères, des filles. Des histoires sordides, les unes réelles, les autres imaginaires. Un tel livre, impossible de le raconter. Des ténèbres qui l'enveloppent surgissent des êtres falots, furtifs, poursuivis par l'huissier, les policiers, les gendarmes, traqués, asservis par la peur, le froid, la fatigue, la faim. Leurs fuites, leurs gesticulations, leurs protestations ne les sauveront pas. Toutes leurs révoltes paraissent vaines. « Il faut choisir, mourir ou

mentir ». Ils veulent vivre. Une race de vaincus. Ils le savent, du reste, se méprisent, et font plus que mépriser leurs maîtres ; ils haïssent, sont capables d'un meurtre, de rien d'autre semble-t-il, c'est leur héroïsme, à eux ! La vie s'étale, en vagues boueuses, sans espérance, sans lumière, telle que la font la vieillesse, la maladie, la misère. « Contre l'abomination d'être pauvre, il faut, avouons-le, c'est un devoir, tout essayer, se saouler avec n'importe quoi, du vin du pas cher, de la masturbation, du cinéma ».

Dans *Voyage au bout de la nuit* plusieurs ouvrages chevauchent, se mêlent. Ni commencement ni fin. Il est vrai que la guerre est un commencement, la mort une fin. Durant 600 pages, un combat confus, traversé de lueurs. Chacun sera vaincu. Ferdinand Bardamu comme les autres, lui, qui est de la pâte dont sont pétries les foules, qui en a les lâchetés, les terreurs paniques, les désirs, les violences. Tous ces hommes sont à l'avance condamnés. Aucun ne peut se libérer ; le temps et la force leur font défaut. La mort est autour d'eux, pas comme un épouvantail. Elle les envahit, et on ne s'étonne plus de leur effroi ; et l'argent, une religion, une morale, la maladie, la guerre, autant de sûrs alliés pour elle.

Cette présence tragique, dans la nuit, emplit le livre. La mort, on la trouve à chaque page, avec le désespoir, le mépris, la haine. Il ne s'agit pas d'une création littéraire. On entend un appel continu, presque inoubliable, dru, âpre, acharné, imagé. On peut lire des pages et des pages, avec passion ; les quitter par épuisement, sur une impression trouble et inquiète ; en reprendre de nouvelles et y retrouver cette même voix saccadée, douloureuse, pitoyable. Il importe bien peu de se demander si l'auteur « vous a eu », et par quelles habiletés, par quels sortilèges, qui ne sont pas tellement mystérieux ni nouveaux ; il importe bien peu d'appeler à soi le souvenir d'autres livres, de vouloir expliquer, de donner des frontières à ce monde qui grouille. On souhaiterait peut-être de l'ombre, des replis, des silences, et retrouver ce pays bien connu où l'on peut disputer, rêver, s'assoupir. Rien de semblable n'est offert. Et c'est tant mieux. Voici une œuvre où la révolte ne naît pas de discussions esthétiques ou de symboles, où il ne s'agit plus d'art, de culture, d'un dieu, mais d'un cri de protestation contre la condi-

tion humaine — celle que des hommes peuvent faire à une multitude d'autres hommes, et qui est une dérision et un crime contre la vie.

EUGÈNE DABIT

*
* *

LES LOUPS, par *Guy Mazeline* (Editions de la N. R. F.).

Il y a des drames de famille et des familles dramatiques. Celles-ci endurent des tragédies qu'elles tirent inconsciemment de leur propre fonds et se meuvent à l'aise dans un malheur inventé. Mais la plupart des familles sont orientées aussi naturellement vers le bonheur et aussi vivement éprises de sentiments stables que les autres inclinent aux jeux dangereux. Les crises qui troublent l'équilibre des premières ne peuvent donc avoir la même nature que les tragédies des secondes. La jalousie, la passion de l'argent et autres vilenies sont les ressorts ordinaires de ces drames dans les foyers qui prisent l'ordre avant tout. Au contraire, dans les familles qu'exalte une ardeur constante et sans but, l'action se déroule sur un plan noble, parce qu'une nécessité intérieure l'inspire — au lieu que les intrigues des autres ne paraissent dictées que par des sentiments éphémères. Mais le bon sens populaire juge autrement : il y a des gens qui se font des idées, qui se montent la tête (ceux-ci n'ont pas souvent droit à la compassion) ; puis il y a les héritages captés, les brouilles, les médisances, tout ce qui paraît le malheur vrai. D'un côté il y a les familles où l'on se heurte, se meurtrit et se déchire, et qui sont les plus unies ; de l'autre, il y a celles où l'on se dévore en silence. Les premières à peu près incapables de haine et d'envie. Les secondes capables de tout, sans éclat et presque sans désordre.

Les Loups de M. Guy Mazeline, le terme étant pris au sens classique, n'appartiennent pas à la catégorie des familles où l'on se dévore. Ils n'évoquent pas tant la férocité que « ce haut degré de fierté » dont parle Vigny dans son poème, et cette soif invincible d'indépendance qui fait désigner par Kipling le clan des loups de la jungle par le nom de *Peuple libre*.

Dans cette histoire de famille, dont toute mesquinerie est absente, la grand'mère, Virginie Jobourg, la vieille louve, ne

ressemble pas, il est vrai, à « la belle et sombre veuve » de Vigny, mais terrée dans son manoir de Prébor, pleine de patience et de ruse, passionnée de domination et malade de tendresse pour son fils, elle est à tous points de vue le personnage central de ce roman dont elle tient tous les fils et elle serait même une grande figure si elle ne devenait dans les dernières scènes un personnage un peu trop oratoire. Maximilien Jobourg, son fils, dont les ongles et les dents sont sans force, qui a vécu vingt ans dans le rêve et l'oisiveté, a cependant hérité de tout l'orgueil familial. Il faut avouer que cet orgueil sans raisons a beaucoup de grandeur et que les malheurs de cet homme nous touchent profondément. La troisième génération de loups, c'est-à-dire les enfants de Maximilien, ne sont pas, aussi, l'un des moindres attraits de ce long récit. Leur égoïsme animal, leur goût violent du rêve ou de la réalité, leur humeur d'indépendance ne les empêchent pas de se maintenir à une certaine hauteur qui les distingue de cette vie provinciale qui s'agite petitement autour d'eux. Enfin il y a Georges Peige, le gendre, homme d'un désintéressement odieux, qui, à force de volonté, d'attention, cherche à devenir lui-même un loup. Il ruinera son beau-père pour le plaisir de lui prêter de l'argent. L'esprit de domination est en lui, étouffé par la nécessité de la dissimulation. Une absence complète d'amour-propre lui permet de ne jamais dévier du but, et ce personnage acquiert de chapitre en chapitre un volume, une carrure qui ne ressembleront jamais à de l'allure ni à de la liberté, car les loups sont une noblesse héréditaire.

Après tout cela, je me refuse à considérer comme primordiale l'histoire de Valérie, fille naturelle de Maximilien qui débarque des Antilles au début du roman et se suicide à la fin, après avoir servi d'idole à son père qui l'a tenue sans cesse prisonnière et cachée. Cette histoire m'a laissé tout à fait insensible et plusieurs fois gêné — comme si j'étais Didier lui-même. Il y a là de l'artificiel et du mélodramatique. Or malheureusement, Pauline et Valérie tiennent une grande place dans ce livre, d'autant plus que M. Mazeline se complaît dans les redites. Les choses importantes sont soulignées plusieurs fois pour les lecteurs inattentifs. A peu près rien n'est à l'état d'esquisse, sauf le style, parfois un peu lâche. Mais les dialogues

sont en général excellents et d'un ton très juste. M. Mazeline a tiré de fortes leçons des grands romanciers russes dont il s'inspire sans les singer. Le bal chez Jenny Durban rappellera forcément certaines pages de *Guerre et Paix*, mais c'est par la seule grâce du naturel et non par l'effort du romancier.

L'action des *Loups* se passe au Havre. Le port est une toile de fond curieusement simplifiée, une série d'accessoires autour desquels les personnages évoluent sous un éclairage bizarre. Plusieurs scènes participent de cette atmosphère et de cette allure propres au cinéma. Elles ne sont pas les moins réussies. Mais s'il faut déterminer ce qui manque le plus à cette œuvre, pleine des plus nobles qualités, peut-être est-ce quelques raccourcis, quelques pentes raides et certains coups droits qu'enseigne également le cinéma et que le Roman emploie encore avec trop de timidité pour ne pas donner ici et là l'impression d'un art désuet.

JULIEN LANOE

*
* *

LA MAISON DU DOCTEUR CLIFTON, par *Jean Mistler* (Emile-Paul).

La qualité maîtresse de Jean Mistler est sans aucun doute l'intelligence. Mais ce n'est pas, comme chez un Jules Romains par exemple, une intelligence tout entière tendue vers son art, spécialisée, qui a construit ces nouvelles. Elles représentent, au contraire, les heures de détente, les jeux. La plus mince d'entre elles, *La ligne droite*, n'est que le divertissement de son auteur à bord d'un bateau. Cela ferait plus fréquemment penser à Giraudoux, qu'en effet aime et admire Jean Mistler : c'est le même genre de culture, classique d'abord, européenne ensuite, le même genre de lucidité joyeuse ou cruelle qui se lance dans les jeux. Mais l'exubérance de caprice de Giraudoux lui est bien personnelle ; la fantaisie de Jean Mistler garde toujours quelque chose de plus rectiligne.

Edgard Poë et Hoffmann ont montré comment l'intelligence peut se mettre au service de la fantaisie : il s'agit de poser à l'esprit du lecteur des problèmes irréels et inattendus, mais qui par là même piquent ou captivent. Jean

Mistler a, précisément, ce don du problème. *L'Ami des Pauvres*, c'est le problème posé et accepté ; une nouvelle comme l'*Inquiet* au contraire, c'est le problème sans cesse renié et repoussé ; *L'Homme invisible*, c'est le problème passant du ridicule à l'épouvantable.

La manière de faire admettre ces problèmes à l'esprit du lecteur, ce ne sera plus ici l'éloquence extravagante d'un Hoffmann, héritier des arts magiques. Ce n'est pas non plus l'art de fouiller tel ou tel détail concret avec l'élan nerveux et suggestif d'Edgard Poë. Cela rappelle plutôt la souveraine lucidité de Fontenelle dans la *Pluralité des Mondes*, ou la façon dont le même Fontenelle, dans ses *Dialogues des Morts*, domine sa propre fantaisie avec une sorte d'indifférence. Pourtant je crains, ici, d'être dupe d'un souvenir : c'est Mistler lui-même, qui, il y a une douzaine d'années, une nuit, après la Revue de l'Ecole Normale, aiguilla ma curiosité sur Fontenelle.

L'intelligence, d'ordinaire, sait beaucoup mieux poser les problèmes que les résoudre. La plupart des nouvelles ici réunies n'échappent pas à ce défaut bien humain. Pour y échapper, il faudrait l'artifice, le formidable coup de gong final d'Edgard Poë.

Deux nouvelles, pourtant, échappent aux définitions que je viens de tenter : *Le dernier jour* garde sans doute des réminiscences de Jean-Paul Richter. Mais le récit est mené d'une manière souple et secrète qui laisse au mystère son émotion et sa fraîcheur. L'autre nouvelle, *Miroir*, est la plus personnelle du livre. On y trouve, au passage, un coup de griffe aux disciples d'Alain (dont Mistler, lui aussi, a été l'élève). On y retrouve surtout une piété pour les souvenirs d'enfance, une tendresse dans leu révocation, qui rappellent, non sans progrès, *Châteaux en Bavière* et sont le seul aveu, chez l'auteur, d'une sensibilité fine et bien cachée.

JEAN PRÉVOST

* * *

LE TEMPS VERT, de *Josette Clotis,* préface d'*Henri Pourrat* (Editions de la N. R. F.).

Henri Pourrat, dans sa préface, décrit une Josette Clotis si

séduisante, si naturelle et si géniale, si enfant et si « grand artiste » qu'on lui veut du bien à l'avance mais qu'on craint d'être déçu. L'enfant prodige, type hybride, nous agace souvent. Qu'on se rassure : il s'agit ici d'une harmonie tellement heureuse entre la jeunesse et le talent, la fraîcheur et la gravité, l'art et la spontanéité qu'on sait tout de suite à quoi s'en tenir ; c'est une réussite comme *Poussière* ; il n'est plus question que d'admirer. « Cette joie des détails, qui ne trompe pas. Une certaine vie est là, foisonnante, ingénue, brillante, où celle qui raconte est encore toute prise, et les gens sont là, non pas tant dessinés que présents, à cause d'un accent à eux, d'une voix à eux. A cause de la justesse. Dans ce roman les légers excès, l'auteur les dénonce lui-même ; c'est à peu près comme cette paillette d'argent que le soleil pose au loin, l'été, sur une houe, pour faire voir un bonhomme minuscule qui pioche. Ils sont rares les livres qui donnnent le sentiment d'une certaine vie, qui la rendent sensible sous un rayon porté de face, ainsi que ces crépuscules de campagne dont parle Adrienne : alors, soudainement, au-dessus du soir monté du vallon comme une brume, la lumière venue de loin dans l'horizon, en s'accrochant à l'angle luisant des meubles, éclaire jusqu'au fond la salle paysanne où les jeunes filles travaillent près de la machine à coudre ».

C'est surtout cet effet de mirage qui nous émeut dans le *Temps Vert,* une optique féerique, des visions transparentes, des scènes qui ne laissent pas de trace de pas ; quand les petits acteurs quittent les pelouses rustiques où leur enfance vient de s'écouler, il semble encore qu'on les attende ; le gazon est à peine foulé. Et cependant on reste ému par les sanglots de ces gamins frivoles et si baignés de poésie qu'ils nous ont à peine laissé comprendre que c'était un drame qu'ils jouaient, et celui de toute leur vie. Leur amertume se dissout dans une atmosphère fluide ; l'héroïne s'en va, emportant son cœur gros, mais le prélude a laissé dans l'espace on ne sait quelles bulles d'or, si bien qu'il flotte un air de fête autour de cette enfance amère entourée des consolations d'une frivolité supérieure qu'il faut appeler poésie.

C'est mieux qu'un livre qu'on admire, c'est un livre qu'on aime et auquel on revient. Il me semble que Josette Clotis fera toujours partie de ceux qui trouvent des secrets, des « angles

de vision » magiques qui changent la couleur des choses comme ces bagues à deux sous que les petites filles achètent dans le son les jours de foire et ne prêtent qu'avec mystère aux initiées ; elles font sauter ce grigri dans leurs mains, comme un grelot, la classe finie, en dansant de tout le corps sur la pointe des pieds ; elles mettent la pierre bleue, rose ou jaune à contre jour et « on voit le ciel à travers » avec des frissons de fétichiste, des frémissements de derviche tourneur. Le *Temps Vert* de Josette Clotis est une bague magique de ce genre-là, une bague à deux sous qui tient le ciel. Il n'y a pas de truc, c'est sans astuce, pas de chapeau à double fond, c'est sous nos yeux. Colette, *Marie-Claire* et *Poussière* nous ont déjà joué ce tour, mais le ton de Colette est plus sensuel, Lehman est plus désincarnée, et Marguerite Audoux, depuis, a trop laissé voir la ficelle.

L'effet de mirage qui nous séduit dans le *Temps Vert* tient à l'optique de l'enfance, à l'optique du souvenir et à l'angle de vision de l'écrivain lui-même.

L'optique de l'enfance fait merveille dans la stylisation féerique. Le « château », le château en soi, les petites filles qui jouent aux vieilles, les « drags », les « trèbes » maléfiques et le miracle du curé qui perd sa tête brodent une mythologie charmante autour d'humbles réalités ; l'immense bonne volonté de l'enfance en face du surnaturel s'est exprimée bien rarement dans une arabesque aussi fine, aussi légère, aussi aisée. La réalité elle-même bénéficie de ces phosphorescences subtiles, elle reste éclaboussée d'un reflet miraculeux ; si misérable qu'elle soit elle tripote tant de trésors qu'il lui en reste de l'or aux doigts.

L'optique du souvenir, le ton autobiographique, donne un accent vécu à cette fantaisie. La poésie de Josette Clotis n'est pas vernis surajouté, mais spontanéité parfaite ; si la féerie naît sous ses doigts c'est du réel, non d'une réalité truquée au profit de visions préconçues ; cette féerie n'est qu'une des qualités qu'elle perçoit dans la vie même ; elle aime la nature et non le pittoresque ; elle sait que le lait des brebis est crasseux, que la framboise « a l'odeur de toutes les moisissures », que l'enfance est cruelle et que ses jeux sont sales ; la petite Gonzalès, à l'école, goûte des voluptés incroyables à cracher sur le plancher

et à s'asseoir là-dessus : « Ma vieille, ce que c'est rafraîchissant ! » La touche psychologique est souvent une trouvaille. « Moi je fais pipi dans le petit chaudron », déclare la petite sœur, à la ferme : voilà ce que c'est que l'autorité. Pas de bergeries idylliques (et pourtant on songe à Watteau) ; pas de personnages d'opérette ; les caractères sont stigmatisés avec une cruauté clairvoyante. Pourtant la poésie ne perd jamais ses droits. Chaque personnage, chaque tableau montre à la fois, en transparent, sa caricature et son image idéale. La demande en mariage est un petit chef-d'œuvre, les tableaux font mouche à tout coup : le château, le grenier, les scènes champêtres, les photographies de famille, le petit café, l'école, le don Juan de sous-préfecture. C'est qu'il y a deux pôles à l'art de Josette Clotis : un pôle noir et un pôle rose, le goût du tragique et le goût de la frivolité : Watteau, les déguisements, les fêtes, d'une part : « Elle habilla son agneau avec son chapeau et sa robe » ; et d'autre part les morts et la gorge serrée : « Il faudra bien, ou qu'on en meure ». C'est de cette ombre et de cette lumière que naît le relief de ce « climat ».

La poésie, l'humour, le rêve, le réalisme, la finesse, une sensibilité très grande, une clairvoyance assez cruelle s'unissent dans ce qu'écrit Josette Clotis à je ne sais quelle aérienne facilité, quel bonheur jamais desservi qui a nom la grâce. Elle a donné des choses plus « fortes » que le *Temps Vert*, je ne sais si elle retrouvera le halo qui nous le rend si cher. Il faut vraiment citer le *Temps Vert* à côté des souvenirs de Colette, à côté du *Grand Meaulnes*, à côté de *Poussière*. La muse du *Temps Vert ?* Cette petite fille qui, dans les prés, montée sur un cheval de labour, joue au cirque avec ses compagnes : « Les dames du cirque ont des maillots roses, c'est pour ça que je m'ai mis nue ».

A. VIALATTE

*
* *

SOLITUDE DE LA PITIÉ, par *Jean Giono* (Editions de la N. R. F.).

La fécondité de Giono est surprenante. Son talent ne l'est pas moins. Pourtant l'on ne peut dire que tout soit égal dans son œuvre. Assez souvent il se laisse emporter loin de la terre

inspiratrice et pris d'une ivresse verbale, soutenu par d'étonnants moyens oratoires, il tombe dans le « couplet ». Ecueil presque inévitable pour qui, avec des dons lyriques, écrit en français. Il n'en est pas de même en provençal, langue pleine de suc et de sève, où la poésie demeure toujours concrète. Mais dans une langue aussi nue, aussi dépouillée que la langue française, il ne faut pas plus d'une goutte de parfum pour embaumer toute une histoire. — C'est de ce point de vue que dans le recueil que voici, une nouvelle comme *Prélude de Pan* qui vise au fantastique me paraît aussi factice et vaine que certaines pages du *Grand Troupeau* par exemple. Au contraire une autre nouvelle comme *Joselet* arrive sans le vouloir et avec une grande discrétion à donner une impression de fantastique.

En tout cas, ces contes que publie aujourd'hui Giono ruissellent de la plus authentique poésie : celle qui vient de la terre, et là-dessus Giono est incomparable depuis la première ligne qu'il a écrite — et celle qui vient de l'homme — et il semble que les derniers livres de Giono montrent un approfondissement des sentiments humains les plus émouvants, et une volonté de plus en plus nette de mêler l'homme à la terre et la terre à l'homme, la vie végétative à la vie spirituelle. On en trouvera dans ce livre des réussites parfaites. *Solitude de la pitié*, qui donne son titre au livre, *Ivan Ivanovitch*, *Jofroi de la Maussan*, comptent parmi ce que Giono a écrit de plus vrai (et par conséquent de plus beau).

JEAN GRENIER

* * *

LETTRES ÉTRANGÈRES

HOMMAGE A GERHART HAUPTMANN POUR SON 70me ANNIVERSAIRE.

La célébration du soixante-dizième anniversaire de Gerhart Hauptmann, qui éveille des sympathies dans tous les pays civilisés, est une occasion de préciser ce que nous devons à cette grande figure de l'Allemagne contemporaine.

On s'est plu à rapprocher Hauptmann de Gœthe. Non sans raison. Chez le solitaire du Riesengebirg comme chez le sage de Weimar on est frappé par le caractère monumental du

visage, une stylisation qui donne à la personne l'air d'échapper aux contingences, un je ne sais quoi au-dessus du temporel et au-dessus de soi-même qui insère parfois un vivant dans l'histoire, au mépris des petites histoires qui défraient la chronique des lettres.

Pourtant on ne servirait en rien Hauptmann à vouloir faire de lui une sorte de nouveau Gœthe à cheval cette fois entre le XIXe et le XXe siècle. La force de Gœthe tient à ce qu'il a fait passer dans la conscience la plus grande partie du démonique qui le possédait. Il n'a ni tenté d'exorciser son démon, ni consenti à se laisser posséder par lui. Utilisant les puissances de ce démon, il les a converties, possédé qui se faisait possédant, homme qui devenait toujours plus homme, mieux homme. D'où le retentissement de son action ; brassant son moi, Gœthe enseigne à brasser de l'humanité.

Il n'en va pas tout à fait ainsi de Hauptmann. Lui-même fervent de Gœthe, il en reste à certaines analogies, se contente de certaines affinités, pour le reste se tenant dans une ligne à lui. De même qu'en aucune façon il ne peut être mis à la place de Gœthe, de même on ne pourrait mettre à sa place, unique dans le monde contemporain, aucun autre écrivain allemand ou étranger.

Peu à peu, et cela dès avant 1914, sa figure s'est détachée, dominant les groupes littéraires de son pays. Apparue en 1889 avec le naturalisme allemand dont elle incarnait le triomphe, loin se confondre avec lui, elle annonçait déjà un mouvement par delà le naturalisme, et de quelque nom que se soit appelé ce mouvement — symbolisme ou néo-romantisme — elle le dépassait aussi. En Gerhart Hauptmann il faut voir la figure représentative d'une Allemagne qui échappe aux formules littéraires, aux catégories des historiens, et aussi aux classifications de la psychologie des peuples.

Gerhart Hauptmann, c'est le peuple allemand — allemand ? — l'adjectif est presque de trop. Hauptmann est représentatif de l'âme du peuple dans les lieux divers. Il la représente en ce qu'elle a d'universel, d'éternel, et en outre — c'est là le charme, la garantie d'authenticité — il lui garde ses particulières modalités affectives, sa tonalité géographique.

Rien de l'aristocratique travail à la perfection de soi qui dis-

tingue la personnalité gœthéenne. Les personnages de Hauptmann comptent moins comme individus que comme symboles de la foule qui reste le vrai et pour ainsi dire l'unique personnage. Peu importe qu'un homme, une femme donne son nom au drame. Le drame est toujours que cet homme, cette femme n'arrivent point à vivre une existence dégagée du milieu qui les lie à la manière de la fatalité antique. Pour changer la vie d'un homme, c'est le monde qu'il faut changer. Et le monde, pour Hauptmann c'est d'abord, c'est surtout le peuple. Le peuple à peine doué de la parole. Lui donner de dire ce qu'il sent, ce qu'il souffre, à quoi va son aspiration confuse et puissante — d'une puissance augmentée par le tourment de ne pouvoir s'exprimer — inventer pour les anonymes et les taciturnes le cri par lequel ils affirmeront leur existence et commenceront à se délivrer, voilà ce qu'aura été la mission de Hauptmann.

Délivrance de l'âme populaire, et plus particulièrement de l'âme populaire allemande, dionysienne, dansante, et empêchée dans son élan par une lourdeur native, nymphe captive dans le corps d'un ours, disait Nietzsche — mais est-il un pays où elle ne connaisse ces refoulements ? où elle ne soit empêtrée dans l'appareil de la culture bourgeoise, empêchée de parler par ceux qui parlent trop bien, même lorsqu'ils disent parler en son nom ? Négligeant — et c'était là un coup de maître — la civilisation wilhelminienne qui se prenait pour une cristallisation, alors qu'elle n'était qu'un épiphénomène, et prétendait fabriquer, une conscience allemande, alors que la vraie Allemagne sommeillait dans les profondeurs, Hauptmann a fait parler le dormeur « avant que le jour naisse ».

Paroles dites dans un rêve. Elles ne sont pas encore la claire expression de la connaissance de soi. Elles ne traduisent pas encore la nette volonté de travailler à soi dans un sens déterminé. Elles restent le balbutiement d'une conscience naissante, du pressentiment qu'il y a des choses plus grandes que la réalité présente, et que participer de leur grandeur c'est un peu se relever en dignité. Les personnages de Hauptmann sont des ratés : ouvriers, paysans, pasteurs, peintres, meneurs de foules, ils ont raté leur vie, comme Dieu, peut-être, a raté la création. Mais la création est continue. Qu'un Florian Geyer échoue tragiquement lorsqu'il tente d'acheminer à la délivrance spirituelle

les masses paysannes en proie à des troubles qui rappellent avec une étrange vivacité ceux d'aujourd'hui, il n'y a point là pour Hauptmann sujet de désespérer. A une immense tristesse, d'ailleurs traversée comme dans son *Till Eulenspiegel* des rayons de l'humour, s'allie un espoir immense, et par-dessus le tout plane une infinie mansuétude.

La passivité des personnages de Hauptmann n'est qu'apparente. Ils sont animés d'une ardeur secrète, celle de l'auteur lui-même qui sans se jeter dans la mêlée n'en lia pas moins son destin intérieur à celui du peuple allemand, de tous les peuples aspirant à se délivrer du mal. Les rares gestes qu'il accorda à la vie publique, soit en 1913 lorsqu'il opposait aux excitations nationales sa vision d'une Allemagne débarrassée du sabre de Blücher, soit depuis, dans des manifestes où il invite la démocratie à s'orienter vers un enrichissement, un approfondissement de la connaissance et du sentiment, ces gestes sont ceux d'une sagesse qui, sans prétendre monter à l'altitude intellectuelle où parvint Gœthe, engage dans la même direction. Elle n'est pas de nature à faire des disciples. Mais en face de l'édition populaire des drames de Hauptmann [1] on a bien le sentiment d'une œuvre qui trouvera durablement accès au cœur du peuple, apportant des suggestions, suscitant des mouvements qui portent ne fût-ce qu'un pas plus loin. Avec un grand bonheur Hauptmann a su être de son temps. Admirable écouteur il s'est assimilé les nouveautés, celles de la technique comme celles de l'idéologie. Et, à la différence des faiseurs, il a fondu ces nouveautés au feu d'une inspiration qui entraîne par delà le présent.

Cette inspiration, cet art restés peuple, avec la noblesse croissante qui s'attache à la notion de peuple, font qu'une dizaine de drames de Gerhart Hauptmann méritent d'être traduits et intégrés globalement au patrimoine littéraire de l'Europe.

FÉLIX BERTAUX

*
* *

1. Gerhart Hauptmann, *Das dramatische Werk*. S. Fischer Verlag, 1932. (2 vol.)

LE THÉATRE

CHRISTINE, de *Paul Géraldy* à la Comédie-Française.

Le théâtre, pour être grand, doit plus que tout autre art tendre au général, mais il ne peut y atteindre qu'en partant du particulier et en ayant toujours l'air d'ignorer ce qui est général. La solution de cette contradiction interne est affaire de l'auteur dramatique. Shakespeare résout le problème par l'alternance : il met sous nos yeux des cas, des caractères particularisés à l'extrême et il coupe le développement des péripéties par des monologues où il généralise et, si l'on veut, tire la morale. Racine fait lever de vieilles histoires, comme une fumée ou comme un parfum, une signification universelle.

Mais, avant le théâtre symboliste (dont tout l'échec vient de là), personne n'avait songé à présenter l'Homme, la Femme avec des majuscules au lieu de tel homme, telle femme.

M. Paul Géraldy, dans *Christine*, a voulu présenter des personnages-types en train de vivre une aventure amoureuse-type. Cette aventure, elle lui apparaissait comme la synthèse, la somme de tout ce que la vie et l'observation lui avaient appris sur l'amour. Il était trop homme de théâtre pour ne point particulariser au moins un peu ses héros : l'homme est un homme de lettres, la femme, une riche indépendante qui déjà a eu deux amants. Mais cette particularisation ne lui a servi que comme un cadre et dans sa volonté de tout enfermer dans cette œuvre, M. Géraldy a cédé au démon du général. De sorte que *Christine* se compose de quatre sketches, de quatre pièces en un acte : la Rencontre, la Dispute, la Séparation, le Souvenir et le Regret, qui pourraient être confiées à quatre personnages différents. A force d'apparaître représentatifs de tous les moments, de tous les tournants de l'amour, les deux amants finissent par atteindre la banalité.

Il n'y a qu'un moment exceptionnel, et c'est le moins vraisemblable et le plus vrai : celui de l'interrogatoire de l'homme qui arrache à la femme l'aveu de son infidélité. Ce moment d'exception est celui qui a la portée la plus générale, car le général au théâtre n'est pas dans l'aspect commun des choses, il est par dessous.

Le langage que prête M. Géraldy à ses personnages ne sert pas l'illusion. C'est un langage trop chatoyant, trop chantourné pour l'expression du général. Trop travaillé pour sembler réaliste, insuffisamment dense pour atteindre la fantaisie poétique, il maintient le drame entre terre et ciel, entre le réel et la poésie, d'où un sentiment de porte-à-faux.

Il reste pourtant au crédit de M. Géraldy la gageure d'avoir bâti quatre actes à deux personnages qui ne sont jamais statiques. Il y a là une réussite technique qu'il convient au moins de saluer avec respect. Ni les décors, ni M. Francen n'ont servi l'ouvrage. Mme Mary Marquet a fort bien joué, mais comment l'identifier à *Christine* ?

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LANCEURS DE GRAINES, par *Jean Giono,* au Théâtre de l'Atelier (Compagnie des Quinze).

Le premier essai dramatique de M. Jean Giono n'est bien évidemment qu'un essai, mais qui mérite considération par les espérances qu'il légitime. M. Giono a repris les thèmes de *Colline* (la nature est capable de se venger ; il y a un pacte magique entre l'homme et la terre) et de *Regain* (acharnement à faire rendre à la terre son maximum), il y a joint un thème féminin qu'il n'a malheureusement pas exploité et qu'il devra reprendre un jour.

Il ne s'est pas soucié de trouver un débat vraiment dramatique entre l'homme qui violente la nature et en est puni, et l'homme qui respecte le pacte, entre le lanceur de germes de richesse et le lanceur de rêves. Il s'est contenté d'une opposition lyrique. Chacun d'eux poursuit sa destinée sans intervention de l'autre ; ce sont deux personnages parallèles, et à ce titre anti-dramatiques. M. Giono a achevé de tourner le dos au drame en faisant fuir dans la forêt l'un de ses lanceurs de graines, le rêveur. Tout spectateur averti se dit que cette fuite au premier acte prépare un retour foudroyant au deuxième. Pas du tout. D'où une absence de matière dramatique à peu près complète. Et cela, c'est un tort inexpiable.

Mais en revanche, un don de création complet dès cette première pièce. Il ne manque rien à la figure de la servante. Et

sauf le lanceur de rêves, tous les autres personnages « existent » fortement. Deuxième don, déjà visible dans les romans de M. Giono, le don de créer l'atmosphère (l'orage au début du II ; l'agonie dont on perçoit les échos au III). Troisième don : celui du dialogue poétique (avec un peu trop de « bras tendu » dans l'expression).

Bref tous les instruments nécessaires pour une réussite. Il n'a manqué cette fois qu'un sujet. Celui qui est abordé à la fin du dernier acte, à savoir les rapports de la femme avec l'homme qui a une mission sur terre, qui est un animateur et un chef, l'est trop brièvement et obliquement.

La Compagnie des Quinze, en partie renouvelée, a donné tout son poids à l'œuvre ; peut-être trop de poids, à la réflexion. *Lanceurs de graines* se présentent comme une admirable série de tableaux vivants, accompagnés d'une musique de mots modulés d'une façon exquise. Art français un peu immobile, mais où tout est en place et en mesure. Soirée qui n'est pas perdue, et se prolonge en réflexions confiantes sur l'avenir du théâtre poétique.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

UN JARDIN SUR L'ORONTE, à l'Opéra.

Il y a longtemps déjà que l'on parle de la mort prochaine du drame lyrique à grand spectacle, mais le monstre a la vie dure et se refuse obstinément à disparaître. Je crois cependant que l'auteur d'*Un jardin sur l'Oronte* lui a porté le coup de grâce.

En effet, tant que M. Rouché nous présentait des œuvres tout à fait nulles ou simplement médiocres, les amateurs et les défenseurs du genre (il y en a encore) pouvaient se faire des illusions et conserver quelque espoir ; mais cet espoir, l'échec de M. Bachelet doit le ruiner définitivement, me semble-t-il. M. Bachelet a du talent; sa partition écrite avec beaucoup de soin et d'habileté, est pleine de trouvailles intéressantes et contient, au premier acte, quelques pages vraiment belles et émouvantes. Ce qu'il y a toutefois de plus émouvant dans ce drame lyrique, c'est le spectacle de la lutte du musicien contre la forme qu'il s'est imposée, lutte qui se termine par la défaite complète du compositeur dont on voit la pensée périr étouffée

sous de grotesques conventions. Ayant accepté cette esthétique vieillotte et prétentieuse, M. Bachelet, qu'il le voulût ou non, était obligé d'accumuler les effets puérils, d'exagérer, de « faire long » et de recourir à tous les trucs périmés du genre. Finalement il se trouve à bout de souffle, nous laissant épuisés de fatigue et d'ennui. On pourrait sans doute opérer quelques coupures, mais cela ne servirait pas à grand' chose, car c'est le point de départ, c'est le principe même qui est faux.

Bien entendu, selon la bonne tradition, l'histoire que nous raconte M. Franc-Nohain ne tient pas debout : plus ou moins acceptable dans le roman de Barrès, réduite aux proportions d'un livret elle est incapable de nous toucher de quelque façon que ce soit. Impossible de s'intéresser à tous ces fantoches ridicules et de prendre leurs aventures et leurs émotions au sérieux. Et plus ils se démènent, plus nous leur résistons ; car nous nous sentons plongés jusqu'au cou dans le mensonge, le mensonge noble et poétique, le pire de tous... L'interprétation est bonne, la mise en scène, les décors sont soignés. Tant de travail, de science, de talent — et pour quel piètre résultat !

B. DE SCHLOEZER

***

REVUE DES LIVRES

Parti de Liverpool, par *Edouard Peisson* (Grasset).

Edouard Peisson a poussé depuis *Hans le Marin*, depuis *Joëlle*. La brièveté, la précision, l'espèce de passion sobre et sourde avec laquelle il parle de la mer, de la vie en mer, ou même fait voir un port dans les grisailles, ou une nuit de vent et de temps frais, le servent bien maintenant. *Parti de Liverpool*, c'est l'histoire du plus grand navire du monde, et trop grand, depuis sa conception jusqu'à son anéantissement. Peisson risquait de rester entre monographie et roman, un peu à la gêne. Dès que le désir de documenter paraît chez un auteur, nous serions tentés de lui prêter le mot d'un littérateur du dix-huitième siècle : « Voilà des choses que je ne connais pas : il faut que j'écrive un livre là-dessus ». Il nous semblera toujours obscurément que ce désir témoigne d'une naïve ferveur de néophyte, et que le romancier vit plus avant dans son monde. Peisson a su échapper au danger du documentaire. Il est habile, il est net, il est vrai, il sait ce dont il parle. Le voilà bien parti, avec devant lui tout le Fleuve Océan. Il ne

faut plus que lui souhaiter les grands signes d'excellence : il les a déjà entrevus.

HENRI POURRAT

*

Les Rats, par *René Blech* (Gallimard).

Les *Rats*, ce sont les descendants des bâtisseurs, qui maintenant vivent dans les trous de l'édifice. Ils sont gris, ils sont gras, ils sont rats, c'est-à-dire pleins d'une avarice serrée, toute en petits appétits et en petites prudences ; ils se terrent, ils grignotent, mais ils ont la dent féroce et des pouvoirs redoutables. M. René Blech les a peints surtout dans leur vie de relations. La fausseté de toute une part de la vie sociale, c'est un assez grand thème. Le génie du romancier, ce serait plutôt de comprendre et de pardonner. M. Blech a préféré la satire, toujours un peu ingénue, mais il lui prête corps par des traits de détail parlants ; et le grouillement de ces rats alarme le lecteur juste autant qu'il le faut pour qu'il puisse encore s'attendrir.

H. P.

*

La double mort de Frédéric Belot, par *Claude Aveline* (Grasset).

Bon roman détective. Mais Claude Aveline gaspille un peu ses cadavres, et je crois qu'Edgar Wallace aurait gardé le second jusque vers le milieu du livre. L'effet de stupéfaction aurait été plus grand, de retrouver Frédéric Belot tué à nouveau, et tout frais, alors qu'on l'avait déjà enterré. Mais je ne crois pas que le roman détective puisse *jamais* devenir littéraire. *Crime et Châtiment*, dont on fait exemple, n'est pas un roman détective.

DENIS SAURAT

*

La Maison de l'Or, par *Liam O'Flaherty*, traduit par *Henry Muller* (Grasset).

Liam O'Flaherty cultive une brutalité qui parfois semble s'élever jusqu'à l'art, mais qui est, en fait, le contraire de l'art. C'est impressionnant comme un tam-tam nègre, jusqu'au moment où l'on s'y est habitué. Bien au-delà du tam-tam nègre, il y a le barrage d'artillerie, qui fait beaucoup plus de bruit, et a beaucoup plus d'effet. De même, au-delà de la description d'un crime par Liam O'Flaherty, il y a toujours le crime lui-même. Il sera toujours beaucoup plus impressionnant d'assassiner, ou d'être assassiné que de lire O'Flaherty. Mais enfin, pour ceux qui ne désirent pas aller jusqu'au bout du meurtre ou du viol, certainement O'Flaherty donne un substitut acceptable.

D. S.

***

DIVERS

Plusieurs écrivains viennent d'obtenir des prix. Le prix Nobel a été décerné à M. John Galsworthy. L'Académie Française a donné le grand prix de littérature à M. Franc-Nohain, et le grand-prix du roman à M. Jacques Chardonne. Le prix de *l'Europe Nouvelle* est allé à M. Charles Andler, pour sa *vie de Lucien Herr.*

*

M. Roger Gilbert-Lecomte parlera le 8 Décembre, au Groupe d'études philosophiques et scientifiques, des *Métamorphoses de la Poésie.* M. A. Rolland de Renéville, le 22 Décembre, de l'*Expérience poétique.*

Ces deux conférences auront lieu à 21 heures à la Sorbonne (ampithéâtre Michelet).

*

Un Barbare en Asie et *Un Barbare en Chine*, que l'on a lus dans la *N. R. F.* sont des fragments d'une nouvelle œuvre d'Henri Michaux, qui paraîtra bientôt.

*

Deux brefs fragments de l'étude de Jean Giraudoux sur Choderlos de Laclos, que l'on a lue plus haut, ont paru, l'un dans les *Nouvelles Littéraires*, l'autre dans *le Mois.*

Cette étude sert d'autre part de préface à l'édition des *Liaisons Dangereuses* que publient les éditions Stendhal et C[ie].

* * *

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME XXXIX (Juillet-Décembre 1932)

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « la Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant sa parution, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrage d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe

---

VERS LA FIN DE LA CRISE

Depuis la fin de l'été, les grands marchés financiers sont dominés par des événements politiques qui, pour la plupart, incitent la spéculation et le portefeuille à l'abstention plutôt qu'à des opérations productives. Cette attitude de la clientèle se conçoit aisément si l'on veut bien se rappeler les avatars et les désillusions qui ont atteint tous les détenteurs de portefeuilles et tous les opérateurs à la hausse depuis le début de la crise.

Mais il ne faudrait pas en induire que les vendeurs à découvert auront éternellement raison et que la cote est vouée désormais à une décrépitude complète. Les préoccupations d'ordre politique nous empêchent d'apprécier l'évolution favorable que prend depuis quelques mois déjà la conjoncture économique. De nombreux indices sont là, en effet, pour nous montrer que la convalescence s'amorce et que la guérison est proche. Il n'y a donc aucune raison sérieuse pour que le sentiment général de la clientèle boursière reste fixé au noir pessimisme et que les valeurs inscrivent, dans les semaines qui vont suivre, des cours en nouvelle baisse.

Je crois, au contraire, pour ma part, que nous avons atteint actuellement un nouvel étiage qui va servir de base à un prochain mouvement de hausse important. C'est le troisième épisode depuis janvier de ce vaste mouvement en dents de scie dont je vous ai entretenu dans une de mes dernières chroniques. En tenant compte de la légère amélioration constatée dans les diverses branches de la production, je n'hésite pas à affirmer que les cours actuels escomptent le pire et qu'à la première éclaircie politique nous ne manquerons pas d'enregistrer un mouvement de hausse d'une certaine envergure.

C'est ce sursaut d'optimisme que je voudrais que tous mes lecteurs escomptent afin d'en tirer le meilleur parti possible. Pour cela, il est nécessaire qu'ils se mettent sans tarder à la recherche des titres les

plus aptes à profiter de la première éclaircie. Sur les marchés de Paris et de Londres il existe, fort heureusement, de nombreuses valeurs qui sont dans ce cas et qui ont déjà procuré de substantielles satisfactions à ceux qui ont su les acquérir au moment propice. Ce ne sont d'ailleurs pas nécessairement des vedettes du marché, au titre ronflant et au fonds social impressionnant, mais le plus souvent des entreprises saines, à la valeur intrinsèque indiscutable et dont les rendements sont toujours en rapport avec l'importance du capital investi.

En présence des oscillations qui portent la Bourse tantôt vers la baisse et tantôt vers la hausse, il est de l'intérêt des capitalistes d'identifier leurs achats et leurs ventes à ce mouvement pendulaire. Bien exécutée, cette tactique, adaptée aux circonstances, peut offrir de fréquentes occasions de bénéfice à la condition, je le répète, d'opérer dans le sens favorable et de ne toucher qu'à des valeurs de premier ordre.

Bourse de Londres. — Après la secousse provoquée par la récente baisse de la Livre, le Stock Exchange s'est ressaisi et en dehors des Fonds d'Etat toute la cote est en reprise sur les plus bas cours enregistrés fin octobre.

Parmi les groupes qui se sont signalés par leur fermeté, il convient de citer les Pétroles, bien influencés par l'heureuse surprise d'un dividende de 5 °/₀ déclaré par la Vénézuelan Oil Concession. Valeurs de caoutchouc soutenues ainsi que les industrielles et les produits chimiques.

Le marché des Mines d'Or tient toujours la vedette, cette industrie ne pouvant, en aucune façon, pâtir de la baisse de la devise nationale. Parmi les valeurs les plus recherchées on peut citer la Randfontein, la New Goldfields, la Crown Mines et encore la Daggafontein, qui n'est pas négociable à Paris mais qui est fort populaire sur le marché de Londres. Pour cette raison, la Rand Selection Corporation, trust minier qui possède entre autre une participation très importante dans la Daggafontein, continue à faire l'objet de demandes suivies aux environs de 13 Sh. alors que la valeur boursière de son portefeuille représente plus de 20 Sh. par action.

André PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

PETIT COURRIER

J. C., Angoulême. — La dette flottante américaine s'élevait au 31 octobre à près de 21 milliards de dollars. A votre place je rapatrierais mes capitaux ; lorsque ce serait fait vous pourriez me consulter à nouveau mais en me donnant votre adresse.

Je prie l'abonnée qui m'a écrit sous le nom de Jouatte avec timbre pour réponse, de me préciser son adresse.

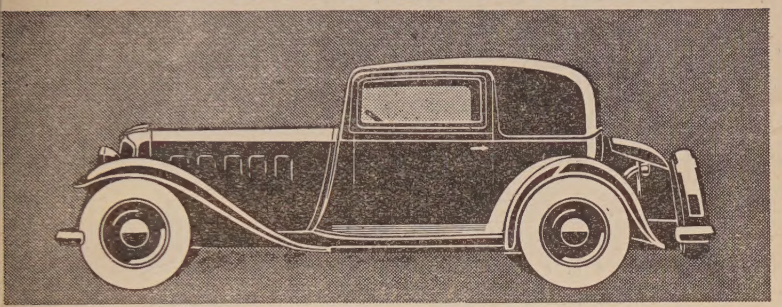
EN TÊTE DU PROGRÈS

RENAULT

PRÉSENTE

LA GAMME LA PLUS COMPLÈTE

DE VOITURES DE QUALITÉ COMPRENANT :

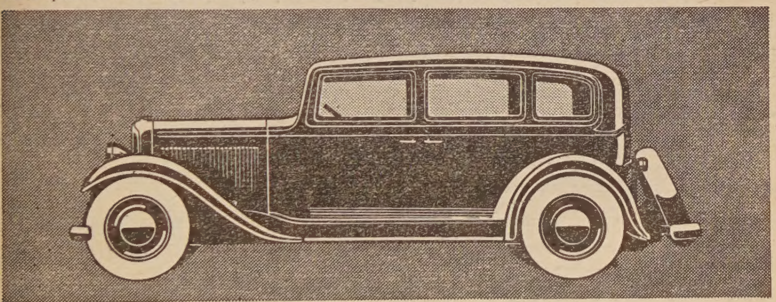


LES " STELLA " 6 ET 8 CYLINDRES

Voitures de luxe d'une conception ultra-moderne, les Stella Renault 1933 témoignent par leur ligne racée, leurs nouvelles carrosseries spacieuses et chacun de leur moindres détails, d'un souci d'élégance discrète et de confort raffiné. Elles sont dotées de tous les derniers perfectionnements de la technique : boîte de vitesses à prises synchrones, 2e vitesse silencieuse (3e sur la Nervastella et la Reinastella), carburateur inversé, amortisseurs à friction ou hydrauliques. Grâce à leur surpuissance, leur suspension idéale et la douceur de leur direction, ce sont les voitures les plus agréables à conduire. Leur gamme comprend :

En 6 cylindres : LA MONASTELLA, LA PRIMASTELLA et LA VIVASTELLA ;

En 8 cylindres : LA NERVASPORT, LA NERVASTELLA, LA REINASTELLA et LA REINASPORT.



LES 4 CYLINDRES DE TOURISME

Destinées à une clientèle qui, sans dédaigner l'agrément de conduite, désire avant tout des voitures très économiques, capables d'assurer de durs services et exigeant le minimum d'entretien. Ce sont essentiellement des voitures robustes, spacieuses, élégantes. Leur gamme comprend :

LA MONAQUATRE : type de la voiture économique aux dimensions normales ;

LA PRIMAQUATRE : rapide, surpuissante, légère et robuste ;

LA VIVAQUATRE : la plus grande capacité de transport pour le budget le plus réduit ;

LA PRIMAQUATRE & LA VIVAQUATRE S.A. : munies d'un moteur suspendu, amorti, qui élimine toutes les vibrations.

51-53, CHAMPS-ÉLYSÉES - PARIS - BILLANCOURT (SEINE)

ET CHEZ TOUS NOS AGENTS

ŒUVRES COMPLÈTES D'

ANDRÉ GIDE

Le tome I

vient de paraître

Sommaire

Tome I (1889-1895)

Introduction de L. MARTIN-CHAUFFIER

Notices
Fragment
Voyage en Bretagne
Cahiers d'André Walter
Préface
Poésies d'André Walter
Traité du Narcisse
La Tentative amoureuse
Paysages
Poèmes
Le Voyage d'Urien
Paludes
Journal I (1889-1892)
Journal II (1892-1895)
Feuillets
Lettres

Les œuvres en italique paraissent ici pour la première fois.

Un fort volume au format in-4° tellière,
tiré sur les presses de l'Imprimerie Sainte-Catherine à Bruges,
deux couleurs à chaque page, composition en Basker-Ville, lettrines,
avec un portrait de l'auteur.

150 exemplaires sur Hollande . . . . **150** fr.
3.000 exemplaires sur Bruges . . . . **75** fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION A LA COLLECTION

Je soussigné déclare souscrire à :

*............ série........ sur Hollande à . . . . **150** fr. le volume
*............ série........ sur Bruges à . . . . **75** fr. le volume

des ŒUVRES COMPLÈTES D'ANDRÉ GIDE

A l'appui de ma souscription je vous remets ci-joint la somme de (1) ....
correspondant au prix de deux volumes de chacune des séries souscrites.

Je m'engage en outre à vous verser une somme correspondant au prix de chaque exemplaire au fur et à mesure des réceptions, sauf pour les deux derniers de chaque série, dont j'effectue le paiement ce jour par anticipation.

A.................... le.................... 1932.

(SIGNATURE)

Nom ....

Adresse ....

....

* Indiquer le nombre de séries.
(1) 300 francs par série sur hollande.
150 — — Bruges.

